VERS UNE THÉORIE DE LA FÉMINITÉ MASCULINE

Pascale Molinier

▶ **To cite this version:**

Pascale Molinier. VERS UNE THÉORIE DE LA FÉMINITÉ MASCULINE . Sciences de l'Homme et Société. Université Lyon 2, 2008. tel-01075841

HAL Id: tel-01075841

https://sorbonne-paris-nord.hal.science/tel-01075841

Submitted on 20 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Laboratoire de psychologie du travail et de l'action
Conservatoire national des Arts et métiers

VERS UNE THÉORIE DE LA FÉMINITÉ MASCULINE

Pascale MOLINIER

Mémoire de synthèse pour l'habilitation à diriger des recherches

Soutenance le 8 décembre 2004

Jury :

Professeure Annik Houel (directrice)

Professeure Dominique Lhuillier (rapporteur)

Professeur Jean Guichard (rapporteur)

Professeure Danielle Julien

Professeur Christophe Dejours

Université Lyon 2

" … the only guarantee any theory can give about itself is to expose itself as a passionate fiction… I shall endeavor to remind the reader, as discreetly as it can be done without offense to critical and stylistic conventions, that my theoretical speculations and my reading of texts follow the yellow brick road of my own fantaisies, the less-than-royal road of my personnal or experiental hystory."

TERESA DE LAURETIS

INTRODUCTION 6
1 - FEMINITE SOCIALE 15
PRINCIPAUX RESULTATS CONCERNANT LES INFIRMIERES 16
L'IMPASSE DE L'IDENTITE PROFESSIONNELLE 21
UNE POLITIQUE DU CARE : DECONSTRUIRE LA HIERARCHIE ENTRE TRAVAIL DOMESTIQUE ET TRAVAIL SALARIE 23
UN AVEUGLEMENT SUR LA MASCULINITE DES INFIRMIERES 28
2 – FEMINITE MASCARADE 30
INTERPRETER… DIT-ELLE 32
LA SEDUCTION, CE REEL, TOUJOURS REEL 33
QUI EST LE SUJET DE LA SCIENCE ? 37
BLAGUES ONTOLOGIQUES 39
FANTASMES PRIVES ET PUBLICS 41
3 – FEMME ENTRE CORPS ET CERVEAU 45
OU SONT LES FILLES DANS LES ROMANS ? 46
MASCULINE, ET ALORS ? 47
4 - DISRUPTIONS 50
LE MASCULIN ENTRE SEXUALITE ET SOCIETE 51
DENI ET RECONNAISSANCE DE LA DEPENDANCE-ALIENATION 61
LA NAISSANCE DE L'IDENTITE SEXUELLE 65
LA PSYCHANALYSE, UNE TECHNOLOGIE DE PRODUCTION DES CORPS ET DES IDENTITES SEXUELLES ? 72
RETOUR SUR LA PSYCHOLOGIE DES FEMMES ADULTES 76
5 - MULIERITE 80
6 - LA PSYCHODYNAMIQUE DU TRAVAIL : 85
UN CHAMP ? UNE OU DES THEORIES ? 85
CONCLUSION 90
BIBLIOGRAPHIE 96

Introduction

Durant les années 80, dans le champ alors émergeant de la psychodynamique du travail, le rapport santé mentale travail a été conceptualisé, principalement par des hommes, à partir d'enquêtes cliniques réalisées pour la plupart auprès de travailleurs masculins exerçant des activités dangereuses (pilotes de chasse, opérateurs et ingénieurs de l'industrie de process, ouvriers du BTP). En 1988, lors du séminaire interdisciplinaire " *Plaisir et souffrance dans le travail* ", Danièle Kergoat et Helena Hirata ont lancé un pavé dans la mare en démontrant que la problématique des rapports sociaux de sexe, comme enjeu de la division sexuelle du travail, était transversale à l'ensemble du champ social, donc à l'ensemble des champs disciplinaires, qu'elle concernait les hommes aussi bien que les femmes, et le travail salarié comme le travail domestique[1]. La question était alors posée de savoir si la psychodynamique du travail était heuristique en ce qui concerne les femmes, ce que j'ai cherché à démontrer à partir de l'analyse du travail des infirmières.

Soutenue en 1995, ma thèse de doctorat s'intitulait **Psychodynamique du travail et identité sexuelle** . L'objectif en était annoncé dans les premières lignes de l'introduction. " La psychodynamique du travail a vingt ans, autant dire qu'elle en est encore à son commencement. Entre inconscient et champ social, le plaisir et la souffrance dans le travail ont jusqu'à présent été problématisés de façon unilatérale au **masculin**. Quels sont les réquisits intersubjectifs de la construction de la **santé** et de **l'identité des femmes** dans le travail ? Nous avons, pour répondre à cette question, besoin d'une théorie psychologique qui analyse la dimension du **travail vécu** en fonction des questions soulevées par la sociologie

[1] Helena Hirata, Danièle Kergoat : Rapports sociaux de sexe et psychopathologie du travail. In *Plaisir et souffrance dans le travail.* Ed. C. Dejours. Edition de l'AOCIP, Tome II, 1988, pages 131-176.

de la division sociale et sexuelle du travail. Cette thèse a pour objectif de contribuer à l'ouverture de ce nouveau champ de recherche. "[2]

Pour définir ce nouveau champ de recherche, **Psychodynamique du travail et genre** n'aurait-il pas été un titre générique plus approprié ? Depuis Robert Stoller[3], la psychanalyse neo-freudienne définit le genre comme l'appartenance reconnue d'un individu humain à l'une des deux classes désignées comme masculine et féminine. Dans cette perspective, le genre (social) traduit le sexe (biologique), sans pour autant que ce dernier en soit l'essence ou la substance originaire. Selon Stoller, la clinique des enfants intersexués suggère que l'assignation de genre est surdéterminante par rapport à la biologie dans la constitution du sentiment de sa masculinité ou de sa féminité (*core gender identity*). Même si le social fait ici une entrée remarquée dans la construction du sujet psychologique, il demeure que le genre est appréhendé par les psychanalystes, quand il l'est, comme **une bipartition** de l'espèce humaine **en deux catégories symétriques**. Or, les sciences sociales nous ont appris que la catégorisation de sexe est indissociablement une hiérarchisation[4].

Le genre est porteur d'une " logique " qui permet d'évaluer les femmes " sur la base de leur naissance et de les construire en une catégorie homogène *à part* ", l'évaluation de l'individue " reposant sur ce qu'elle *est* et non sur ce qu'elle fait"[5] . Quelles sont les incidences psychologiques d'une telle évaluation qui semble de prime abord incompatible avec l'accès des femmes à la dynamique de la reconnaissance du travail – pierre de touche de la théorie en psychodynamique du travail – et, plus largement, interroge la validité universelle de la thèse de la centralité du travail dans la construction de la santé et l'identité ?

---

2 Pascale Molinier : *Psychodynamique du travail et identité sexuelle*, Presses Universitaires du Septentrion, 1995, page 1.

3 Robert Stoller (1968) : *Sexe and Gender*. Trad. Française : *Recherches sur l'identité sexuelle*. Gallimard, 1978.

4 Joan Scott : La travailleuse*, Histoire des femmes, le XIXème siècle*, *vol 4,* Ed. G. Duby, M. Perrot, Plon 1991, pages 419-444.
Christine Delphy : *L'ennemi principal. Volume 2 : Penser le genre,* Sylepse, 1999.

Le genre, de surcroît, est porteur d'un discours androcentré, d'où il résulte un déficit sémantique pour nommer, caractériser et politiser l'expérience vécue des femmes. "L'inadéquation entre mes perceptions subjectives et les outils dont je dispose pour les communiquer, écrit Eleni Varikas, fait d'une partie significative de mon expérience du monde une expérience indicible, donc clandestine, qui façonne de manière souterraine ma relation aux autres sans pouvoir se mesurer dans ce rapport subjectif spécifiquement humain qui peut lui accorder une visée universelle. Cette clandestinité intérieure installe un doute radical sur le bien fondé de mes perceptions, un doute qui introduit dans les gestes quotidiens une tonalité stridente ou perçue comme telle.[6] " Quel statut les psychologues peuvent-ils accorder, dans leurs analyses et leurs théories du sujet et de l'action, à cette si bien nommée stridence ?

Par le concept de genre, je désigne donc le système social, matériel et symbolique, dans lequel hommes et femmes occupent des positions hiérarchisées d'où il résulte des formes différenciées de subjectivité. Le genre présente l'avantage d'être un concept englobant qui peut contenir ensemble ce qui est trop souvent dissocié dans l'analyse : les rapports sociaux de sexe et leurs effets sur la subjectivité. Il est le concept qui permet de soutenir le conflit d'interprétation avec la psychanalyse. Pour cette dernière, l'asymétrie sexuelle ne constitue pas une **origine** des différenciations entre le masculin et le féminin, mais un **effet** de la différence anatomique des sexes. Les intuitions d'une Karen Horney rejetées dans le registre de la " stridence ", le genre, dans le meilleur des cas, n'y précède le sexe que sous la forme d'une assignation politiquement innocente, déliée des rapports sociaux de sexe. " C'est une fille ! ". Je pense que le performatif[7] qui salue notre entrée dans le monde performe simultanément la hiérarchisation entre les sexes, que la fille, " dès sa naissance, est placée devant l'idée de son

---

5 Eleni Varikas : *Du bon usage du mauvais genre*. Habilitation à Diriger des Recherches, Paris 1, page 10. 2002.

6 Ibid.

7 Judith Butler : *Gender Trouble. Feminism and the Subversion of Identity*, New York, London, Routledge, 1990.

infériorité "[8]. Genre est le terme qui conviendrait le mieux dans l'état d'avancement actuel de mes travaux. Mais si je me resitue dans la perspective de la thèse, son projet et ses principaux résultats auraient été mieux désignés si cette dernière s'était nommée : **Psychodynamique du travail et rapports sociaux de sexe,** puisque c'est à partir de la discussion avec la sociologie que s'est amorcé mon propre travail de recherche.

Reste à savoir pourquoi ce n'est pas le cas. Pourquoi la thèse s'appelle-t-elle " psychodynamique du travail et identité sexuelle " ? La référence à l'identité sexuelle suggère que la discussion en était d'entrée de jeu orientée vers la psychanalyse, dont l'identité sexuelle est un concept, plutôt que vers la sociologie du travail. Avec le recul, il apparaît comme une évidence que l'assimilation des apports des sciences sociales était un préalable à la discussion entre psychodynamique du travail et psychanalyse et que cette assimilation nécessitait du temps. Mais rien de tout cela n'était aussi clair quand débuta mon travail.

Je ne suis pas l'auteure de ce titre, proposé par mon directeur de thèse, Christophe Dejours. Je pense l'avoir inscrit sur les formulaires administratifs sans y réfléchir, ou en ne lui accordant pas d'autre statut que celui d'une formalité, à amender éventuellement, le moment venu. Déposer le titre d'une thèse encore dans les limbes est une expérience assez angoissante. Au moment de me mettre au travail de rédaction, je me suis " souvenue " que ma thèse avait un titre. On peut même dire que je l'ai quasiment découvert à cette occasion. Il m'a paru alors que mon plan de travail en était tout tracé. Je commencerai par une lecture de la psychodynamique du travail, puis j'envisagerai comment, à partir de mes propres travaux cliniques, me déplacer vers la question de l'identité sexuelle. Or, la thèse n'accomplit pas exactement ce parcours, s'arrête en chemin, ou, plus exactement, ne parvient pas à élucider ce que recouvre la notion d'identité sexuelle en psychodynamique du travail. Celle-ci demeure l'horizon de la thèse, ce vers quoi elle tend, ce qu'elle n'atteint pas.

La question de l'identité sexuelle n'est pas restée en l'état depuis la thèse. Je l'ai remise sur le chantier à plusieurs reprises sans jamais être satisfaite. Aussi,

---

[8] Karen Horney (1967) : *Feminin psychology*, New York : W. W. Norton and Compagny, traduit de l'anglais par Georges Rintzler, *La psychologie de la femme*, Payot, 1969.

s'est-il imposé que je ne pouvais pas faire moins que de construire l'Habilitation à Diriger des Recherches comme une tentative supplémentaire pour pallier cette faille conceptuelle.

Il est vrai que la démarche entreprise dans la première partie de la thèse, celle consacrée à la psychodynamique du travail, ne me préparait pas à élucider l'énigme conceptuelle de l'identité sexuelle. Au moment où je rédigeais ma thèse, il n'existait qu'une seule autre thèse en psychodynamique du travail, celle de Marie-Claire Carpentier-Roy[9]. Cette absence de tradition représentait une réelle difficulté. Mes discussions avec les personnes qui ont préparé ou préparent une thèse dans le même champ suggèrent que cette difficulté, en soi, n'a rien de personnel et demeure d'actualité pour la plupart de ceux qui s'y essaient. Comment s'approprier un corpus théorique, pour en faire un usage créatif et extensif, quand le dit corpus est si étroitement identifié à la personne présente de son principal théoricien ? Je crois par ailleurs cette difficulté indépendante de la personnalité des protagonistes ; elle est inhérente à la constitution d'un champ, quel qu'il soit. Si la transmission d'une pensée représente un problème manifeste, celui-ci n'en est pas moins secondaire à la maîtrise pré-existente des savoirs transmis. Or, l'appropriation d'une pensée vivante, émergeante, pose un sérieux problème de légitimité. **De quel droit est-ce que je m'empare de ce qui ne m'appartient pas ? Et jusqu'où ai-je le droit d'en faire usage ?** Je pense que ce procès en légitimation concerne chacun qui se trouve confronté à devoir **faire école**. L'école n'étant pas fondée par le " maître ", mais pas ceux qui, les premiers, s'en déclarent les disciples et se trouvent donc inévitablement conduits à s'interroger sur les modalités de leur allégeance, ses limites, et leur propre niveau d'adhésion à la position du second. La solution mégalomane du " tout m'appartient " n'étant pas forcément la moins fréquente pour se tirer de l'embarras, il s'avère que celle-ci n'était pas adaptée à mon cas, compte tenu du rapport subjectif initial à travers lequel je suis entrée en relation avec le savoir. Un rapport au savoir que je qualifierai de **typiquement féminin**, ce qui ne signifie nullement que toutes les femmes le partagent, mais qui désigne ce rapport

[9] Marie-Claire Carpentier-Roy : *Corps et âme. Psychopathologie du travail infirmier*, Montréal : Éditions Liber, 1991.

conflictuel, assujetti à des impératifs contradictoires, si bien décrit par Michèle Le Doeuff dans *le Sexe du savoir*[10]. En substance, les jeunes filles doivent apprendre simultanément les sciences et à se gausser des femmes qui s'y intéressent. Ce qui revient à leur faire honte de ce que l'on exige d'elles, voire à leur faire jeter l'éponge. Position féminine donc, c'était la mienne, plus minée que la position masculine par le sentiment de son illégitimité et, de surcroît, malaisée à identifier et à partager hors du cercle des *Études sur le genre,* et ce n'était pas le mien, à l'époque.

Michèle Le Doeuff raconte encore qu'une " jeune épistémologue, qui avait toujours tout fait comme il faut, prit un jour rendez-vous avec une psychiatre et lui dit : 'c'est dur d'être une femme intellectuelle'. La psychiatre la regarda bien en face, fondit en larmes et ce fut la fin de la consultation "[11]. L'histoire de la jeune épistémologue, à quelques péripéties près, je m'y reconnais, sans blague. Sans doute faut-il pour en apprécier la saveur grinçante avoir en partie surmonté cette souffrance typique, à défaut d'être universelle. Il ne s'agit pas ici de constituer le répertoire d'une plainte illimitée ou indépassable, seulement de faire état du **départ** de mon itinéraire. Concernant le développement de la psychodynamique du travail, je ne vois pas comment celle-ci pourrait faire l'impasse sur les conditions intra et intersubjectives de sa production. Ou pour le dire autrement, comment une discipline qui a pour vocation d'analyser les processus psychiques mobilisés par la rencontre avec le travail pourrait se méconnaître elle-même en tant que cheminement et élaboration d'une certaine souffrance dans le travail. Voici donc au point de départ l'expérience vécue, comme un principe, une origine : C'est dur d'être une femme intellectuelle.

La solution que j'ai inventé, pour me sortir de ce double embarras — absence de tradition, rapport féminin au savoir — a consisté en une herméneutique de l'ensemble de l'œuvre de Christophe Dejours sous un angle inusité, celui de **la liberté de la volonté** (j'expliciterai plus loin ce que le choix de me faire l'interprète

[10] Michèle Le Doeuff : *Le sexe du savoir*, Aubier, 1998.

de l'œuvre d'un autre avait de typiquement féminin). Quiconque cherche à comprendre l'œuvre d'un autre y cherche son propre objet. La liberté était celui-là ; un objet ou plutôt une question qui demeure pour moi la plus décisive dans l'intérêt que je porte à la psychodynamique du travail. Ce faisant, j'ai fait apparaître la liberté de la volonté comme une question centrale en psychodynamique du travail, sans laquelle, me semble-t-il, on ne peut pas comprendre les développements ultérieurs de la discipline vers les questions du consentement, de la servitude volontaire, de l'autonomie morale subjective. Toutefois, si la problématique de la liberté était latente, mon audace se limitant, pour ainsi dire, à un coup de pouce, à l'extraire des textes où elle figurait déjà, il en allait différemment de l'identité sexuelle.

La psychodynamique du travail contenait une théorie de l'identité déjà fortement constituée. L'identité n'est rien moins que l'armature de la santé mentale, c'est-à-dire le résultat du travail d'unification psychique qui maintient le sentiment de stabilité et de cohérence du moi à travers le temps et les vicissitudes de l'histoire singulière. " L'identité est cette partie du sujet qui n'est jamais définitivement stabilisée, et qui, en dépit des invariants de la personnalité nécessite une confirmation, réitérée chaque jour, sans laquelle peut survenir une crise — d'identité — au cours de laquelle le sujet ne parvient plus à se reconnaître lui même et sent sa propre continuité menacée "[12]. Apport original de la psychodynamique du travail : **l'identité qui est un vécu subjectif a besoin d'objectivation pour être assurée**. Ce qui implique un troisième terme entre ego et autrui : le travail. Ou pour le dire autrement, l'identité a besoin d'une authentification échappant à la subjectivité. C'est dans le travail que s'éprouve le lien entre ego et le réel et que s'objectivent et s'authentifient la nature et la qualité de ce lien grâce auquel le sujet évite la folie. **Ainsi le travail et sa reconnaissance par autrui occupent-ils une place centrale dans la construction de l'identité**. Centrale, mais non exclusive, puisque la normalité,

---

[11] Ibid, page 231.

[12] Christophe Dejours, Dominique Dessors, Pascale Molinier : Comprendre la résistance au changement. *Documents du Médecin du travail* , INRS, *58* , 1994, pages 112-117. Doc. 4.

repose sur un double processus : celui de la conquête de l'identité dans le champ érotique (l'amour), d'une part, celui de la conquête de l'identité dans le champ social (le travail), d'autre part.

À ce jour, huit ans plus tard, cette théorie n'a guère été modifiée ou développée. Or, **cette théorie de l'identité est neutre**, la même pour les hommes et pour les femmes. Quels sont les rapports entre identité (neutre) et identité sexuelle ? S'agit-il de deux concepts différents, destinés à analyser des conflits intrapsychiques ou intersubjectifs différents ? Ou bien l'identité (neutre) et l'identité sexuelle ne font-elles qu'un et doivent-elles être subsumées en un seul concept ? Lequel ? celui d'identité ou d'identité sexuelle ? Ou bien faut-il parler d'identité sexuée ? d'identité de genre ? Si la logique du genre évalue les hommes sur ce qu'**ils font** et les femmes sur ce qu'**elles sont**, il semble, en première intention, que les femmes soient condamnées à un déficit chronique de reconnaissance de leur travail. L'identité féminine serait-elle condamnée à plus d'incertitude ? plus d'incohérence ? moins de stabilité ? serait-elle arrimée à la sphère érotique plus étroitement qu'à celle du travail ? Dans cette double centralité, les deux sphères, celles de l'amour et du travail, pèseraient-elles d'un poids différent pour les deux sexes ? Ou, plus exactement, se conflictualiseraient-elles autrement pour les hommes et pour les femmes ? Si l'identité sexuelle désigne le sentiment de sa masculinité ou de sa féminité, **que sont la masculinité et la féminité ?** Ce sentiment est-il plus ou moins constant à travers l'histoire du sujet ? Quels sont les évènements du travail susceptibles de mettre en crise l'identité sexuelle ? Au moment où j'ai commencé à réfléchir à ces questions, l'identité sexuelle était abordée dans un seul texte de Christophe Dejours, *Le masculin entre sexualité et société*[13], dont je n'ai compris qu'assez tardivement qu'il ne constituait pas une réponse théorique aux questions que je me posais (il en sera question plus loin). Bref, hormis ce texte, problématique de surcroît, il n'existait aucune théorie latente de l'identité sexuelle en psychodynamique du travail, rien à faire apparaître, tout à inventer, ou presque.

13 Christophe Dejours : Le masculin entre sexualité et société, *Adolescence*, *6*-1, 1988, pages 89-116.

1 - Féminité sociale

Dans mes travaux, l'identité sexuelle a le statut du **réel**, c'est-à-dire de ce qui résiste à la maîtrise par les moyens conventionnels — en l'occurrence, le corpus de la psychodynamique du travail — et se donne à vivre dans le registre de l'échec et de la déception. Ceci impliquait, pour être surmonté, une incursion hors des sentiers battus de la psychodynamique du travail, bref une authentique autonomie intellectuelle. Cette autonomie intellectuelle s'est progressivement forgée dans la discussion interdisciplinaire avec des sociologues. Leur intérêt pour mes travaux s'est traduit par de nombreuses critiques, en particulier de la part de Danièle Kergoat[14]. Ces critiques portaient sur les ambiguïtés qui grevaient une position théorique oscillant entre des intuitions cliniques qui faisaient la part belle au **constructivisme** et des interprétations entachées d'**essentialisme**, avec une tendance à l'extrapolation (les infirmières = les femmes) largement tributaire d'une absence de réflexion sur la co-extensivité entre les rapports sociaux de sexe et les autres rapports sociaux (classe, *race*). Anhistoricité et ethnocentrisme, travers classiques des approches psychologiques, aboutissaient à une complète cécité sur les différences culturelles (les Françaises des classes moyennes = les femmes). En outre, certains développements, en particulier ceux relatifs à la compassion des infirmières, pouvaient être interprétés comme une version apologétique des femmes et du féminin, notamment dans le domaine moral. Enfin, on pouvait y déceler une relative confusion entre subjectivité féminine et féminité, comme s'il pouvait exister **un être-pur-au-féminin**, fut-il construit par le travail.

Cette quête romantique de la féminité a sans doute constitué un des points aveugles les plus rédhibitoires à l'avancée théorique de mes travaux. Romantique, au sens que Roy Schafer donne à ce terme, pour qui la quête romantique " suit le modèle du rêve diurne d'accomplissement du désir (…). Dans ce genre de rêves, les idéaux sont représentés comme des parangons de vertu, tandis que ce qui les

[14] Je dois remercier aussi Helena Hirata, Hélène Le Doaré, Catherine Marry, Alain Morice, Angelo Soares, Daniel Welzer-Lang, Philippe Zarifian, qui ont été des interlocuteurs et des lecteurs attentifs.

menace s'incarne dans des personnages de traîtres. "[15] La vision romantique est fondée la recherche " de l'authenticité, d'une identité, d'un don de soi-même, et d'une aspiration à communier plus intimement avec le monde qui (…) entoure. "[16]. Ma propre quête romantique de la féminité, comme toute quête de l'idéal, était vouée à l'échec. L'idéal **d'une identité entre le sujet femme accompli et la féminité** est une croyance qui a été, simultanément, sollicitée, déstabilisée puis détruite par le travail accompli pour conjuguer la psychodynamique du travail au féminin.

Principaux résultats concernant les infirmières

Toutes les femmes ne sont pas des infirmières. Cependant, l'analyse psychodynamique du travail infirmier s'est avérée un accès privilégié pour analyser les formes de coopération au féminin et mettre au jour des stratégies collectives de défenses et des règles de métier élaborées par des femmes. Le travail soignant expose à une forme de souffrance dans le travail qui est la compassion (souffrir avec). La compassion vectorise l'action des infirmières dans la visée de son soulagement. À la différence de ce que l'on a pu montrer dans la plupart des collectifs masculins étudiés[17], les situations de travail des infirmières ne leur permettent pas de se défendre efficacement par **le déni de leur propre vulnérabilité** ; cela ne signifie pas que la tentation du déni ne soit pas constamment présente, ni qu'elle ne l'emporte parfois (stratégies d'évitement ou du kaporalisme[18]), cependant un tel déni est incompatible avec la dynamique de la reconnaissance dans la mesure où nier leur propre vulnérabilité rend les

15 Roy Schafer : *Un nouveau langage pour la psychanalyse*, PUF, 1990, page 47.

16 Ibid p 48.

17 Les stratégies collectives de défense qui ont été analysées dans des collectifs d'hommes constituent un système de conduites et de représentations sociales centrées sur les valeurs de la virilité (force, courage, mépris du danger). Ces stratégies collectives visent à modifier, transformer et euphémiser, pour ne pas dire anesthésier, la perception que les hommes ont de la réalité qui les fait souffrir. Ou pour le dire en d'autres termes, la coopération défensive entre les hommes vise à opposer une *communauté du déni* au réel de la souffrance et de la vulnérabilité humaine.

18 Cf. Pascale Molinier, Autonomie morale subjective et construction de l'identité sexuelle : l'apport de la psychodynamique du travail, *Revue Internationale de psychosociologie*, 5, 1996, pages 53-62. Doc. 7.

infirmières insensibles à la souffrance des malades, mettant en péril l'efficacité et **le sens du travail**.

La dimension de l'autodérision vis-à-vis de sa propre vulnérabilité est la composante essentielle dans les défenses des infirmières ; cette composante a également été retrouvée dans d'autres collectifs féminins, en particulier chez les assistantes sociales. **L'aveu de vulnérabilité est congruent avec la féminité.** À l'inverse, se moquer de ses propres faiblesses, de ses propres échecs, est inconcevable dans la perspective virile. Il existe bien une sexuation des défenses.

L'analyse des stratégies féminines de " domestication du réel " va à l'encontre de l'idée selon laquelle le *care*[19] s'inscrirait dans la continuité d'une " nature " des femmes (la femme-douée-pour-le-relationnel) ; c'est le travail soignant qui, pour être supporté, implique de développer la capacité de reconnaître en soi ses propres faiblesses et de les tolérer chez les autres. En témoigne que ces stratégies sont contingentes et ne s'élaborent que pour autant qu'il existe **un collectif de règles infirmier**. Or la pérennité du collectif de règle est tributaire du désir de mettre en partage son expérience du travail avec les collègues. Ce qui implique d'être en accord avec ce que l'on fait. Les décompensations psychopathologiques interviennent lorsque les infirmières ne parviennent plus à travailler conformément à leurs valeurs ; lorsqu'elles éprouvent le sentiment d'accomplir un travail indigne, néfaste pour autrui. **Ce n'est pas la compassion qui est pathogène mais l'impossibilité chronique de lui donner une issue créatrice dans le soin.**

---

19 En français, il n'existe pas de terme approprié pour traduire le concept de *care*. Le terme de soin est nettement réducteur. Ce ne sont pas la sollicitude ou le dévouement non plus, retenus pour traduire *éthics of care*, qui font l'impasse sur l'idée fondamentale que le souci de l'autre implique du travail. Le concept de *care* englobe en effet une constellation d'états physiques ou mentaux et d'activités laborieuses en rapport avec la grossesse, l'élevage et l'éducation des enfants, les soins des personnes, le travail domestique. En outre, le *care* dénote la dimension affective mobilisée par ce type d'activités dont la plupart nécessitent d'être réalisée avec " tendresse ". D'ailleurs, si l'on voulait inventer une étymologie fantaisiste pour justifier la francisation du care, on pourrait apparenter ce dernier au sens ancien de caresser (emprunté à l'Italien *carezzarer)* : chérir. Geneviève Cresson (cf. infra page 22) a proposé le concept de " travail domestique de santé " qui pallie en partie cette difficulté, mais en partie seulement, car si ce concept réhabilite la part essentielle du soin et du souci de l'autre dans le travail domestique, ainsi que la charge psychique qui y est associée, il présente néanmoins un double inconvénient. D'abord, il tend à dissocier artificiellement travail domestique et travail domestique *de santé*. Ensuite, il tend également à dissocier le travail *domestique* de soin réalisé à titre gratuit dans l'espace privé du travail *salarié* de soin, là où le *care* surmonte cette dichotomie.

Ces résultats ont été obtenus en recourrant à une méthodologie contre intuitive qui puisait son inspiration dans le champ des recherches sur le genre, plus particulièrement la sociologie des rapports sociaux de sexe. Compte tenu de ce que les sociologues avaient mis en évidence de la **naturalisation des compétences féminines**, cette méthodologie a consisté à faire porter le soupçon sur tout ce qui était décrit ou commenté par les infirmières comme " naturel " : le sourire, la patience, l'empathie, les affinités avec les patients, etc. Le choix de désigner la souffrance des infirmières du terme de compassion répondait aux mêmes critères de dénaturalisation (et aussi de déchristianisation) de la sensibilité à la souffrance d'autrui. Je l'ai préféré à celui de sollicitude (retenu pour la traduction d'*ethics of care*), parce qu'il contient la référence à la souffrance. Il s'est avéré qu'il choquait suffisamment les infirmières, en raison de ses connotations chrétiennes et compte tenu de leur propre désir de se différencier des " nonnes "[20], pour constituer un appel critique à la discussion sur le travail relationnel, les savoir faire et les formes de coopération qu'il implique.

En faisant le pari que le discours du " naturel " occultait le travail, il a été possible de montrer que ce qui pouvait apparaître en première intention comme l'expression spontanée de la personnalité des individues (leur gentillesse, leur humeur égale, leur compassion) était, la plupart du temps, peu présent chez les élèves en début de professionnalisation et ne pouvait être soutenu durablement, compte tenu des contraintes organisationnelles, qu'à la condition qu'il existe une réelle coopération entre infirmières. Ainsi, pour n'en donner qu'un exemple, le dégoût est-il une forme de souffrance dans le travail souvent évoquée par les infirmières. L'analyse de leur travail a montré que le maintien d'une attitude compassionnelle avec les patients vécus comme répugnants (plaies suintantes, odeurs corporelles désagréables, incontinence..) était largement tributaire des marges de manœuvre dont disposait l'équipe pour s'organiser de façon à affronter à plusieurs (et non solitairement) la répulsion générée par le contact avec le corps de ces patients. Reconsidérée à l'aune des situations concrètes, la compassion apparaît moins comme une vertu individuelle que comme le résultat instable d'un processus intersubjectif dans lequel entrent en ligne de compte diverses

[20] Cf. le slogan de la coordination infirmière en 1988 : Ni nonnes, ni bonnes, ni connes.

médiations cognitives et expérientielles (connaissances théorique et pratique des formes d'expression de la souffrance), ainsi que délibératives. De ce point de vue, il est apparu que les délibérations menées au sein du collectif à propos des décisions à prendre pour tel ou tel patient privilégiaient le meilleur compromis entre efficacité et compassion. Cette délibération s'avère fondamentale dans la résolution de situations ambiguës où certains désirs exprimés par des patients entrent en contradiction avec certains critères éthiques ou hygiénistes (par exemple, faire fumer un patient en stade terminal ou fermer les yeux sur le ravitaillement en alcool d'un vieillard solitaire). Ces situations ambiguës sont monnaie courante[21].

Les concrétisations de l'intelligence des infirmières n'accèdent pas aisément à la reconnaissance. D'abord parce qu'elles sont confondues avec leur être, ensuite parce que les situations réelles impliquent souvent des solutions transgressives, enfin parce que certaines d'entre elles retirent leur efficacité de leur invisibilité ; ce sont des **savoir faire discrets**[22].

L'ensemble de ce travail est condamné au déficit chronique de reconnaissance aussi longtemps qu'il n'est pas distingué de l'être de l'infirmière. Pour désigner le recouvrement de ce travail par la féminité, et lorsque j'ai commencé à être moins sourde aux critiques des sociologues, j'ai d'abord utilisé " féminité ", la présence des guillemets ayant pour fonction de symboliser la critique du naturalisme. Grâce à l'insistance avec laquelle Danièle Kergoat corrigeait mes textes en ajoutant à féminité " au sens social du terme " ; tandis qu'Alain Morice me faisait savoir que l'encadrement par les guillemets signale en règle générale une incertitude conceptuelle, " féminité " s'est transformée en féminité sociale. Dans cette perspective, la féminité n'est pas une imposition intériorisée, encore moins une forme de passivité, mais un processus s'élaborant dans la rencontre avec le réel

---

21 Cf. Pascale Molinier, Travail et compassion dans le monde hospitalier, *Les cahiers du Genre*, *28*, 2000, pages 49-70 ; Autonomie morale subjective et construction de l'identité sexuelle, *op. cit* ; Prévenir la violence : l'invisibilité du travail des femmes, *Travailler 3,* 1999, pages 73-86. Doc. 12, 7, 11.

22 Les savoir faire discrets consistent à anticiper les difficultés ou les besoins d'autrui ; ils sont apparus notamment dans l'analyse du travail des infirmières panseuses, lorsque celles-ci anticipant le déroulement de l'opération, donnent aux chirurgiens l'instrument dont ils ont besoin avant qu'ils ne le demandent, contribuant de la sorte au confort et à la tranquillité de ces derniers. Il en va de même en ce qui concerne l'anticipation de la violence des patients souvent désamorcée avant qu'elle ne se déclanche. Cf. Pascale Molinier, Travail et compassion dans le monde hospitalier, *op. cit*. Doc. 12.

du travail et par la médiation de son expérience collective. **La féminité sociale est une exigence de travail psychique, mobilisée spécifiquement par certaines activités, en règle générale dévolues aux femmes.** Par féminité sociale, j'ai défini un ensemble de savoir faire discrets ordinairement considérés comme des aptitudes ou des traits de personnalité associés à la féminité et à la maternité (disponibilité, empathie, soin et souci d'autrui…). J'ai montré que ces savoir faire et les valeurs compassionnelles qui leur sont associées s'inventaient, se transmettaient et se stabilisaient par la médiation d'une expérience collective du travail. Toutefois le travail relationnel est naturalisé par les infirmières (ce serait une affaire d'affinités, cela ne se contraindrait pas) tandis qu'elles ne considèrent jamais les valeurs compassionnelles comme des valeurs spécifiquement féminines (vs. les valeurs viriles) ; les infirmiers ne s'expriment pas différemment à ce sujet.[23] Le contenu de ce que j'ai désigné comme la féminité sociale n'est donc pas perçu par les infirmières comme spécifiquement féminin. Le travail relationnel est vécu dans le registre du particulier, comme une émanation de la personnalité, tandis que les valeurs compassionnelles sont reliées soit à l'universalité des valeurs altruistes, soit à des valeurs professionnelles, en tout état de cause non sexuées. Le collectif infirmier ne conduit pas à la construction d'un groupe social femme ou à une prise de " conscience de genre ".

Au contraire, les infirmières dissocient avec insistance leur " être femme " de leur professionnalité, insistance sans équivalence du côté des hommes. C'est grâce à la délibération collective que les soignantes établissent une frontière entre, comme elles disent, " la femme " et la " professionnelle ", pour ne pas " tout mélanger ". L'importance que les infirmières accordent à cette frontière, comme *garante de leur santé mentale*, suggère que, dans leurs représentations, l'identité féminine et l'identité professionnelle ne se recouvriraient pas complètement, et la

[23] Dans les collectifs infirmiers, la virilité n'atteint jamais le même statut valorisant que dans les activités masculines. Ainsi, lorsque les infirmiers en psychiatrie sont contraints d'utiliser la force physique pour maîtriser la violence des malades mentaux, leur virilité est " sans gloire " : utiliser la force ou l'intimidation pour contrôler un patient est explicitement considéré comme " un sale boulot " Cf. Pascale Molinier, Clotilde Guijuzza : Violence des patients, souffrance et défenses des infirmiers en psychiatrie : l'énigme d'une virilité sans gloire. *Actes du 1er colloque international de psychodynamique et psychopathologie du travail*, (Ed. P. Molinier P, V. Weber-Hervé), tome 2, 1997, pages 365-378. Doc. 8.

confusion entre les deux serait source de souffrance[24]. Cette confusion intervient de façon aiguë lorsqu'il y a érotisation de la relation, soit du fait du patient seulement, soit du fait de l'infirmière, soit de part et d'autre. L'érotisation des relations entre les soignant-es et leurs malades est un risque du métier. C'est le résidu qui résiste à la sublimation de la féminité sociale (et à la sublimation de la culture technique, dont il sera question plus loin). La sexualité et le corps érotique – la " femme ", selon les infirmières – sont sollicités par le travail infirmier. Il n'y a pas d'étanchéité complète entre la sphère du travail et la sphère érotique, concernant les infirmières. La frontière entre l'être et le faire est par définition instable. Cela ne signifie que le travail infirmier soit un travail sexuel – les infirmières s'en défendent. Mais, parce que le sexuel y est fortement sollicité, le travail infirmier pourrait constituer une base intéressante de comparaison pour investiguer les formes du travail sexuel.

L'impasse de l'identité professionnelle

Le concept d'identité personnelle en psychodynamique du travail s'est construit dans la controverse avec la sociologie, en particulier avec le concept d'identité professionnelle. Christophe Dejours a été jusqu'à écrire " l'identité collective c'est le front national ". Toutefois, le concept d'identité professionnelle a suscité un certain engouement dans les professions féminisées de la santé et du social qui se définissent comme **en quête** d'identité professionnelle. Or, ce qui est visé ici mérite une attention particulière. Il s'agit de métiers qui ont rencontré de réelles difficultés pour se démarquer du bénévolat, de la charité, ou de l'image de la femme-douée-pour-le relationnel. Pour ces femmes (en majorité), faire la promotion de leur identité professionnelle ne signifiait pas vouloir devenir toutes semblables en adhérant à une identité défensive qui viendrait se substituer à la singularité des individues. La problématique de l'identité professionnelle rend

[24] Par exemple : " Au début, en tant qu'infirmière, je prenais très très mal des réflexions venant d'hommes, du genre : vous avez la main douce (…). Je veux être reconnue en tant qu'infirmière, pas en tant que femme. (…)Tu sais, quand tu es une nana, tu as toujours peur des contacts parce que tu le vis comme une agression physique : il ne faut pas me toucher parce que c'est vouloir prendre mon corps, ça je ne le supporte pas. Ça, c'était au moment où il y avait encore la nécessité de m'affirmer en tant que professionnelle, en tant que femme aussi. ". Entretien cité in Danièle Kergoat : Le rapports social de sexe. De la reproduction des rapports sociaux à leur subversion*, Actuel Marx, 30*, 2001*,* page 95.

compte de la nécessité, pour ces nouveaux métiers, de devoir simultanément constituer une éthique, des techniques, des règles de métier partagées et de devoir justifier leur utilité sociale. Ainsi, il n'est pas facile pour les professionnelles de la petite enfance de formaliser en quoi leur travail diffère de celui réalisé par les parents, ce qu'il mobilise comme savoir faire spécifiques, ce qu'il signifie en termes de compétences, et d'autant que le travail réalisé par les parents n'est lui-même qu'exceptionnellement analysé en ces termes. Les diverses activités des assistantes sociales, éducatrices de la petite enfance ou auxiliaires puéricultrices, entre autres, sont invisibilisées dans le registre de la féminité sociale.

Le concept d'identité professionnelle visait la constitution d'une communauté de métier. Or, dans nombre de ces professions, à l'exception des infirmières, on constate une sorte de glissement sémantique. Tout se passe comme si la problématique de l'identité professionnelle avait accouché d'une entité singulière dénommée " les professionnelles ". Différents travaux réalisés par mes élèves suggèrent que c'est précisément l'échec du métier à se constituer comme tel qui tend à faire des " professionnelles " une formation discursive défensive qui divise au lieu d'assembler. Le terme de " professionnelles " occulte l'absence de collectif de métier, la difficulté des arbitrages pour savoir ce qu'il est bien ou mal de faire, la peur vis-à-vis de celles dont on suppose qu'elles sont, elles, des " professionnelles ", la bouc-émissairisation de celles qui expriment leurs doutes quant à la professionnalité des pratiques, et le rejet des personnes que l'on considère comme moins " professionnelles " (les mères, les bénévoles, les emplois solidarité, etc)[25].

[25]Liliana Saranovic, Travailleuses sociales dans un foyer de femmes battues : comment rester femme quand on n'est pas féministe ? 2000, *Travailler, 5* : 137-152.
Christian Châtelier, *Savoir faire discret et construction identitaire chez les assistantes sociales de secteur*. Mémoire de psychologue du travail, CNAM, 2003

Une politique du care : déconstruire la hiérarchie entre travail domestique et travail salarié

La professionnalisation des métiers qui se démarquent difficilement du travail domestique impliquerait (outre un décloisonnement des écoles de métier vers l'université) une réflexion globale sur **le care comme travail**, sans disjoindre ou **hiérarchiser** a priori les activités réalisées dans l'espace domestique à titre gratuit des activités salariées. Une telle réflexion si elle avait lieu remettrait en question les bases politiques de la division sexuelle du travail et soulèverait des questions capitales en économie[26]. Ne pas disjoindre, admettre une continuité, voire des zones de recouvrement entre le travail domestique et le travail salarié de soin et de santé, on l'admet aisément. Mais ne pas hiérarchiser ? Introduire de la hiérarchisation, là où il n'y a pas de raison a priori de le faire, sous bénéfice d'inventaire, un inventaire à ce jour largement incomplet, c'est rester enfermée et se piéger soi-même dans une vision androcentrée du travail, où les métier du *care* ne peuvent ni se constituer autour de règles communes, ni prouver leur utilité sociale[27].

Selon Nancy Fraser, nous vivons dans une société post-industrielle qui se caractérise par une généralisation de la précarité de l'emploi et une diversification des modèles familiaux[28]. Cette société post-industrielle implique que le modèle du salaire unique par famille et la répartition sexué des rôles – Monsieur Gagne Pain et Madame au foyer – soient dépassés. Sur quelles bases construire une équité entre les hommes et les femmes ? Fraser distingue deux modèles : celui du salaire unique universel (*Universal Breadwinner*) et celui de la parité accordée à la personne qui réalise le *care* (*Caregiver Parity*). Selon Fraser, dans le modèle du

---

26 Les modèles économiques ont été construit par ceux qui ne font pas le *care*. Comment rémunérer une prestation affective ? Un travail qui ne s'analyse pas en termes de rentabilité horaire mesurable ? Sur ces questions et sur l'économie du dévouement où la satisfation des besoins fondamentaux primerait sur la production de biens, cf Nancy Folbre (1999). *De la différence des sexes en économie politique*. Des femmes.

27 Voir aussi à propos du métier des assistantes juridiques états-uniennes et de leur travail de *care* auprès des avocats, l'article de Jennifer L. Pierce : Les émotions dans le travail : le cas des assistantes juridiques,. *Travailler*, *9*, 2002, pages 51-72.

28 Nancy Fraser, *Justice Interruptus : Critical Reflections on the " postsocialist " condition*, Routledge, 1997, voir le chapitre 2 : After the family Wage.

salaire unique universel, les femmes travaillent comme les hommes, c'est le travail salarié qui est au fondement de l'équité. Cependant, rien ne s'oppose à ce que le *care* soit délégué à des femmes moins favorisées et continue d'être dévalorisé et sous-payé. De plus, ce qui ne peut être délégué continue à être réalisé par les femmes, au risque d'une iniquité du point de vue du temps libre. Dans le modèle de la parité accordé au *care*, la promotion de l'équité entre hommes et femmes s'obtient en apportant un soutien financier à la personne (en réalité presque toujours une femme) qui réalise le *care*. Il ne s'agit pas de faire que la vie des femmes s'apparente en tous points à celle des hommes, mais de faire que la différence soit la moins pénalisante possible. Grossesse, éducation des enfants et travail domestique sont élevés au rang de la parité par le truchement de rémunérations formelles (allocations, compensations accordées en fonction du nombre d'enfants pour la retraite, etc.). Si le *care* est mieux reconnu et valorisé dans ce modèle que dans le précédent, il reste foncièrement associé à la féminité, représentant de la sorte un frein à la participation des femmes dans les autres sphères d'activités, notamment les activités politiques. Aussi Fraser propose-t-elle de dépasser les impasses de ces deux modèles par un troisième, le modèle de *l'universal caregiver*. Dans ce modèle, ce ne serait pas seulement les femmes qui s'aligneraient sur les conduites des hommes (salaire unique universel) mais les hommes qui feraient aussi ce que font les femmes actuellement. Il s'agit alors de se doter des ressources intellectuelles afin de penser l'avenir de nos sociétés dans un cadre d'abolition de la division sexuelle du travail. Fraser rejoint ainsi Danièle Kergoat selon laquelle le " changement de mentalité " ne se fera jamais spontanément s'il reste déconnecté de la division du travail concrète. "[29]

Utopie ? Parmi les travaux français récents, il existe au moins une recherche qui a pris le parti de ne pas hiérarchiser le travail domestique par rapport au travail de soin, prouvant ainsi non seulement que c'est possible, mais que cela renouvelle les cadres théoriques d'analyse du travail. Si je leur accorde ici une place importante, c'est que les travaux de Geneviève Cresson[30] ont été, pour moi,

---

[29] Danièle Kergoat : Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe, *Dictionnaire critique du féminisme* (Ed. Hirata H, Laborie F, Le Doaré H, Senotier D), PUF, 2000, page 40.

[30] Geneviève Cresson: *Les parents d'enfants hospitalisés à domicile. Leur participation aux soins,* L'harmattan " Logiques sociales ", 2000.

l'occasion de concevoir l'intérêt d'une analyse **transversale** du travail de *care* réalisé dans l'espace salarié et domestique. Le drame spécifique des parents d'enfants atteints de la mucoviscidose opère comme une loupe grossissante qui éclaire plus largement l'invisibilité du " travail domestique de santé " tel qu'il est réalisé, ordinairement, par l'ensemble des parents, les mères surtout. Au point qu'on est conduit à une conception du travail domestique où le soin n'est pas un " en plus ", ou un volet spécialisé du travail domestique, mais en constitue le cœur même, ce qui lui donne son sens et sa véritable utilité. C'est en effet dans l'extension apportée au travail domestique par la notion de " travail domestique de santé " que réside l'enjeu théorique. Le travail domestique ne peut être réduit à la seule dimension, quasi instrumentale, d'une activité routinière et fastidieuse, ce qu'il est pourtant particulièrement lorsqu'il implique le traitement d'une maladie chronique. Mais il apparaît que cette routine est tissée par l'affectivité, c'est-à-dire l'attachement, la peur, le sentiment d'injustice, les incertitudes, les doutes quant aux décisions à prendre, le chagrin, la culpabilité, voire l'ambivalence vis-à-vis d'un enfant dont la fragilité accaparante demande une vigilance de tous les instants. Le travail domestique de santé, pour être bien fait, ne peut être imposé par la menace ou extorqué par la force. Travail et " sentiments " sont ici indissociablement liés. C'est d'ailleurs, selon l'auteure, la principale ligne de partage entre l'activité des soignants et celle des parents qui effectuent à l'occasion des actes paramédicaux (aérosols, séances de kiné, préparation des solutés, " rincettes " des perfusions d'antibiotiques, pose de la sonde nasogastrique…). Cependant, les incursions des parents dans le domaine paramédical sont bornées à l'unique prise en charge de leur propre enfant. Et cela change tout du point de vue subjectif. Certains médecins disent devoir faire attention à ne pas trop s'attacher aux enfants, pour conserver leur " objectivité ", selon eux (pour moins souffrir, dirons-nous aussi). Les parents, en revanche, ne peuvent (et ne veulent) opérer cette mise à distance. Si les actes réalisés par les uns et par les autres ne sont donc parfois guère différents, c'est " la charge mentale " et le " travail sur soi " qui le sont. " Personne ne peut imaginer un parent inscrivant sur son relevé de budget temps " travail sur mes propres sentiments pour retrouver le courage de lutter contre une maladie létale " écrit Geneviève Cresson. Peut-on mieux dire à quel point le travail domestique de santé échappe à

toute tentative d'objectivation ? À quel point, il n'est pas réductible à des actes nomenclaturés et combien il est inaccessible sans en passer par la parole de ceux, plus souvent celles, qui l'effectuent et en connaissent le sens pour eux-mêmes. Son invisibilité **intrinsèque** est ici encore renforcée par une série de facteurs de dissimulation. Les parents trichent avec celles des prescriptions médicales qui leur semblent irréalistes, inapplicables, voire discutables. Parfois les infirmières et les kinés trichent aussi, du fait de leur surcharge de travail, notamment en déléguant une part de leur travail aux parents. Surtout, l'investissement dans le travail de soin est considéré comme normal, surtout de la part des mères, par les divers intervenants, médecins ou paramédicaux. Allant de soi, il n'est pas discuté. Les mères, elles-mêmes, ne s'en plaignent guère, du moins aux médecins. Ou, lorsque par exception elles le font, elles ont le sentiment d'être mal jugées comme de " mauvaises mères ". Façon de dire qu'une " bonne mère " serait capable de dissimuler son travail et de passer sous silence ses sentiments personnels. Bref, de ne pas déranger la tranquillité mentale des autres. Mais les analyses de Geneviève Cresson permettent d'aller encore plus loin. Le côté fastidieux de la routine est nié par certains soignants qui y voient au contraire une forme de simplification du travail des parents. Plus étonnant : nombre de parents partageraient ce point de vue. " Au prétexte que c'est routinisé, cela ne compte plus. " La banalisation du travail domestique de soin est donc une construction intersubjective entre soignants et parents. Comme si tous avaient de bonnes raisons de ne pas en parler et d'oublier les efforts et les renoncements consentis (notamment dans la sphère du travail professionnel). Quel pourrait être la rationalité subjective de ce silence si soigneusement entretenu de part et d'autre ? On ne peut s'empêcher de se poser la question. Lorsque les actes sont interchangeables, **la non-symétrie entre la gratuité du travail parental et la rémunération des paramédicaux** peut être une source de tension et de malaise. Son injustice n'échappe pas aux parents, en particulier aux femmes les plus pauvres. Cette ambiguïté pèse certainement sur la mise en discussion du travail. Mais, sans doute, il y a plus. Si chacun s'ingénie à euphémiser le travail domestique de santé, n'est-ce pas parce que si les soignants commençaient à vraiment écouter ce que les parents ont à dire, ils devraient en rabattre sur leur idéal scientifique (ce qu'il contient d'illusion défensive) et surtout se rendre

accessibles à leur souffrance ? De leur côté, les parents ne contribuent-ils pas à la communauté du déni, parce que parler de leur travail, ce serait également faire tomber leurs propres défenses, au risque de raviver leur chagrin ? et ne plus pouvoir continuer ? La " naturalisation " du travail domestique serait-elle, aussi, à rechercher du côté des défenses mobilisées par ce difficile travail sur les sentiments qu'implique la vigilance constante pour la vie de ceux qu'on aime, et les douloureux renoncements et remaniements psychiques que cela implique de faire, et de faire par soi-même ? Travail peu glorieux que celui qui est réalisé au service des intérêts d'autrui, toujours un peu raté, toujours un peu coupable, tant il implique forcément de conflits et de compromis avec ses propres désirs. Le travail domestique ne peut être clivé des motions affectives, nécessairement ambivalentes et contradictoires, qui l'habitent.

Le travail domestique est le fondement oublié du travail d'humanisation, donc du travail de la culture. Créateur d'humanitude, peut-on dire du travail domestique de santé qu'il est une œuvre ? Si l'on s'en tient à la définition classique, œuvre désigne d'abord l'objet créé par une activité, objet visible et détaché du corps de celui qui l'a créé, ensuite les formes d'activités qui créent un monde artificiel d'objets[31]. Où l'artificialité du monde créé s'oppose à une soi-disant nature réitérée mais incréée. Pour réduire cette asymétrie entre les activités invisibles appartenant à la sphère du *care* et les activités masculines à forte visibilité, j'ai proposé de désigner le *care* comme une **œuvre vive**. Dans le vocabulaire de la marine, " œuvres vives " désigne la partie immergée du bateau, par différence aux " œuvres mortes " désignant la partie non immergée. Œuvre vive, parce qu'indistinguable des corps et de la vie, œuvre morte parce que détachée du corps[32].

31 Hannah Arendt (1958) : *Human Condition*. Traduction française : *Condition de l'homme moderne*. Calmann-Lévy.

32 Cf. Pascale Molinier, *L'énigme de la femme active. Égoïsme, sexe et compassion*, Payot, 2003.

Un aveuglement sur la masculinité des infirmières

Pourquoi les infirmières ont-elles réussi, mieux que d'autres " professionnelles " de la santé ou du social à construire leur identité de métier ? Précisément parce qu'elles n'ont pas joué la carte féminine du relationnel, mais celle masculine de la technique. La technique est une ligne de démarcation fragile, ainsi que le montre Geneviève Cresson, mais néanmoins présente entre le travail domestique de santé et le travail infirmier. C'est en élucidant le rapport à la technique que l'on peut comprendre qu'en certaines circonstances, une " infirmière bien formée mais grincheuse peut soigner mieux qu'un parent affectueux "[33].

Pour se maintenir sur la surface fragile du soin, entre désubjectivation et érotisation de la relation, le corps à corps soignant-soigné sollicite l'intervention d'un tiers. Cette fonction de tiers est exercée pour l'essentiel par le collectif de travail, mais le maniement des techniques y joue également un rôle important que j'ai insuffisamment étudié. En effet, l'intérêt pour les rapports entre féminité sociale et travail a orienté mes travaux sur les infirmières de façon unidimentionnelle. L'analyse de la relation avec les malades, plus largement de la dimension du *care,* a été privilégiée au détriment du rapport avec la technique (protocoles, artefacts, outils, machines). Du point de vue de l'action, il était un enjeu important de démontrer que le travail technique et le travail relationnel sont imbriqués du point de vue de l'expérience concrète. Ceci pour contrer les gestionnaires qui tendent à mesurer les deux séparément dans les calculs de charge de travail. La plupart des relations avec les patients est médiatisée par un acte technique et tout acte technique implique une relation. Il était prioritaire, toujours du point de vue de l'action, de décrire les **techniques relationnelles** des infirmières pour qu'elles ne soient pas naturalisées dans le registre des " gestes élémentaires d'humanité ". Néanmoins, il serait intéressant de distinguer le versant relationnel du travail du

[33] Nancy Folder, op. cit., page 139.

rapport aux techniques, au moins du point de vue analytique. D'une part, parce que le souci d'assurer une bonne qualité de relation entre fréquemment en conflit avec le souci d'assurer une prestation technique efficace. D'autre part, parce qu'il existe une souffrance et un plaisir spécifiques dans le maniement des techniques. De plus, le rapport subjectif des infirmières françaises avec la technique est un chaînon essentiel pour comprendre comment **elles** ont cherché à s'affranchir de la femme-douée-pour-le-relationnel en élargissant, grâce aux techniques, leur emprise sur le réel. L'appropriation des **techniques médicales, initialement des techniques d'hommes,** constitue, comme l'a bien montré Marie-France Collière, un vecteur privilégié de la professionnalisation des infirmières et de la subversion du rapport social entre médecins et infirmières[34].

La capacité technique des infirmières, leur familiarité avec le contrôle des machines et des outils, sont à la base d'une culture technique. On sait que la culture technique est un des éléments constitutifs de l'identité masculine, qu'en est-il pour les infirmières ? Si, comme nous l'apprend l'anthropologie des sciences et des techniques, ces dernières ont une fonction de médiation entre les êtres humains et permettent de façonner différemment les relations, quelles sont les incidences du maniement des techniques sur la relation avec les malades ? Quels en sont, en particulier, les usages défensifs en termes de distanciation, de préservation de l'intégrité corporelle et mentale des infirmières ? En outre, les techniques utilisées par les infirmières sont intrusives, font effraction dans le corps de l'autre, peuvent être douloureuses pour les patients et mobilisent des motions pulsionnelles différentes que la compassion, voire antagonistes avec cette dernière. Ou pour le dire autrement, le travail technique des infirmières sollicite aussi, et simultanément, des modalités de la subjectivité (que l'on considère comme) masculine/active. Bref, la profession offre un champ d'action beaucoup plus large à la masculinité que ne le laissent supposer mes travaux. Si les infirmières m'en ont parlé, je n'étais pas prête à l'entendre.

---

[34] Marie-France Collière : *Promouvoir la vie*, Interéditions, 1982.

2 – Féminité mascarade

Longtemps sourde à la masculinité des femmes, pourquoi ? Et puisqu'il est désormais entendu que l'on n'utilisera pas de guillemets, que signifie ici masculinité ?

Ceci implique d'en repasser par la démarche qui a guidé les premiers pas de mon itinéraire scientifique. Celle-ci doit beaucoup à la lecture d'un texte de Françoise Balibar, *Traduire "… dit-elle. La traduction, une affaire de femmes ?* Même s'il s'avère a posteriori que l'usage que j'en ai fait reposait sur une série distorsions et sur un gauchissement de la pensée de l'auteure.

Françoise Balibar part du constat que " les grands textes scientifiques (les *Principia* de Newton, *L'origine des espèces* de Darwin, pour ne citer que ces deux exemples illustres) ont été écrits par des hommes et traduits par des femmes (Madame du Châtelet et Clémence Royer, en l'occurrence) ". Elle se demande si la traduction de textes scientifiques n'est pas, " compte tenu de ce que l'humilité a été, historiquement, la posture canonique des femmes, une forme spécifiquement féminine de l'exercice du savoir. "[35] Voici qui ne pouvait qu'éveiller mon attention à un moment où mon intérêt était aiguisé par le " spécifiquement féminin " dans ses rapports avec le travail.

Françoise Balibar fait référence à J.P. Lefèbre, pour qui la traduction des œuvres philosophiques " est longtemps restée incompatible avec la production philosophique. D'une part, pour la raison matérielle assez simple qu'elle prend du temps ; mais aussi parce qu'elle est, par définition, le contraire de la pensée active, puisqu'elle cherche la plus grande perfection dans l'humilité d'un service rendu à autrui (le lecteur inculte qui en a besoin), qui a pour objet l'œuvre d'autrui (un autre auteur) ". Selon Lefèbre, alors que le philosophe **lit**, c'est-à-dire " fait son choix " dans les œuvres existantes en fonction de son propre itinéraire, puis les dépasse à sa guise, " les laisse, les délaisse ", " le traducteur se doit au contraire

35 Françoise Balibar : Traduire… dit-elle, in *L'exercice du savoir et la différence des sexes* (G. Fraisse, G. Sissa, F. Balibar, J. Rousseau-Dujardin, A. Badiou, M. David-Ménard, M. Tort), L'Harmattan, 1990, page 63.

de tout fournir, le bon et le mauvais, le neuf comme le dépassé. [36]" Françoise Balibar suggère que cette représentation du travail de la traduction évoque le travail domestique, " dans l'un et l'autre cas, écrit-elle, il s'agit de tout assumer, le meilleur comme le pire.[37] " Elle développe en outre l'idée que les femmes, " avec toute la prudence que requiert une telle généralisation ", font " intervenir le travail intellectuel dans leur vie amoureuse " tandis que les hommes " vivent les deux registres de façon totalement séparée " [38]. Conception classique, qui n'est pas fausse, mais qui risque de faire passer à côté de l'essentiel : **le rapport original que Françoise Balibar établit entre traduction et séduction.** " Il y a, écrit-elle, dans la traduction des grands textes de la littérature scientifique une forme de séduction qui est d'autant plus délicieuse qu'elle est sans risque. Sans risque parce que les textes, pour séduisants qu'ils soient, n'en sont pas moins toujours-là, toujours disponibles, incapables de nuire, sans complication imprévue – contrairement à ce qui se passe avec les êtres humains où dès lors que l'on a été séduite on se trouve dans un rapport de force inextricable. [39]"

Mon projet n'était pas de traduire la psychodynamique du travail, mais de trouver une médiation pour me l'approprier, pour qu'elle devienne **mon** objet. Cette médiation a été l'interprétation des textes de Christophe Dejours. Si l'on suit Paul Ricoeur, il existe deux usages du concept d'interprétation, le premier au sens de " recollection ou restauration d'un sens " qui m'est adressé comme message à déchiffrer, le second au sens de " démystification, réduction d'illusions "[40]. Il n'est pas neutre de constater que l'interprétation du discours naturaliste des infirmières s'est inscrite d'entrée de jeu dans " l'école du soupçon " ; tandis que l'interprétation du texte du " maître " s'inscrivait dans le paradigme du sens révélé ; mon objectif étant de faire " parler le texte " à propos de la liberté.

---

[36] Ibid, page 65.
[37] Ibid, page 66
[38] Ibid, page 69
[39] Ibid, page 69.
[40] Paul Ricoeur : *De l'interprétation*, Seuil, 1996.

Interpréter… dit-elle

J'ai traduit le " traduire… dit-elle " de Françoise Balibar par un " interpréter… dit-elle ". Ce faisant, j'ai établi une équivalence entre traduction et interprétation (de mode 1 : sens révélé) qui ne figure pas dans le texte de référence. Échappe en effet à Françoise Balibar (comme à J-P Lefèbre) que **toute traduction, la plus scrupuleuse et fidèle soit-elle, est une interprétation**, c'est-à-dire une œuvre originale, bien qu'elle prétende ne pas l'être et soit rarement perçue comme telle, une œuvre discrète, dans la mesure où elle est au service de l'œuvre originale jusqu'à se confondre avec elle, disparaître. L'interprétation aussi est une œuvre discrète, prétendant moins à l'originalité qu'elle ne prétend comprendre l'originalité de l'œuvre qu'elle interprète. Il y a, dans l'interprétation, une vocation à la modestie, voire à l'effacement de l'interprète qui entre en résonance symbolique avec le " spécifiquement féminin ". S'effacer est par excellence la position féminine, au sens social du terme ; celle qui est attendue comme charmante de la part d'une femme, c'est-à-dire inoffensive pour la hiérarchie des sexes. En me faisant l'interprète de l'œuvre d'un autre, un homme, je faisais de la science en prenant moins de risque avec mon identité sexuelle que si j'avais adopté une position plus ouvertement critique. Je me mettais **au service de**. Je restais femme. Je n'affichais pas ouvertement mes ambitions. Je faisais figure d'allégeance en même temps que je me plaçais dans la position flatteuse d'être celle qui comprend et révèle l'un des sens caché du texte. C'est dire que l'activité scientifique ou, plus exactement, sa dimension créatrice, proprement théorétique, représentait une menace identitaire. Cette menace s'exprime pour moi par une image. **" Un cerveau dans un corps de femme "**, par le passé une monstruosité, demeure, pour les contemporains, un objet de suspicion. Pour la plupart des hommes, le contraire d'un objet du désir. Pour une femme, donc, un sentiment d'étrangeté à soi-même. Un trouble identitaire. En tout cas pour la femme que j'étais au moment où commença cet itinéraire intellectuel avec la psychodynamique du travail et pour qui **faire de la théorie signifiait transgresser les frontières du genre**. La contradiction entre les activités intellectuelles et la féminité est une expérience incorporée (*embodied*), au sens de Teresa de Lauretis pour qui l'expérience tient compte à la fois de son incorporation intime et de sa

médiation par des pratiques signifiantes. C'est sur la base de cette expérience incorporée que je me suis faite théoricienne.

Interpréter fut mon premier travail théorique. Or le travail est une expérience qui se révèle à travers ses surprises, ne produit jamais exactement ce à quoi l'on s'attendait. Traduire ou interpréter, en tant que tel, ce n'est pas répéter, ce n'est pas se soumettre. Jean Laplanche, traducteur-herméneute de Freud, ne prétend-il pas découper l'œuvre freudienne au scalpel ? Ce fantasme chirurgical, à proprement parlé viril, exprime le sadisme sublimé d'une position où la réserve du " traduire, dit-elle " cède à la jubilation du " détruire, dit-elle "[41]. Femme, l'herméneute n'en manie pas moins le scalpel. Et découvre le plaisir d'une position agressive sadique, d'autant plus transgressive qu'elle est ordinairement connotée au masculin.

La séduction, ce réel, toujours réel

Selon Judith Butler, la relation " maître élève " est toujours une relation de séduction[42]. Si l'on veut réfléchir aux modalités de la création intellectuelle et scientifique, on a tout intérêt à lever le déni (ou les ricanements) qui recouvre habituellement cet inévitable rapport de séduction, ce " rapport de force inextricable ". La relation " maître élève " sollicite chez l'élève une angoisse particulière, celle de succomber à la séduction intellectuelle, de se perdre, de s'aliéner dans le mimétisme avec la pensée de l'autre ou, sur le mode paranoïde, d'être manipulé, abusé intellectuellement par le maître. La subversion de ce rapport de séduction implique nécessairement, pour l'élève, de se décoller de la pensée du maître, de trier, " laisser et délaisser ". Comment oser ? Comme s'y prendre ? Comment ne pas trahir ? J'insiste sur cette dernière interrogation, celle de la trahison de la pensée, parce qu'elle se pose avec acuité quand on cherche à faire école, à un moment du développement d'une discipline où la légitimité de

41 Titre fameux d'un roman de Marguerite Duras. Le titre " déguisé " de l'article de Françoise Balibar fut pour beaucoup dans la réflexion qu'il stimula. Je me demande aujourd'hui encore ce que, elle, Balibar, avait derrière la tête en choisissant ce titre.

42 Judith Butler a donné sur ce thème une conférence dans le cadre du séminaire d'Eric Fassin, Michel Feher à l'ENS Paris, le 28 mai 2003.

celle-ci est loin d'être assurée. Temps fragile où, pour dire les choses comme elles sont, le collectif de pairs vous attend au tournant, veille au grain, à la pureté disciplinaire. Pour éviter le double écueil du mimétisme et de la trahison, l'élève que j'étais a imaginé d'interpréter les textes du maître, d'en révéler l'un des sens cachés. Mais il fallait, pour ce faire, se dégager du " rapport de force inextricable ", désubjectiver la relation " maître élève ". Faire du texte un objet froid, le détacher du corps de son auteur. C'est alors que j'ai eu recours à ce qui s'est avéré un curieux fantasme libérateur. Un fantasme qui doit beaucoup à la lecture des développements de Françoise Balibar sur la séduction sans risques des textes. En substance, je me suis dit : " Puisque tu es capable de lire et d'interpréter de " grands auteurs ", et puisque tu y prends grand plaisir, conduis-toi **comme si** l'auteur de référence n'était pas ; comme s'il n'avait pas plus d'existence réelle à tes yeux que Platon ou Aristote, et concentre-toi sur les textes ". Ceci pour dire que le travail d'interprétation mobilise des ressources pulsionnelles qui ne sont pas les plus bienveillantes, même si, à l'arrivée, l'œuvre peut être lue comme au *service de*, la destructivité étant effacée du tableau au profit de la séduction de " celle qui comprend le sens caché". La mienne de destructivité, non seulement ; Danièle Kergoat n'avait pas tort de penser que mes infirmières étaient " trop bonnes "[43]. Il a fallu la légitimation de mon travail par l'obtention du doctorat, l'accès à un poste de maître de conférences et quelques autres gratifications dans le registre de la reconnaissance, dont la parution d'un livre, pour que je puisse assumer, comme un objet théorique de première importance, d'abord la destructivité féminine, ensuite la masculinité des femmes. Ou pour le dire autrement, le choix de m'en tenir strictement à **l'interprétation a opéré comme une sorte de mascarade de la féminité dans le registre de l'exercice intellectuel**.

Je me réfère ici, pour la première fois dans cet itinéraire, au texte de Joan Rivière, *La féminité en tant que mascarade*, où celle-ci théorise la féminité comme

---

43 Trop séduisantes ? J'ai tenu bon sur ce point, face à toutes les critiques. Introduire la dimension de l'érotique et de la séduction dans le travail était une tâche très délicate qui pouvait se retourner contre les infirmières et leur respectabilité. Mais par défaut, on retranchait de la description du travail infirmier, la dimension fondamentale de l'affectivité et de ses ambiguïtés, dimension présente dans toutes les activités de soin et d'assistance féminisées. Voir l'histoire de Monsieur Georges dans Pascale Molinier, *L'énigme de la femme active*, op. cit, page 119 et Pascale Molinier : Féminité et entrée dans le monde du travail, *Adolescence*, 14 : 49-54, 1996. Doc. 5.

un masque pour dissimuler la masculinité de femmes qu'elle qualifie d'intermédiaires entre le groupe des hétérosexuelles et celui des homosexuelles. Les " intermédiaires " cumulent les apparences et les activités domestiques et sociales de la féminité accomplie avec la réussite dans des activités professionnelles masculines (c'est-à-dire exercées presque exclusivement par des hommes)[44]. Notons que ces femmes se distinguent par un complexe de masculinité qui, bien que sublimé, s'avère particulièrement anxiogène mais néanmoins compatible avec une sexualité hétérosexuelle satisfaisante, ce qui ne les empêche pas de faire parfois des rêves homosexuels. Autrement dit, elles sont vraiment hors cadre par rapport aux théories de l'époque[45]. Rivière considère la " féminité mascarade " comme une défense pour éloigner l'angoisse et éviter la vengeance que ses patientes redoutent de la part de l'homme. Comprendre ici : le père de l'histoire infantile. Ce qui intéresse la psychanalyste, ce n'est pas le drame vécu du travail en tant que tel, mais sa résonance symbolique avec la scène du fantasme et de l'inconscient. Il ne s'agit pas de contester cette interprétation - ni sa validité dans le système " phallique châtrée " - mais de souligner que l'angoisse des représailles paternelles pourrait être d'autant plus difficile à surmonter pour certaines femmes que les rapports sociaux de sexe en produiraient fréquemment la répétition. La féminité mascarade ne serait pas seulement un mouvement psychique endogène, mais serait mobilisée *hic et nunc* par les injonctions que les hommes adressent aux femmes qui transgressent les normes de genre. Certaines d'entre elles consentiraient à réitérer en partie ces normes en acceptant de se faire passer pour féminines, précisément pour pouvoir conserver l'opportunité de transgresser ces normes par ce qu'elles **font** – de la politique, de la chirurgie, de l'ingénierie, de la science…

---

44 Joan Rivière (1929) : *Womanliness as a mascarade*, International Journal of Psychanalysis, X : 303-313, traduit de l'anglais par Victor Smirnoff, La féminité en tant que mascarade, *La psychanalyse*, vol VII, Paris Puf 1964, réed. in *Féminité mascarade*. Études psychanalytiques réunies par Marie-Christine Hamon, Seuil, 1994.

45 Voir par exemple Jeanne Lampl de Groot, les trois destins du complexe de masculinité, 1) l'homosexualité, 2) la sublimation sans désir sexuel, 3) le complexe de masculinité déguisé en féminité mais avec frigidité hétérosexuelle. Histoire du développement du complexe d'Œdipe chez le fille, in *Féminité mascarade, op. cit.*

À travers le travail d'interprétation de la psychodynamique du travail, s'est établi, pour moi, **le compromis** entre masculinité (si l'on entend par là le goût de l'action et de la création intellectuelle) et féminité (si l'on entend par là oblativité et effacement). Il n'est pas étonnant que je sois sortie modifiée par cette expérience, ni que la question de l'identité sexuelle soit, à l'époque, restée inaccessible théoriquement, tant elle était mise au travail pratiquement. Et d'autant que la masculinité l'emportait secrètement, le plaisir du travail intellectuel battant en brèche l'idéalisation romantique de la féminité. **Masculinité cachée, féminité affichée**, la mienne comme celle des infirmières, on peut dire aussi que cette mascarade a, provisoirement, anesthésié le sens critique, le soupçon, qu'il aurait pourtant fallu solliciter pour que l'extension que je souhaitais donner à la psychodynamique du travail ne se conçoive pas comme un ajout de l'expérience spécifique des femmes au savoir établi, dans une visée préservatrice de ce dernier. Il fallait cesser de " faire la femme " pour que la prise en compte de l'expérience des femmes remette en question " la validité générale ou absolue de catégories scientifiques ", en l'occurrence celles de la psychodynamique du travail, pour assumer que celle-ci s'étant construite dans une perspective androcentrée, il était justifié de la lire **aussi** à partir de l'école du soupçon[46].

---

[46] J'ai découvert le texte de Joan Rivière au moment de ma thèse et j'ai tout de suite pensé qu'il présentait d'énormes avantages au regard d'autres tentatives de théorisation de la bisexualité psychique. D'un point de vue clinique, je trouve particulièrement heuristique l'idée que la féminité puisse être une défense pour éviter les représailles masculines en masquant des désirs qui, socialement, ne peuvent être perçus autrement que masculins. D'un point de vue théorique, l'article de Rivière offre **une possibilité de conceptualisation du masculin et du féminin psychiques à la fois dynamique et conciliable avec la psychologie du travail et la théorie sociale**. C'est la raison pour laquelle, du point de vue de l'économie de mon propre travail, je ne crois pas nécessaire de discuter avec d'autres auteurs à propos de **la bisexualité psychique**, un concept vis-à-vis duquel j'ai toujours été très réservée dans la mesure où il tend à reproduire, au sein de la psyché, l'illusion d'une symétrie complémentaire du masculin et du féminin. Le recours à la bisexualité psychique pour expliquer celles des conduites des hommes et (surtout) des femmes qui seraient non conformes aux " justes comportements de genre " contribue à masquer les antagonismes sociaux entre les hommes et les femmes, en particulier la disparité d'accès sinon aux métiers de la création, du moins à la reconnaissance du travail de création. Sarah Kofman a bien montré comment, par Freud lui-même, l'explication des similitudes entre hommes et femmes par la bisexualité psychique est surtout utilisée de façon stratégique en faveur d'une position conservatrice des prérogatives masculines, comme en témoigne cet extrait de *La féminité* (1932) : " Grâce à la différence des sexes, nos discussions à propos de la féminité eurent un attrait (*Reiz*) particulier, car à chaque fois qu'un parallèle semblait devoir être défavorable à leur sexe, ces dames nous soupçonnaient, nous analystes mâles, d'être farcis de préjugés profondément enracinés qui nous empêchaient de nous montrer impartiaux. En revanche, nous pouvions facilement éviter toute impolitesse en demeurant sur le terrain de la bisexualité. Nous n'avions qu'à dire : 'Mais voyons ! cela ne vous concerne nullement. Vous savez bien qu'à ce point de vue vous êtes une exception, plus viriles que féminines' ". Ainsi que le souligne Kofman, Freud attribue à la virilité de ses collègues femmes leur choix de devenir psychanalyste (et de critiquer les théories du maître), mais il ne fait jamais mention de sa propre féminité. Sarah Kofman : *L'énigme de la femme. La femme dans les textes de Freud*. Éditions

Qui est le sujet de la science ?

Est-il légitime de prétendre théoriser à partir d'une position spécifique ? Assurément. C'est ce que nous a appris l'épistémologie du genre. L'inadéquation entre le sujet femme et l'ordre du discours appelle une autre façon de faire de la science, fondée sur la reconnaissance de " l'illusion d'une objectivité et d'une autonomie absolues du sujet pensant, oubliant que celui-ci fait partie de l'objet étudié. " D'où les questions épistémologiques - ou plus modestement de sociologie de la connaissance – que font inévitablement surgir ces recherches : celles en particulier de savoir *qui* parle, dans quel contexte, de quel point de vue ? " [47].

Faire de la théorie en lesbienne ? s'interroge Judith Butler qui souhaiterait que cette identité ne soit jamais univoque, ni trop claire, ni trop précise, pour éviter que " les utilisations instrumentales de 'l'identité' ne se retournent en impératif de contrôle ". " Quoi ou qui se déclare, se rend manifeste et se révèle quand je me dévoile comme lesbienne ? (…) Quelle part de secret résiste à cet acte absolument langagier de l'aveu qui offre la promesse d'une révélation transparente de la sexualité ? (…) Une quelconque sexualité serait-elle même possible sans cette opacité qui a pour nom inconscient, qui veut simplement dire que le *je* conscient qui dévoilerait sa sexualité est peut-être le dernier à savoir le sens de ce qu'il dit ? ". " Si une sexualité doit être révélée, que choisir comme déterminant vrai de sa signification ? La structure du fantasme ? L'acte, l'orifice, le genre, l'anatomie ? " " Est-ce la spécificité de l'expérience lesbienne, du désir lesbien ou de la sexualité lesbienne que la théorie lesbienne se doit d'élucider ? "[48]

Dans sa cartographie épistémologique, Butler prend acte que les lesbiennes n'occupent aucune position symbolique (relégation dans le domaine de

---

Galilée. 1980. J'ai découvert plus récemment que *La féminité en tant que mascarade* avait également beaucoup inspiré les théoriciennes queer, notamment Teresa de Lauretis et Judith Bulter.

47 Eleni Varikas, op. cit, page 37, 2002.

48 Imitation et insubordination du genre, in Gayle Rubin, Judith Butler : *Marché au sexe*, Epel, 2001, page 146.

l'impensable et de l'innommable). Mais s'il faut lutter contre leur exclusion du discours, ce ne peut-être dans l'illusion d'une vérité du discours, en ignorant que les positions symboliques sont impossibles à occuper. Faire de la théorie en lesbienne, en ce sens, c'est poser l'inconscient comme fondement de la non-identité de " l'être lesbienne " et du *je*, de la non-identité du sujet au discours, de la non-identité de l'identité à elle-même. L'irreprésentabilité du lesbianisme devient ainsi le paradigme de l'irreprésentabilité de la psyché et de la sexualité, pour tout sujet. C'est cela, pour Butler, faire de la théorie en lesbienne.

Que signifierait faire de la théorie sexuelle en hétérosexuelle ? Par différence aux lesbiennes, les hétérosexuelles ne considèrent pas que cette position mérite d'être assumée et théorisée en tant que telle. Il y a **elles**, les femmes (normales) et puis **les autres**, la catégorie **à part**, seules ces dernières auraient à se qualifier en fonction de leur orientation sexuelle. Du moins dans la science, parce que dans l'art, en littérature et dans le cinéma, il en va très différemment. L'œuvre de Catherine Breillat[49] est exemplaire d'une tentative d'arracher la psychosexualité féminine hétérosexuelle au clivage qui lui est imposé par la " pensée straight ", clivage qui repose, selon la formule de Rose, sur " *the impossibility of subject and desire* "[50].

Dans le domaine scientifique et intellectuel, les contre-théories queer sont le site de la critique de l'hétérosexualité, en France les travaux de Marie-Hélène Bourcier et Beatriz Preciado[51]. Celles-ci s'inscrivent dans l'héritage de Monique Wittig, considérant que " la lesbienne wittigienne a corrompu de manière salutaire la vérité de la Femme ", elles accordent à la lesbienne butch, le rôle " d'un intrus

---

[49] Cf. Pascale Molinier, Romance de Catherine Breillat, du masochisme clivé au sadisme sublimé : un passage vers ? *Les cahiers du genre, 29*, 2000, pages 135-141 ; La pornographie " en situation ", *Cités 15*, 2003, pages 61-68. Doc. 15.

[50] Cité par Teresa De Lauretis, *The Practice of love. Lesbian Sexuality and Perverse Desire*. Indiana University Press, 1994, page 137.

[51] Marie-Hélène Bourcier : *Queer zones*, Balland, 2002, .
Beatriz Preciado : Manifeste contra-sexuel, Balland, 2000.
Selon Bourcier, il vaudrait mieux parler de " contre-théorie queer ou mieux encore de contre-pratiques discursives queer, ce qui permettrait de ne pas avoir à respecter la contrainte épistémologique que pose le partage théorie-pratique.

mineur, mais plein de ressources "[52] pour penser la construction de la masculinité, selon elles impensé majeur des foucaldiens et des féministes en général. Leur démarche a ceci d'insolite et de dérangeant qu'elle revendique l'indépendance de la masculinité des femmes par rapport au modèle patriarcal, dans une critique neo-foucaldienne du lesbianisme radical et d'une culture autonome lesbienne. " L'approche queer se situe aux antipodes du rêve abolitionniste parce qu'elle se fonde sur l'idée que les instruments que l'on a à sa disposition pour contrer le régime hétérosexuel viennent de l'hétérosexualité "[53]. Dans cette perspective, " l'identité sexuelle n'est pas l'expression instinctive de la vérité pré-discursive de la chair, elle est un effet de ré-inscription des pratiques de genre dans le corps. Cette plate forme de répétition et de réitération est à la fois le lieu de formation compulsive du sujet hétérosexuel et l'espace où toute subversion possible a lieu (Butler, 1990) "[54].

Blagues ontologiques

Dans la contra-sexualité et la godotectonique de Beatriz Preciado, les déviants ont le statut de " blague ontologique ", ils sont " les récitations subversives d'un code sexuel transcendantal faux "[55]. La parodie homosexuelle est l'espace dans lequel sont rendus possibles une " dérive radicale par rapport au système hétérosexuel : l'utilisation des godes, l'érotisation de l'anus et l'établissement de relations SM contractuelles, entre autres exemples. "[56].

" La godotechtonique est la contre-science qui étudie l'apparition, la formation et l'utilisation du gode"[57]. Une forte dose d'autodérision et une absence remarquable de mépris pour les corps, les exercices pratiques proposés par Preciado ne sont pas simplement excitants, ils sont hilarants et illustrés de dessins

52 Marie Hélène Bourcier, préface du *Manifeste contra-sexuel*, op. cit. page 16.
53 Marie-Hélène Bourcier, Foucault et après… Théories et politiques queer, *in Nouvelles approches des hommes et du masculin* (Ed. D. Welzer-Lang), Presses Universitaires du Mirail, 2000, pages 171-186.
54 Beatriz Preciado, op. cit., page 26.
55 Ibid, page 27
56 Ibid.

qui évitent soigneusement de se prendre au sérieux. Le tout pourrait ressembler à une farce, sauf que. S'enculer soit même avec des godes fixés à des talons aiguilles, branler un avant-bras où est dessiné un gode, faire jouir un gode-tête (impliquant le rasage préalable du crâne) ; la référence parodique à l'hétérosexualité est signifiée par la préconisation de terminer l'exercice " par un cri strident pour simuler un orgasme violent ". Autre retournement décisif, le gode n'est pas le signifiant de l'infiltration du patriarcat dans la sexualité lesbienne. " Le fait d'avoir sorti du corps, sous forme de gode, l'organe qui institue le corps comme masculin doit être compris comme un acte structural et historique décisif dans le processus de déconstruction de l'hétérosexualité comme nature. "[58] " Le gode est la vérité de l'hétérosexualité comme parodie "[59].

À qui s'adresse la jubilante godotechtonique? À des corps ou des " sujets parlants " qui, dans le cadre de la société contra-sexuelle, s'appelleront des corps lesbiens ou " wittig "[60]. La contribution de Preciado est un apport substanciel à la dépathologisation et à l'affirmation positive de la sexualité lesbienne. Mais il me semble que Preciado parvient de surcroît, par ce biais, à enfoncer un coin, nous dirons un gode, dans l'expérience féminine de l'hétérosexualité. La référence au " cri strident pour simuler un orgasme violent ", installée dans le texte selon le principe du comique de répétition, suggère ce qui est attendu de la femme dans le rapport hétérosexuel stéréotypé. Un corps qui n'est pas un " wittig " peut-il avouer faire semblant à son partenaire ? Pire, peut-il afficher qu'il existe parfois un plaisir dans la simulation d'orgasme ? Peut-il assumer ses fantasmes de godes ? C'est la précision de la force d'impact de la godotechtonique sur la psychosexualité féminine qui confère aux travaux de Preciado leur caractère profondément dévastateur des certitudes établies en matière d'identité sexuelle. Impertinente, la philosophie à coups de godes de Beatriz Preciado interroge donc **aussi** le désir des femmes hétérosexuelles, introduit une insidieuse transversalité des expériences, que veulent-elles ? le pénis-gode détaché du corps masculin ? La

---

[57] Ibid page 42
[58] Ibid page 42.
[59] Ibid page 69.
[60] Ibid page 39.

bite de Rocco Siffredi comme gode vivant ? L'usage qu'elles font du pénis des hommes est-il si différent de l'usage du gode dans la contra-sexualité ? Le pénis peut-il se fantasmer autrement que détaché du corps des hommes ? Cette opération de coupure et de déplacement n'est-elle pas inscrite pour chacun dans la construction socio-génitale du masculin et du féminin ?

Que la masculinité des femmes ne soit pas celle des hommes, j'en avais l'intuition depuis longtemps. Cependant, je dois aux travaux décapants de Marie-Hélène Bourcier et Beatriz Preciado d'avoir pu commencer à l'assumer théoriquement, d'où la place de troublions savants qui leur revient dans ce mémoire.

Fantasmes privés et publics

" Renverser la position de 'l'homosexuel' qui d'objet devient sujet, c'est donc mettre à disposition des lesbiennes et des gais un nouveau type d'identité sexuelle, *caractérisé par un manque de contenu définitionnel clair* (…) L'identité (homo) sexuelle peut désormais se constituer non en substance mais de manière oppositionnelle, non pas à partir de ce qu'elle est, mais en tenant compte de où elle est, ainsi que de la manière dont elle opère. Ceux qui occupent sciemment un tel lieu marginal, qui assument une identité déessentialisée et de pure position sont à proprement parlé queer et non gais.[61] ".

Faire de la théorie en hétérosexuelle ? En tout état de cause, cela ne saurait avoir la même signification **après** la lecture des contre-théories queer. Pour répondre à cette difficulté, j'aurai tendance à suspendre la référence identitaire hétéro/homo au profit d'un niveau d'analyse intermédiaire, moins totalisant, plus souple et moins univoque, celui de **la structure du fantasme**.

61 Citation de David Halperin, traduite par Marie-Hélène Bourcier, In *Queer Zones*, Balland, 2002, page 178, soulignée par moi.

S'appuyant sur les travaux de Laplanche et Pontalis, Teresa de Lauretis accorde au fantasme un rôle structurant dans la constitution du sujet sexuel[62]. Pour Freud, la pulsion trouve son origine dans le corps, cependant que dans la vie psychique, la pulsion ne peut être connue autrement que par sa représentation ou " représentant psychique ". De telles représentations sont les contenus des fantasmes ; et les formes des fantasmes, à la fois inconscients et conscients, les élaborent en images et en récits – depuis les fantasmes inconscients au principe des rêves et des symptômes jusqu'aux fantasmes conscients, comme les rêveries diurnes et les fantasmes érotiques. Ceux-ci sont **les scénarios du sujet du désir**, initialement façonnés à partir de l'interprétation des fantasmes parentaux et ensuite remaniés avec du nouveau matériel provenant du monde extérieur. Ainsi, les fantasmes originaires (scène primitive, séduction, castration) sont-ils des mythes culturels qui tirent leur pouvoir de la vie psychique. Mais ils ne sont pas des vérités éternelles, ils sont eux-mêmes historiquement structurés. Même les fantasmes originaires sont passibles de se transformer en relation avec les transformations des pratiques sociales et les représentations, ce que Teresa De Lauretis appelle " *public fantaisies* " (fantasmes publics). Le cinéma représentant, pour elle, le site privilégié d'articulation entre fantasme privé et fantasme public. Dans cette conception, le fantasme, représentant psychique de la pulsion, se trouve à l'intersection entre la vie psychique et le social[63].

De Lauretis s'intéresse aux rapports dynamiques entre le **fantasme privé** (le représentant psychique de la pulsion) et le **fantasme public** (les représentations sociales de la sexualité). Ces représentations sociales s'inscrivant dans un système social de sexe (genre) ; elles véhiculent donc une certaine conception du masculin et du féminin, variable en fonction des époques et des sociétés. Le genre appartient ainsi au matériel à partir duquel se constituent les " fantasmes privés ", tant les fantasmes parentaux que ceux du sujet à proprement parlé. L'un des rêves

---

62 Teresa de Lauretis : *The Practice of love. Lesbian Sexuality and Perverse Desire*. Op cit. Voir le chapitre 3.

63 On peut noter à ce titre que la contra-sexualité de Preciado, sans doute parce qu'elle commence par l'exposé de pratiques ou performances sexuelles concrètes au lieu d'un savant exposé, c'est-à-dire par la sollicitation du fantasme dans un cadre inusité, proprement surprenant, est directement manipulatrice de subjectivité. Preciado ne fait pas que prétendre à la puissance de la performativité ou de

analysés par Joan Rivière dans Féminité Mascarade se situe de façon remarquable à cette intersection. La patiente qui, dans sa jeunesse, a vécu dans le Sud des États-Unis, rêve qu'elle se trouvait seule à la maison, " terrifiée ; un Noir entrait et la trouvait en train de faire la lessive, les manches retroussées et les bras nus. Elle lui résistait, mais avec l'intention secrète de le séduire sexuellement ; il commençait à l'admirer et à lui caresser les bras et la poitrine. "[64] L'interprétation de Joan Rivière inscrit le contenu du rêve dans le registre du fantasme privé et de l'angoisse de castration. Sans entrer dans le détail, je soulignerai simplement que les images et le récit du rêve empruntent des matériaux qui appartiennent explicitement à une société donnée, celle du Sud des États-Unis dans les années 20. Le scénario du viol de la femme blanche par l'homme noir est un fantasme public. Pour la rêveuse, la scène de viol ou de violence se transforme en une scène de séduction. Comment apaiser la vindicte des hommes ? En " faisant la femme ", en s'offrant sexuellement à eux. Ce fantasme est manifestement empreint d'une certaine représentation sociale de la *race*, mais aussi du masculin et du féminin, où la *race* est convoquée pour effrayer les femmes blanches, l'homme noir devenant le représentant de la violence et du débridement de la sexualité masculine. Plus largement, la féminité mascarade, c'est-à-dire la tendance, tant au niveau du fantasme que des actes, à " se déguiser en 'femme châtrée' " pour s'épargner l'angoisse des représailles masculines, ne peut être analysée indépendamment du contexte social et culturel qui, simultanément, n'interdit pas à cette femme de faire une carrière politique comme son père, mais continue néanmoins à véhiculer l'idée que les aptitudes intellectuelles sont masculines (phalliques) et que les hommes punissent par la violence les femmes phalliques.

En écrivant qu'un cerveau dans un corps de femme est, pour la plupart des hommes, le contraire d'un objet du désir, je me positionne dans une fantasmatique hétérosexuelle, celle d'une femme qui peut désirer des hommes ou désirer être désirée par eux. Une femme angoissée à l'idée qu'elle devra peut-être opérer un renoncement : désir des hommes **ou** amour de la science, sexualité

---

l'intervention ; sa contra-sexualité est une **praxis** qui vise à transformer l'imaginaire et à peser sur ce qu'il structure durablement des fantasmes privés/publics.

64 Op. cit, pages 201-202.

(hétérosexuelle) **ou** travail (masculin). Une problématique hétérosexuelle donc, abordée sous l'angle spécial de la mobilisation de l'intelligence et de la personnalité **en situation de travail** et de ses incidences sur la santé mentale et l'identité. Or cette conflictualité, si elle est fortement empreinte de mon histoire singulière — enfant, les gens de son village surnommaient mon père " double cerveau " — est également socialement et historiquement située. Le travail est une expérience impliquée dans le " se sentir femme " ou dans le " ne pas se sentir femme " selon des modalités qui ne sont pas de toute éternité. Il semble s'introduire actuellement dans l'expérience vécue des femmes comme facteur de perturbation de l'unité psychocorporelle. *La " femme " et la " professionnelle ". Le cerveau dans un corps de femme*. Ou du moins suis-je devenue particulièrement attentive à la fréquence de ces ruptures dans la continuité identitaire, quand le travail, même reconnu par autrui, conserve son caractère disruptif. Quand le faire ne se " capitalise " pas, pour reprendre la métaphore économique qui prévaut en psychodynamique du travail, dans le registre de l'être. Échec de la reconnaissance ? Ou échec de la théorie de la reconnaissance en psychodynamique du travail à prendre en compte le caractère disruptif du travail ?

3 – Femme entre corps et cerveau

Les désordres de l'identité sexuelle (*Gender Identity*) ont été identifiés dans les situations d'exception de la transsexualité et de l'intersexualité et analysés, en règle générale, en référence à des désordres dans le registre du lien mère enfant[65]. Ces situations d'exception nous éloignent beaucoup du trouble qui saisit la femme intellectuelle qui se vit — est vécue comme — un cerveau dans un corps de femme. S'en rapprocher, théoriser l'identité sexuelle à partir de cette position d'un sujet femme contrarié, comme on dit d'une gauchère qu'elle est " contrariée " lorsqu'on veut la faire écrire de la main droite, tel est le projet que je voudrai faire persévérer dans ces pages. Ce n'est donc pas, initialement, et surtout exclusivement, en tant que sujet d'un certain type de relation sexuelle que je me positionne, mais à partir d'un conflit identitaire entre masculinité et féminité, conflit révélé, amplifié et élaboré par et grâce au travail intellectuel, comme j'essaye de le mettre en intrigue dans ces pages. Cette position, qui caractérise un certain sujet de la connaissance, s'apparente à celle des femmes intermédiaires au sens de Joan Rivière, cette identité intermédiaire me convient assez bien comme reformulation de mon point de départ. C'est dur d'être une femme intellectuelle, disions nous. Comment s'en sortir ? Quel chemin inventer à la liberté depuis cette position singulière ? Pour ce qui est de l'objet de ma recherche, je lui donnerai le nom de **féminité masculine**, d'abord pour spécifier **que la masculinité des femmes n'est pas celle des hommes,** sans compter qu'il en existe plusieurs versions.

65 Robert Stoller (1968) : *Sexe and Gender*. Trad. Française : *Recherches sur l'identité sexuelle*. Gallimard, 1978.

Où sont les filles dans les romans ?

De même que le masochisme ne recouvre pas le même contenu s'il est attribué aux hommes ou aux femmes — exemple : *O* se soumet aux désirs/sévices des maîtres, tandis que Sacher Masoch dirige les actions et impose ses fantasmes[66] — de même la masculinité attribuée aux femmes n'est pas celle attribuée aux hommes. Le statut de la masculinité des femmes dans l'article de Joan Rivière est significatif de ce que la psychanalyse définit comme telle. Le complexe de masculinité associe le désir inconscient de s'approprier le phallus avec la volonté et le talent d'exercer des activités de travail considérées comme masculines. Autrement dit des activités valorisées qui s'exercent plutôt à l'extérieur du domicile, et grâce auxquelles, pour reprendre le concept de Gérard Mendel, le sujet engage **la pulsion d'acte-pouvoir**, c'est-à-dire son désir d'exprimer son autonomie en transformant le monde et les autres autour de soi[67]. Or le destin de cette pulsion n'est pas neutre. L'équivalence cerveau-pénis-phallus est un fait de culture.

Comment la masculinité vient-elle aux femmes ? Par des voies qui, pour certaines, ne sont pas mystérieuses. L'androcentrisme de la pensée et des modes de représentations ou de narration font que les femmes ont beaucoup plus d'occasion d'adopter le point de vue masculin, que les hommes n'en ont d'adopter le point de vue féminin. Les héros auxquelles les enfants de deux sexes peuvent s'identifier — dont ils peuvent " partager les passions, les terreurs, la quête de liberté ", " les 'rejouer' avant de s'endormir, dans des scénarios imaginaires " — sont sauf exception des héros masculins, comme le met en intrigue de façon épatante Eleni Varikas dans l'avant-propos de son HDR. Celle-ci demande — après un vibrant hommage au héros de son enfance, " Zorro-la-liberté ", " l'irrévérent, l'impertinent qui trace le Z de la désobéissance sur l'uniforme de l'ordre ",— " où sont les filles dans les romans ? Pourquoi ne sont-elles jamais là où se passent les choses intéressantes ? " **C'est le souhait d'une femme de vivre une existence passionnante qui lui donne une " orientation masculine "**

66 Cf. Richard Poulain, La pornographie comme faire-valoir sexuel masculin, in *Nouvelles approches des hommes et du masculin* (Dr D. Welzer-Lang), 2000, Presses Universitaires du Mirail, pages 51-78.
67 Gérard Mendel, *La société n'est pas une famille*, Paris : La Découverte, 1993.

; en d'autres mots, fait d'elle une femme masculine. Masculine, pour une femme, signifie un certain goût de la liberté.

Masculine, et alors ?

Qu'est-ce qu'une femme masculine ? Dans le système de pensée hétérocentrée, une femme qui adopte le genre masculin/désire le phallus. Un désir qui ressortirait, peu ou proue, à un trouble de l'identité sexuelle dont il faudrait venir à bout. Le système hétérosexuel ne connaissant que deux positions, une femme qui agit dans le genre masculin est censée devenir psychiquement *comme* un homme, et n'aurait donc rien à nous apprendre de nouveau (ce que l'on sait sur les hommes suffisant pour comprendre le masculin). Mais si l'on suit Judith Butler, comme nous y invite Marie-Hélène Bourcier, " il n'y a pas de statut ontologique du genre mis à part les actes divers qui constituent sa réalité ". La structure du genre *est* imitative. Il n'y a que des performances de la masculinité et de la féminité. Pendant qu'une femme féminine imite le genre " comme il faut ", les skins se travestissent " en homme dans une économie des corps masculins ", etc. Nous sommes tous des travestis, le travestisme étant à ranger parmi les " technologies du genre ", au côté d'autres plus ordinaires, comme la chirurgie esthétique par exemple. Infiltré de techniques, le corps qui éprouve la vie, qui souffre, qui jouit est d'ors et déjà un cyborg (Haraway). L'inadéquation femelle/masculinité n'est ni plus ni moins vraie ou authentique, pathologique ou immorale, que l'adéquation mâle/masculinité. La butch n'est ni plus ni moins vraie que la blonde siliconée. L'idée qu'il existerait, entre les deux, une femme intermédiaire, plus naturelle, occulte que le naturel, comme le reste, est une construction historiquement et socialement située. Voici qui nous délivre de cette idée féministe absurde que le rasage des jambes et des aisselles serait une forme de l'oppression des femmes par leur dénaturation. Il n'existe pas de corps naturel.

Surtout**, la masculinité féminine n'est pas la répétition ou l'imitation de la masculinité des hommes.** La radicalisation de la sexualité lesbienne (sexe vs homosensualisme), révèle **une sexualité autre.** Or, c'est précisément cela, l'abjection de la femme masculine : être explicitement un sujet sexuel. En témoignent les analyses que Bourcier consacre à la protestation virile chez Simone

de Beauvoir et au travestissement dans les ateliers *drag king for a day*[68] ; lesquels ne sont encouragés et valorisés que s'ils sont au service d'une promotion sociale et non à des fins d'excitation sexuelle. Ne pas s'exciter masculinement ? Ne pas s'exciter… tout court ? La resexualisation/politisation de la sexualité féminine, via le post-porno post-féministe, le SM lesbien et la butch, jette une lumière crue sur le déni qui recouvre massivement l'activisme sexuel féminin dans toute la gamme de ses variations ou " orientations ".

Ce que Bourcier et Preciado apportent de nouveau, au moins dans le paysage français, c'est **une franche déculpabilisation et dépathologisation de la masculinité féminine**. La masculinité ne constitue pas l'essence d'une identité, mais un ensemble de désirs, de fantasmes, de pratiques sexuelles et signifiantes qui se joue des identités " totalitaires ". La subversion du système hétérosexuel ne consiste pas, en une improbable *tabula rasa*, " à se débarrasser des marques du genre ou des références à l'hétérosexualité " mais **à modifier les positions d'énonciation**. La masculinité honnie, réappropriée de façon affirmative par la butch, devient dans un second temps le site d'" une autonomination réactive et productive". Cela me paraît un apport fondamental non seulement pour aborder différemment le rapport à la sexualité mais aussi le rapport avec le travail. Je m'explique. Beaucoup de femmes, analysantes et psychanalystes en particulier, aimeraient extirper de leur chair l'ensemble des représentations qui associent leur créativité à des fantasmes et des identifications masculines vécues comme des menaces pour leur féminité, qu'elles associent souvent à leur sensualité. Ce problème est connu de longue date, il n'est pas pour autant réglé. L'une des psychanalystes jugées des plus conservatrices lui avait donné une réponse insolite. Selon Helen Deutsch, la tâche de l'analyste est " bien évidemment de libérer ces femmes des difficultés du complexe de masculinité, de transformer l'envie du pénis en désir d'enfant, c'est-à-dire de les amener à leur rôle féminin"[69]. Cependant Deutsch n'hésite pas à sortir de l'orthodoxie pour faire part de sa perplexité et même

[68] Il s'agissait d'apprendre à se faire passer pour un homme afin de sortir en ville et de faire l'expériences des changements d'attitudes et des privilèges conférés par la masculinité.

[69] Helen Deutsch (1929) : Le masochisme féminin et sa relation à la frigidité, in *Féminité Mascarade*. Etudes Psychanalytiques réunies par M. C. Hamon. Champ Freudien. Seuil. 1994, page 226.

pour délivrer d'étranges conseils. "Souvent pourtant, on peut constater que lorsqu'on réussit à faciliter pour ces femmes la possibilité de sublimation dans la direction des " tendances masculines " et à en contrer ainsi le sentiment d'infériorité, l'aptitude à une sensibilité sexuelle féminine se produit automatiquement de façon surprenante"[70]. Ou pour le dire en d'autres termes, la répression de la masculinité sur le versant de la sublimation pourrait être l'une des origines de la frigidité sexuelle.

L'association entre acte-pouvoir/pénis est une production du système social de sexe. La réponse qui consiste à prétendre que les femmes auraient un rapport plus soigneux à l'objet scientifique, qu'il existerait des formes de créativité spécifiquement féminine, fait l'impasse sur le fait que le rapport à la science, ainsi que le souligne Michèle Le Doeuff, pour les femmes aussi bien que pour les hommes, mobilisent des modalités de la subjectivité qui demeurent connotées au masculin. Le premier pas vers une meilleure intégration des aspirations féminines à faire de la science (philosophie, cinéma, ingénierie, etc.) consisterait donc à ne pas chercher à éradiquer la masculinité des femmes, mais à la considérer comme la voie **normale** d'accès à la sublimation, en particulier la sublimation intellectuelle. Cela ne peut pas s'éprouver autrement que dans le registre de la masculinité et des identifications masculines. La sublimation intellectuelle, dans le contexte de nos sociétés occidentales, est disruptive pour l'identité sexuelle des femmes. Une fois **rapatriée cette disruption dans le registre de la normalité**, comme un effet subjectif identifié et reconnu du système social de sexe, on peut commencer à s'interroger sur la validité de nos technologies de production des identités sexuelles. Nos savoirs et nos pratiques vont-ils atténuer ou majorer le trouble qui saisit la femme entre corps et cerveau ?

---

[70] Ibid.

4 - Disruptions

> Disruptif. Qui éclate. Décharge disruptive, produisant une étincelle qui dissipe une grande partie de l'énergie accumulée.

Dans cette partie, je passe au crible de la critique trois articles de Christophe Dejours consacrés à l'identité sexuelle : *Le masculin entre sexualité et société* (1988), *Centralité du travail et théorie de la sexualité* (1996*), Les rapports domestiques : entre amour et domination* (2002). Ces trois articles forment un point de vue qui a sa propre cohérence interne. Pour des raisons qui sont liées à l'idée que je me suis longtemps faite de la nécessité d'assurer une cohérence générale à la psychodynamique du travail, idée sur laquelle je reviendrai en conclusion, j'ai tenté **d'abord** d'harmoniser mes propres propositions théoriques avec celles de Christophe Dejours. J'ai été beaucoup plus dépendante de son travail qu'il ne l'a été du mien, ne serait-ce que du seul fait de son antériorité dans le champ. Ainsi *Le masculin entre sexualité et société* est-il un texte déterminant pour comprendre mon approche initiale de l'identité sexuelle. Les recherches sur l'identité sexuelle en psychodynamique du travail ont ceci de particulier qu'elles sont le produit de deux auteurs, un homme et une femme, qui n'écrivent pas ensemble ; nous n'avons co-signé aucun article sur ce thème, alors que j'en ai co-signé un avec Daniel Welzer-Lang et au moins trois autres avec Christophe Dejours, mais sur d'autres thèmes. Notre travail est, de ce point de vue, assez différent de celui de Hermann Roiphe et Eleanor Galenson, *La naissance de l'identité sexuelle*, dont je parlerai plus loin, qui est co-signé et ne laisse filtrer aucune divergence entre les deux auteurs. Les recherches sur l'identité sexuelle en psychodynamique du travail ne sont pas d'une seule main et, même si certaines questions ont fait l'objet de séminaires communs[71], néanmoins, nous ne connaissons le travail de l'autre qu'une fois celui-ci rendu public, c'est-à-dire publié. Ceci favorise une autonomie de pensée, mais il en résulte des divergences, notamment doctrinales, qui ne passent pas inaperçues aux yeux de lecteurs vigilants, relevées notamment par Danièle Kergoat, Helena Hirata ou Angelo Soares, sans qu'elles aient jamais fait à proprement parlé l'objet

[71] Séminaire Travail et sexualité 1999-2000. LPTA.

d'une élucidation. La cohérence bien que recherchée n'est donc pas totale. Les divergences méritent d'être clarifiées.

J'essaierai de montrer que je ne cherche pas à répondre aux mêmes questions que Christophe Dejours, ou que je ne les pose pas à partir des mêmes expériences et position-condition. De plus, par ma situation de seconde, et surtout en tant que principale enseignante de la psychodynamique du travail pour la formation des psychologues du travail au CNAM, j'ai eu souvent besoin de clarifier ses positions afin non seulement de savoir si j'étais d'accord avec lui, mais de pouvoir en rendre compte aux étudiants. Aussi mon travail continue-t-il à se déployer en partie sur l'axe didactique de l'explicitation, mais aussi sur celui de la critique.

Je dois toutefois préciser qu'il est un point sur lequel nous sommes entièrement d'accord : celui de circonscrire le débat de la psychodynamique du travail avec la psychanalyse à la discussion avec **la théorie de Jean Laplanche**. La raison en est que sur des questions aussi importantes que celle du primat de l'Autre dans le développement psychosexuel ou concernant la théorie du corps et, depuis peu, celle du genre, la théorie de Jean Laplanche est celle qui nous paraît être la plus compatible avec la théorie du sujet, du corps et de la psyché en psychodynamique du travail.

Le masculin entre sexualité et société

Le masculin entre sexualité et société est l'article de 1988 où Christophe Dejours, inspiré par la discussion avec Kergoat et Hirata, introduit l'idée novatrice que le travail pourrait jouer un rôle central dans la construction de l'identité sexuelle[72]. Je ne reprendrai pas ici l'intégralité de la discussion, en particulier le fait que le travail figure, dans cette première problématisation, uniquement au titre des défenses qui font obstacle à l'identité sexuelle, et n'est pas envisagé sous l'angle de sa contribution positive.

---

72 J'ai commenté et critiqué ce texte à plusieurs reprises. Cf. Pascale Molinier *L'énigme de la Femme active*, op. cit. et Virilité défensive, masculinité créatrice, *Travail, genre et sociétés*, 2000, 3 : 25-44. Doc. 13.

Christophe Dejours propose dans cet article une modélisation de l'identité sexuelle à partir de deux couples de concepts : **masculinité/virilité** et **féminité/muliérité**. Toutefois, le texte étant consacré au masculin, ce sont surtout les rapports entre masculinité et virilité qui font l'objet de développements. Dans cette perspective, la virilité serait à placer du côté de l'adhésion aux stratégies collectives de défense contre la souffrance dans le travail, tandis que la masculinité, classiquement, spécifie l'achèvement du cycle mental donnant accès à l'identité sexuelle chez l'homme adulte. La masculinité se construirait exclusivement dans la rencontre érotique avec une femme. Selon Christophe Dejours, les variantes, solipsistes, homosexuelles et à partenaires multiples, ne seraient que des artifices pour esquiver la rencontre essentielle entre deux personnes de sexe différent. Introduite depuis un point de vue masculin, et pour analyser les vicissitudes de l'identité masculine, la rencontre hétérosexuelle est donnée à vivre comme un risque de déstabilisation majeure ; les autres formes de sexualité pouvant apparaître implicitement comme bénignes, en tout cas dotées d'une moindre puissance mutative.

Qu'est-ce qui justifie cette modélisation à quatre termes, ce dédoublement des catégories de genre ? La proposition théorique de Christophe Dejours est une réponse doublement incarnée, celle d'un homme qui est aussi un psychanalyste. L'article est construit en réponse à un conflit identitaire, induit par la rencontre avec la sociologie des rapports sociaux de sexe, que l'auteur traduit comme un conflit entre **masculinité** et **virilité**. Grosso modo, il s'agit de trouver les ressources conceptuelles qui autorisent un homme à critiquer la virilité sociale et à s'en distancier tout en préservant son identité masculine (la féminité des hommes est ici remarquablement absente)[73]. Mais Christophe Dejours tend aussi à répondre à un autre conflit, celui-là théorique, entre psychodynamique du travail et psychanalyse. Vis-à-vis de celle-ci, Christophe Dejours prend de la latitude en affirmant la centralité du travail, point aveugle de la psychanalyse. Cependant, en distinguant la virilité, sur le pole défensif, de la masculinité, sur le pole érotique,

---

[73] L'un des risques évidents d'une telle manœuvre, souligné ironiquement par Christine Delphy, est que certains en profitent pour jeter tout ce qui les dérange dans le sac de la virilité, ayant alors beau jeu de se prétendre " nos meilleurs amis ", plus masculins que virils.

l'auteur laisse ouverte la possibilité d'imaginer que l'identité sexuelle puisse s'accomplir idéalement dans la sphère de la génitalité conformément à la doctrine freudienne, laquelle est de la sorte préservée dans son intégrité. Il existerait, dans cette sphère, la possibilité d'une relation réciproque entre un homme et une femme alter ego susceptible d'échapper aux rapports sociaux de sexe. Les concepts de masculinité et de féminité sont ainsi épargnés de la contamination par le social, maintenus suspendus hors du monde, et de la sorte conservés à l'abri dans leur universalité et leur normativité. J'insiste sur le fait que **ce sont les concepts qui sont retranchés du social, et non l'expérience vécue**. Car – et c'est l'originalité de l'article – le genre ne cesse de s'infiltrer dans la relation hétérosexuelle, le maintien de la cohérence identitaire étayée sur les défenses viriles impliquant des pratiques hétérosexuelles, elles aussi défensives, qui substituent le maniement du corps-objet femelle à la rencontre érotique à hauts risques avec la femme sujet.

La virilité défensive n'a pas le statut d'une vraie identité, c'est une pseudo-identité, une **identité d'emprunt**, dont l'expression la plus radicalisée est la normopathie virile[74]. La masculinité serait-elle plus vraie ? Dans un certain sens, oui. En tout cas, plus authentique. Toutefois, et compte tenu du pessimisme d'un auteur qui ne croît guère au bonheur, **la masculinité désigne une aspiration à être, un horizon à atteindre, un chemin**, écrit-il, plutôt qu'une position subjective réelle, le leitmotiv de Christophe Dejours étant que l'amour est dangereux et l'identité instable, toujours prompte à se corrompre, à entrer en crise ou à s'aliéner

74 Dans une enquête de psychodynamique du travail réalisée auprès de consultants, j'avais proposé la notion de " parade virile " pour rendre compte des attitudes défensives qui visent à masquer, chez les hommes, la peur et le doute quant aux effets de leurs interventions sur le terrain (diagnostics courts en particulier) dont ils ne savent pas toujours si elles vont réduire ou au contraire aggraver les injustices et les inégalités sociales. La " parade virile " est un masque pour occulter la peur et la souffrance éthique. Toutefois, parade virile et féminité mascarade ne sont pas des notions symétriques. Selon Joan Rivière, la féminité mascarade répond à une menace interne (angoisse des représailles paternelles) tandis que la parade virile tend à rendre compte de conduites vectorisées par une contrainte externe : la confrontation au risque dans le travail. Il demeure que dans les deux cas, le genre est mobilisé défensivement ; en outre, je pense que la féminité mascarade est également sollicitée par des contraintes externes, la réitération des rapports sociaux de sexe, tandis que la parade virile pourrait sans doute aussi être interprétée en résonance avec la menace interne de l'angoisse de castration. Cependant les contraintes externes susceptibles de solliciter cette angoisse ne sont pas les mêmes, risques inhérents à l'activité dans un cas, risques d'être disqualifiée en tant que femme, dans l'autre cas. Notons que dans l'enquête, la parade virile a surtout été l'objet d'une élaboration par les femmes consultantes, au titre de leur souffrance de ne pouvoir y adhérer comme les hommes, sauf à passer pour des viragos. Cf. Anne Flottes-Lerolle, Psychodynamique du travail et pratique de conseil en

dans la normopathie, surtout si, dans la confrontation aux risques du travail, le collectif y met du sien. Sous condition d'une lecture de bonne volonté, la théorie esquissée par Christophe Dejours est donc nettement moins essentialiste qu'elle ne pourrait le sembler en première intention. Masculinité et féminité relevant plutôt de l'éthique (la visée de la vie bonne) que de la substance. Mais on peut dire aussi, à l'inverse, que la position de Christophe Dejours est ambivalente. " On n'en sort pas de la domination ", pour reprendre l'expression de Dominique Memmi[75], en même temps que l'on flirte avec une métaphysique des sexes. En effet, compte tenu de l'importance que l'auteur accorde au dualisme biologique — l'article contient un long développement à propos de l'étayage du corps érotique sur la physiologie de la reproduction — et compte tenu du fait qu'il affranchit l'identité sexuelle des identités de genre (virilité et muliérité), sa conception n'est pas incompatible, par exemple, avec l'hétérosexualité radicale de Luce Irigaray " libérée des points d'enracinement dans les institutions symboliques et imaginaires que sont le masculin et le féminin classiques, organisés dans l'ordre hiérarchique patriarcal "[76]. Même si masculinité et féminité relèvent quasiment de l'abstraction, ils désignent néanmoins l'expression d'un mode de relation dans le respect de l'irréductibilité des différences respectives ; les relations " patriarcales " se jouant exclusivement entre virilité et muliérité.

Du côté des femmes, le néologisme de **muliérité** est une notion programmatique qui désigne l'adhésion des femmes à leur statut social de soumission, à distinguer de la féminité, ainsi dégagée de l'humilité et de la servitude, haussée au rang d'altérité. Christophe Dejours avait créé le concept de muliérité (ou muliébrité), qui répond au goût de la symétrisation d'un auteur qui construit les concepts par paires (souffrance-défenses, souffrance-plaisir, amour-travail, contribution-rétribution… la liste serait longue). Je me suis efforcée quant à moi à essayer de lui donner un contenu. Dans ma thèse, je décris sous le terme de muliérité les formes de subjectivation par le travail que je désigne aujourd'hui

---

management. Accepter le doute pour construire des règles de métier et sortir du déni du travail. *Revue Internationale de psychosociologie*, vol III, 5, 1996, pages 77-92.

75 Dominique Memmi, Naturaliser la domination : ou comment ne pas en sortir, in *les Cahiers du Genre*, *29*, 2000, pages 128-135.

76 Cf. Rosi Braidotti, la pensée féministe nomade, *Multitudes 12,* 2003, page 37.

sous le terme de féminité sociale, mais aussi certaines stratégies défensives. Par la suite, j'ai donné à la muliérité strictement le contenu d'**une défense contre le déficit chronique de reconnaissance du travail**, c'est-à-dire d'un échec de la féminité sociale. Cette seconde approche de la muliérité permet d'analyser en termes de souffrance dans le travail, un ensemble disparate de conduites féminines qui confinent à l'aliénation et à la dépréciation de soi. Attitudes compulsives de propreté chez les ménagères et les aides-soignantes[77], discours enchanté sur le don de soi chez les secrétaires[78] et les infirmières, enjolivement de la réalité chez les auxiliaires puéricultrices[79], stratégie de la bêtise chez les assistantes sociales[80] et de la crédulité chez les infirmières scolaires[81], surinvestissement du terrain au détriment de la théorie chez les chercheures, entre autres. À propos des chirurgiennes, dans le commentaire des travaux de Joan Cassell[82], j'ai intégré la féminité mascarade au sein de la muliérité. Je pense aujourd'hui qu'il s'agit d'une erreur et que les deux notions doivent être distinguées, l'une, la féminité mascarade permet malgré tout de faire avancer sous le masque les enjeux masculins des femmes, tandis que l'autre, la muliérité signe la capitulation de la masculinité[83]. J'y reviendrai.

---

77 Cf. Pascale Molinier, Autonomie morale subjective et construction de l'identité sexuelle : l'apport de la psychodynamique du travail, *Revue Internationale de psychosociologie*, vol III, 5, 1996, pages 53-62. Doc. 7.

78 Voir Pinto Josiane, Une relation enchantée : la secrétaire et son patron, *Actes de la recherche en sciences sociales*, *84*, 1990, pages 32-48.

79 Virginie Sadock, L'enjolivement de la réalité, une défense féminine ? Étude auprès des auxilliaires puéricultirces. *Travailler*, *10*, 2003, pages 93-106.

80 Marie-Pierre Guiho-Bailly, Dominique Dessors : Questionnement de la stratégie défensive d'un collectif de femmes dans le travail social : ruse de la bêtise et reconnaissance par la plainte. *Actes du 1er CIPPT*, (Ed. P. Molinier, V. Weber-Hervé) CNAM, tome 2, 1997, pages 281-298.

81 Caroline Angelini, Sylvie Esman : Collège en ZEP : quand la parole des élèves fait écho à l'ambiguïté du travail infirmier, 2004, *Travailler*, *11* : 123-146.

82 Joan Cassell : Différence par corps : les chirurgiennes, *Les cahiers du genre*, 29, 2000, pages 53-82. Pour le commentaire, cf. Pascale Molinier : Féminité sociale et construction de l'identité sexuelle : perspectives théoriques et cliniques en psychodynamique du travail, *L'orientation scolaire et professionnelle*, *31-4*, 2002, pages 565-580. Doc. 16.

83 L'image qui me vient toujours à ce propos est celle d'une femme très intelligente, rousse flamboyante qui élevait seule 5 enfants avec un salaire de femme de chambre et les allocations familiales. Bien que dotée d'une personnalité bien trempée et d'un fort leadership sur l'ensemble de ses collègues, il ne fut jamais possible de la décider de faire une formation pour occuper un poste d'encadrant. Chez elle, cette femme occupait, selon ses dires, l'essentiel de son temps libre à faire du rangement et du repassage. Elle repassait même les chaussettes, activité compulsive qu'elle jugeait elle-même comme parfaitement

Pour récapituler, on considèrera que les couples virilité-masculinité, muliérité-féminité ne sont pas symétriques et ne renvoient pas à une **typologie** des identités sexuelles, mais forment un réseau notionnel **topologique** pour penser la complexité des destins identitaires, entre sexualité et travail, sans fixer ou essentialiser les contenus de la masculinité ou de la féminité.

Ces aménagements qui respectent la structure d'ensemble ne soldent pourtant pas tous les problèmes. La métaphysique des sexes est malgré tous mes efforts profondément incrustée dans le modèle. Le parallélisme masculin/féminin étant trop étroitement articulé au couple biologique mâle/femelle, cette modélisation laisse peu d'espace pour problématiser, dans le cadre de la normalité, les identifications, les fantasmes, les attentes et les destins des femmes masculines et des hommes féminins, ni pour intégrer que la masculinité des femmes n'est pas la même que celle des hommes, et réciproquement, que les masculinités et les féminités sont multiples, qu'il existe des lesbiennes féminines et des gays virils. Il n'existe que deux options pour l'accomplissement de soi, la masculinité pour les hommes et la féminité pour les femmes (dans le cadre d'une relation génitale) et seules les défenses, la virilité et la muliérité, échappent au fixisme de la différence sexuelle.

Le modèle, ainsi conçu pour appréhender les rapports entre le genre et la lutte contre la souffrance dans le travail, est plus efficient pour penser la réitération des rapports sociaux de sexe que pour problématiser les processus d'émancipation. Pour s'en tenir aux femmes, lorsque Christophe Dejours aborde le problème des femmes virilisées (celles qui minoritaires dans des équipes d'hommes adhèrent aux stratégies défensives viriles) ; il assimile la virilité des femmes à celle des

---

inutile. Parallèlement à cela, cette femme affirmait sur un ton qui ne supportait pas la contradiction détester tout ce dont elle ne pouvait, de toutes façons, faire autrement que de se priver : les livres, le cinéma, le restaurant, les sorties… J'en avais déduit, à l'époque, que se former, devenir encadrante, c'était remettre en question l'ensemble de cette économie psychique adaptée à la pénurie. Les " tendances masculines " n'étaient cependant pas totalement inopérantes, mais concentrées sur une activité syndicale (seule syndiquée de son entreprise) qui constituait un verrou supplémentaire pour accéder à un poste à responsabilité. Elle l'a finalement accepté quelques années plus tard, sans formation. S'en est alors suivi un jeu infernal entre elle et la direction, elle proposant sa rétrogradation à

hommes (l'étude des hommes suffit pour comprendre les femmes masculines). L'auteur y voit d'ailleurs la preuve que son système de pensée n'est pas essentialiste, les femmes peuvent se viriliser aussi. Mais quid de **leur** masculinité ? C'est-à-dire de leurs aspirations à une existence passionnante. Une analyse beaucoup plus fine en est proposée dans un autre texte intitulé " *Centralité du travail et théorie de la sexualité* " en 1996[84]. La jeune femme en question, Mademoiselle Mulvir, refusant de répéter un destin maternel frustré (muliérité), désire accéder à un travail intéressant et qualifié, celui de technicienne-électronicienne. Mais, dans son milieu social, il n'y a pas de femme susceptible de représenter un modèle d'émancipation professionnelle et sexuelle. Et dans son milieu de travail exclusivement masculin, elle doit consentir à se plier aux stratégies collectives de défense et aux bizutages construits par les hommes, au risque d'une virilisation. En découle " une crise de l'identité sexuelle avec des troubles dans l'usage du corps érotique et à une hésitation sur l'orientation sexuelle (homo ou hétérosexuelle) "[85]. Christophe Dejours montre que, dans une approche psychanalytique conventionnelle, la sienne avant la discussion avec Kergoat et Hirata, la lutte tragique de la jeune fille contre la muliérité serait interprétée comme une revendication phallique et un refus typique de la castration. **Mademoiselle Mulvir n'est pas " un homme châtré "**, mais une jeune femme en quête d'accomplissement de soi. Sur le plan de la technique psychothérapeutique, il s'agit d'une avancée indubitable, qui " libère les tendances masculines ", et rend ces tendances dignes d'estime en reconnaissant qu'elles sont **normales** chez les femmes aussi bien que chez les hommes. Pour faire sauter le verrou cerveau-phallus, utérus-balai, c'est bien à cela qu'il faudrait arriver en effet, du point de vue de l'action, à une dé-genderisation du travail. Mais si l'on essaie d'évaluer l'impact de ce déplacement d'interprétation sur la théorie sexuelle de Christophe Dejours, on constate que la masculinité de Mademoiselle Mulvir étant neutralisée (dé-genderisé), il ne reste à nouveau, du point de vue théorique, que la féminité des

---

chaque fois qu'elle n'obtenait pas gain de cause dans un conflit. Je ne sais pas comment l'histoire s'est poursuivie.

84 Christophe Dejours : Centralité du travail et théorie de la sexualité, *Adolescence*, *14-2*, 1996, pages 9-29.

85 Ibid, page 25.

femmes et la masculinité des hommes, le parallélisme sexe/identité sexuelle est conservé. " La " féminité " serait ce par quoi la subjectivité se décollerait du stéréotype social de femme-au-foyer-soumise-à-son-homme, comme la masculinité serait le témoin du chemin fait par un sujet pour ne pas se laisser réduire au machisme conventionnel (identité d'emprunt). "[86]. Les guillemets qui encadrent la " féminité " suggèrent que l'on avance désormais sur un terrain conceptuel incertain.

J'ai essayé de montrer les apories du parallélisme virilité-masculinité, féminité-muliérité. Dans la mesure où sauver la masculinité de la virilité n'est pas un enjeu identitaire pour moi, que je ne crois pas à la métaphysique des sexes (même si j'ai essayé d'y croire), que ma quête romantique de la féminité a toujours existé **à côté** d'une attirance concrète pour l'hybridation des genres (mais je n'ai pas su quoi en faire intellectuellement pendant fort longtemps), pourquoi ai-je néanmoins conservé cette modélisation ? La réalité est que **j'ai voulu et longtemps cru** la conserver, mais que je ne l'ai pas fait. Je me suis appropriée la virilité et la muliérité comme des outils heuristiques pour comprendre les défenses dans le cadre de la division sexuelle du travail qui régit nos organisations, nos modes de production et de reproduction. Ces concepts permettent aussi d'ouvrir une brèche dans l'essentialisation de la féminité et la masculinité et d'éclairer les ramifications du travail jusque dans la sexualité. Toutefois, j'ai dû fabriquer deux autres outils pour penser les formes sexuées de sublimation et de subjectivation dans le cadre de la division sexuelle du travail. **Féminité sociale** et **masculinité créatrice** ne sont pas des concepts symétriques, car ils n'ont pas été construits pour l'être. On peut même dire qu'ils introduisent le désordre dans la théorisation de l'identité sexuelle en psychodynamique du travail. Masculinité créatrice, qui désigne la sublimation dans les métiers masculins, est le pendant de virilité défensive (qui signifie masculinité sociale). Féminité sociale est le pendant de muliérité (que l'on pourrait traduire également par féminité sociale). Pourquoi la masculinité est-elle créatrice et la féminité sociale ? Pourquoi la féminité n'est-elle pas créatrice, alors que c'est exactement ce que je veux dire à travers la notion d'œuvre vive ? Parce

86 Ibid, page 20.

que les enjeux qui ont présidé à la stabilisation de ces notions n'étaient pas les mêmes et les ressources sémantiques non plus. Dans *Virilité défensive, masculinité créatrice*[87], je voulais critiquer la conception d'une masculinité qui puiserait ses ressources uniquement dans l'hétérosexualité et pour laquelle le travail, sous la forme des défenses qu'il mobilise, ne constituerait qu'une menace d'aliénation, alors qu'on sait par ailleurs à quel point le travail est central dans l'identité masculine et combien la libido masculine en dépend. En ce qui concerne féminité sociale, il s'agissait de dénaturaliser la féminité, d'en rappeler la construction sociale. **Féminité créatrice** serait immédiatement connotée du côté de l'ontologie féministe. Est-il heuristique d'utiliser la notion de masculinité créatrice à propos de la sublimation masculine des femmes ? Masculinité créatrice visait à qualifier l'intégration du travail d'œuvre, au sens classique, dans l'identité masculine. Du côté des femmes, la piste que je travaille actuellement est celle de la disruption identitaire provoquée par le travail d'œuvre. **Féminité masculine** porte en elle la disruption. Paradoxalement, c'est la féminité sociale, non reconnue par les femmes comme leur féminité, qui s'intègre le mieux dans la cohérence identitaire féminine. Les savoir-faire discrets sont récompensés, lorsqu'ils le sont, par des gratifications dans le registre de l'être (vous êtes mon rayon de soleil, etc). Simplement, mais ce n'est pas rien, ces savoir-faire sont parmi ceux qui sont le plus souvent méconnus, ce déficit de reconnaissance les empêchant tout simplement d'obtenir les conditions organisationnelles de leur existence ; la frontière entre féminité sociale et muliérité ne tient qu'à un fil. La distance est ténue entre service et servitude, don de soi et corvéabilité, etc.

Virilité, muliérité, féminité sociale, masculinité créatrice, féminité masculine, il est très difficile de recomposer un parallélisme à partir de l'éclatement de ces diverses notions qui s'apparente plutôt à un nuancier dont certaines couleurs se suivent et d'autres non. Que reste-t-il de la masculinité et de la féminité comme outils heuristiques ? De la féminité, ce qu'en disent les femmes, notamment les infirmières quand elles distinguent " la femme " de " la professionnelle ". La " femme " désigne le champ discursif à partir duquel s'exprime le rapport au corps propre et à la sensualité pour ces femmes hétérosexuelles. Je ne sais pas comment l'on pourrait

87 Op. cit.

nommer cette féminité pour ne lui accorder ni un statut hégémonique (féminité), ni une fonction de régulation normative (féminité hétérosexuelle). Je le sais d'autant moins que ce discours sur la sexualité, il faudrait d'abord le constituer comme objet d'études. Ce que met au jour l'analyse de la subjectivité des femmes, **à partir de leur souffrance dans le travail**, est leur difficulté à constituer leur corps comme un domaine qui leur soit propre et qui ne soit pas " vidé ". Dans le texte que j'ai co-signé avec Daniel Welzer-Lang, j'ai défini **l'identité sexuelle comme la capacité à " habiter " son corps et à l'aimer suffisamment pour pouvoir en jouer dans les relations érotiques**[88]. Précisément, la " femme " est avant tout celle qui désire que son corps lui appartienne à elle. Libre de " s'occuper d'elle-même ", libre de refuser d'être touchée contre sa volonté, libre de ne pas s'abrutir dans la réponse répétitive aux besoins des autres, comme en témoignent largement les infirmières, les auxiliaires puéricultrices et les assistantes maternelles[89]. Dans le discours des femmes qui exercent les métiers du *care*, c'est l'inaliénabilité du corps qui apparaît comme le vecteur principal de l'identité sexuelle. Si l'on essaie d'être fidèle au discours de la vacuité corporelle ou à celui d'une corporéité permanemment parasitée par le corps des autres, l'inaliénabilité, ou sous sa forme positive, l'appropriation de soi, est une conquête à placer avant toute forme de réciprocité sexuelle avec qui que ce soit, de l'autre sexe ou non.

En première intention, il semble que le discours des femmes qui réalisent un travail de *care*, chez elles ou dans la sphère salariale, soit diamétralement opposé à celui de Catherine Millet qui prône l'émancipation dans la distanciation avec le corps *(je* ne suis pas mon corps), alors que les travailleuses du *care* semblent plutôt formuler le souhait : que mon corps soit *je*. Notons que pour Catherine Millet, en matière de mascarade, c'est le corps tout entier qui est un masque : " Mon habit véritable, c'était ma nudité, qui me protégeait "[90]. Peu de réflexions de Millet portent sur son travail (directrice de rédaction de la principale revue d'art contemporain en France). Celle-ci toutefois, qui décrit son état mental sur la route d'une partouze.

---

88 Pascale Molinier, Daniel Welzer-Lang, : Féminité, masculinité, virilité, in *Dictionnaire critique du féminisme* (Ed.F. Laborie, H. Le Doaré, D. Sénotier), PUF, 2000, pages 71-76.

89 Didier Chaplain, Marie-France Custos-Lucidi: *Les métiers de la petite enfance. Des professions en quête d'identité*, Syros, 2001.

90 Catherine Millet, *La vie sexuelle de Catherine M.*, Seuil, 2001, page 20.

“ J’étais anxieuse, écrit-elle, à la fois à l’idée des inconnus qui m’obligeraient bientôt à me réveiller de moi-même et par anticipation de l’énergie qu’il allait me falloir dépenser. C’était un état proche de celui que je connais toujours avant de donner une conférence, quand je sais qu’il va falloir être toute entière concentrée sur mon propos et **livrée à l’auditoire**. Or, ni les hommes rencontrés dans ces circonstances ni un auditoire plongé dans le noir n’ont de visage et, comme par enchantement, entre l’anxiété et la fatigue qui suit, on n’a pas conscience de sa propre exhaustion. ”[91] Où l’on pressent que si la sublimation (la conférence) est une désexualisation selon la théorie freudienne, l’exhibition sur la scène publique entretient cependant, pour Millet comme pour la patiente propagandiste de Rivière, un rapport étroit avec le sexuel, ce qui pose le problème à la fois clinique et théorique des limites de la désexualisation des activités à forte visibilité pour les femmes dans les sociétés occidentales. Catherine Millet se décrit tour à tour comme “ un copain-fille ” et comme “ une femme plutôt passive, n’ayant pas d’objectifs à atteindre, sinon ceux que les autres m’ont donné ”, “ un conducteur (de la revue Art Press) plutôt qu’un “ guide qui sait où se trouve le port ” (elle ne dit pas **une** conductrice ou **une** guide). La vacance, le vide, l’indifférence, la disponibilité à tous, ce que l’on pourrait aussi considérer comme une féminité hyperbolique, sont les ressources d’une forme de souveraineté, d’une escapade hors de la féminité, vers un soi pur. “ Parce que si bien repliée mentalement au fond de moi que je commande mon corps comme un marionnettiste commande sa marionnette. ”[92] Liberté des femmes ? Se détacher de son corps ou au contraire l’investir comme un *soi*, sont les deux facettes d’un même problème, celui d’une conquête de la souveraineté qui implique d’être maîtresse de son propre corps. Ce qui n’est pas féminin.

Déni et reconnaissance de la dépendance-aliénation

Dans *Les rapports domestiques : entre amour et domination*, Christophe Dejours essaie de répondre à une question soulevée par Helena Hirata qui se demande

[91] Ibid, page 27, souligné par P.M.

pourquoi les femmes qui ont une " conscience de genre " acceptent souvent de faire quand même le travail domestique gratuitement[93]. Selon lui, les rapports de domination dans la sphère privée s'étayeraient et se nourriraient de la dépendance affective qui lie entre eux les partenaires d'une relation amoureuse. Cette dépendance affective impliquerait le registre de l'attachement. L'attachement est un comportement instinctuel inné, d'emblée vectorisé vers l'autre, puisqu'il se manifeste par la recherche du corps et de la chaleur d'un autre être vivant. L'attachement joue un rôle important dans l'autoconservation, pour pallier aux incapacités du sujet. L'attachement du bébé déclenche chez l'adulte un comportement de *retrieval*. Si l'attachement peut être considéré comme l'onde porteuse de la subversion libidinale, il demeure qu'une part instinctuelle n'est pas subvertie et perdure la vie durant[94]. Selon Christophe Dejours, ce qui distingue l'économie érotique stricto sensu de l'économie de l'amour, c'est que dans l'amour, l'attachement résiduel se trouve engagé en même temps que l'érotique. Le rapport d'attachement serait une relation de dépendance psychique à l'autre, ce qui confèrerait à la relation amoureuse une dimension d'aliénation. Il s'agirait là d'un reste biologique particulièrement résistant à l'analyse psychanalytique comme à l'analyse sociologique. L'amour ferait alterner, pour les deux partenaires, comportement d'attachement et comportement de *retrieval*. Ce qui me paraît très juste et très éclairant de la dynamique amoureuse. Cette relation de dépendance aurait des incidences sur la soumission aux désirs de l'autre et sur le mode de production domestique. " Celui qui se soumet ramasse en même temps tout le travail domestique ". Ni l'homme, ni la femme n'en auraient envie. Dans un couple, en général, ce serait la femme qui cèderait. Pourquoi ? À mon avis, la réponse pose problème. La raison en serait que **les femmes auraient une meilleure**

---

92 Ibid page 200.

93 Christophe Dejours: Les rapports domestiques : entre amour et domination, *Travailler*, *8*, 2002, pages 27-44.

Helena Hirata : Travail et affects. Les ressorts de la servitude domestique. *Travailler*, 2002, 8 : 13-26.

94 Quiconque a travaillé avec des vieillards séniles souffrant d'importants déficits cognitifs et langagiers a fait l'expérience que leurs chances d'être bien soigné sont largement tributaires de leur capacité d'attachement. Or, curieusement, cet instinct, ou ce qui en subsiste, est réparti très inégalement selon les personnes, certaines, très carencées, sont capables de déclencher le retrieval, d'autres qui le sont tout autant, non. Sur le care des vieillards séniles, cf Pascale Molinier, Histoires de fantoches. L'information psychiatrique, 4 : 353-356, 1994 ; Doc. 2.

reconnaissance que les hommes du réel de cette dépendance-aliénation. On se retrouve donc, à nouveau, avec deux entités homogènes, les hommes et les femmes. Mais surtout, Christophe Dejours s'appuie sur les travaux d'Hermann Roiphe et Eleanor Galenson pour affirmer que les filles seraient préparées à ne pas opposer de déni à la dépendance-aliénation, du fait qu'elles reconnaîtraient plus aisément, et symboliseraient mieux, que les garçons la différence anatomique des sexes (tandis que les garçons lui opposeraient un déni). Il s'appuie ensuite sur les connaissances en psychodynamique du travail concernant les défenses mobilisées dans le travail, fondées dans le déni pour les hommes, sur la reconnaissance du réel pour les femmes, **pour établir une continuité entre l'infantile et l'adulte**. L'homme ne pourrait pas inverser la position défensive de maîtrise construite pour tenir en situation de travail, sans encourir du même coup un risque de déstabilisation dans le travail. Cet " entêtement de l'homme à dénier le réel ne perdure que pour autant que cette propension au déni s'enracine dans le déni infantile opposé à la question soulevée par la perception de la différence anatomique des sexes. " " En d'autres termes, la domination ne viendrait pas seulement d'en haut par la société, mais serait aussi promue d'en bas par le sexuel infantile. " Le problème est que l'on ne voit pas très bien ce qui vient de la société. Au fond, il ne se passe rien de nouveau pour l'adulte qui ne puisse être expliqué par l'infantile. Ainsi présenté le rapport homme femme apparaît à nouveau comme universel et comme relativement verrouillé à toutes évolutions socio-historiques**. Avec l'infantile, se profile un déterminisme redoutable.**

Comment les femmes passent-elles de la reconnaissance de la différence anatomique des sexes à la reconnaissance de la dépendance-aliénation, ce n'est quand même pas la même chose ? La reconnaissance de la différence des sexes relève de l'érotique stricto sensu, alors que la reconnaissance de la dépendance-aliénation appartient au registre de l'attachement. En outre, les recherches cliniques en psychodynamique du travail suggèrent que le déni de la souffrance pour les hommes, la reconnaissance du réel pour les femmes, représentent un travail de remaniement psychique conséquent, auquel d'ailleurs tous et toutes ne parviennent pas, et qui est largement tributaire des ressources du collectif. Pour s'en tenir aux femmes, il semble que le travail (de soin, d'assistance, etc.) joue un rôle fondamental dans leur capacité à reconnaître la dépendance-aliénation de l'autre. Y

compris les femmes exerçant des activités masculines, comme les chirurgiennes ou les cadres, doivent faire face à des attentes spécifiques de la part de leurs collègues et subordonnées qui les contraignent souvent, pour être efficaces, à se montrer plus compréhensives que les hommes[95]. **Comment une capacité qui s'élabore par le travail pourrait-elle être à l'origine de ce travail ?** La restauration d'une continuité entre l'infantile féminin et le travail domestique résiste-t-elle aux critiques de plaquer les attentes culturelles vis-à-vis des femmes (capacité à l'empathie, à la solidarité familiale, etc.) sur le développement féminin, dès son origine ? Aux objections qui ont pu lui être adressées, l'auteur a répondu dans un autre texte que la reconnaissance de la différence des sexes est une **préparation** à la reconnaissance du réel, une préparation seulement, et que ces positions différenciées précocement (déni du garçon/reconnaissance de la fille) toléraient beaucoup d'exceptions[96]. Mais, comme on le sait, les exceptions ne remettent pas en question un schéma d'ensemble. Si l'on chausse les lunettes de l'épistémologie du genre, on est bien embarrassé par ce qui s'apparente à une renaturalisation du rapport entre les sexes et du travail domestique. L'auteur s'en défend pourtant. " L'origine des rapports sociaux de sexe est assurément non sexuelle et est une construction sociale au sens plein du terme, tel que le précise Christine Delphy ". Ce sont les ressorts psychologiques de la **réitération** des rapports sociaux de sexe qui s'enracineraient dans l'infantile et le sexuel. Ce redoutable déterminisme se tempère du fait que l'infantile n'est pas le tout de la psyché, lui est opposé **l'autonomie morale subjective du sujet**, sinon explicitement dans ce texte, du moins dans l'œuvre de Christophe Dejours. C'est le sens moral, une capacité cognitive[97] qui permet de reconnaître l'injustice, qui viendrait donc contrer le déterminisme infantile et ouvrir à la transformation des rapports sociaux de sexe.

Christophe Dejours conclut *Les rapports domestiques* en écrivant qu'au plan théorique, se pose " la question de savoir comment le genre est relayé par l'inconscient ". Question capitale, en effet. Si l'on considère que le genre, en tant

---

95 Cf. Pascale Molinier, Féminité sociale et construction de l'identité sexuelle, op. cit. Doc. 16.

96 Christophe Dejours, Différence anatomique et reconnaissance du réel, *Les cahiers du Genre*, *29*, 2000, pages 101-126.

97 Patrick Pharo : *L'injustice et le mal*, L'harmattan, Logiques sociales, 1996.

que système social de sexe, englobe les rapports sociaux de sexe, et que l'on ne peut pas penser la signification du masculin et du féminin en dehors de ce système social de sexe, alors la distinction entre l'infantile et la construction sociale ne tient plus. L'infantile est infiltré par le genre, le genre est réitéré par l'infantile. Et l'on revient sur les limites de la modélisation de l'identité sexuelle à quatre termes ; celle-ci fonctionne aussi longtemps que **l'hypothèse d'une imbrication entre le genre et le sexuel** n'est pas à l'ordre du jour, le genre (comme défense et aliénation) et le sexuel (comme affranchissement et subversion) étant ici toujours aussi soigneusement distingués : virilité vs masculinité, muliérité vs féminité.

La naissance de l'identité sexuelle

La place importante accordée dans ce mémoire à la critique d'Hermann Roiphe et Eleanor Galenson est justifiée par le fait que leur travail sur l'identité sexuelle est une référence souvent citée par Jean Laplanche et par Christophe Dejours. Or, il n'est pas certain que les choix méthodologiques et théoriques de Hermann Roiphe et Eleanor Galenson soient entièrement compatibles avec les leurs, et il est certain qu'ils ne le sont pas avec les miens.

Pour Hermann Roiphe et Eleanor Galenson[98], l'identité sexuelle (*Sexual Identity*) " représente habituellement une identification prédominante au parent du même sexe " qui est tributaire de **l'établissement du contour génital primaire dans l'image du corps**. Leurs travaux sont fondés sur l'hypothèse d'un sexe pré-discursif dont la centralité dans la construction d'une stabilité et d'une cohérence du soi se forge à partir d'un **éveil sexuel précoce d'origine endogène**. Primauté est donc accordée au corps. Avec " l'accroissement des sensations génitales endogènes spontanées, l'attention de l'enfant est de plus en plus attirée sur ses organes génitaux qui acquièrent en conséquence progressivement une importance

98 Hermann Roiphe, Eleanor Galenson (1981) : *Infantile Origins of Sexual Identity*. New York. International University Press, Inc. Trad. franç. *La naissance de l'identité sexuelle*, PUF, 1987.

narcissique plus grande et plus définie pour lui que, par exemple, un orteil ou un coude "[99].

Cet éveil précoce à la génitalité présenterait des différences entre filles et garçons beaucoup plus importantes que les auteurs ne l'avaient prévu. Pour les filles, après une intense activité tant sur le plan symbolique que masturbatoire, la reconnaissance de l'infériorité d'organe se traduirait par une phase de dépression et de désinvestissement de la question. Mais la plus grande surprise d'Hermann Roiphe et Eleanor Galenson a été suscitée par " la nature et par la pauvreté des réactions de castration chez les garçons ", les garçons semblant moins ouvertement perturbés par leur découverte de la différence anatomique des sexes. "[100]

Quel est le dispositif expérimental grâce auquel ces résultats surprenants ont été obtenus ?

Une phase génitale précoce ayant déjà été constatée pour quelques cas cliniques, le dispositif visait à en prouver l'existence **quantitativement** à partir d'un échantillon homogène de 70 enfants, âgés de 10 à 13 mois au début de l'expérimentation, blancs sauf deux, des middle class états-uniennes élevés pour la plupart par des mères n'ayant pas d'activité salariée. Entre 1968 et 1975, leurs comportements ont été étudiés dans le cadre d'une crèche expérimentale où ils venaient avec leurs mères, l'observation se prolongeant de quelques visites au domicile et d'entretiens plus ou moins formels avec les mères.

Le dispositif utilise plusieurs artefacts (poupées dotées d'organes génitaux mâles et femelles, table à langer au milieu de la salle) ; d'où il résulte que les enfants sont forcément exposés précocement à la perception de la différence anatomique des sexes ; la question étant de savoir à quel moment et comment ils y réagissent. En outre, les mères sont entraînées à porter particulièrement d'attention aux comportements de leur bébé vis-à-vis des organes génitaux, le dispositif est donc fortement inducteur de précocité et de curiosité sexuelle. Il apparaît toutefois que la perception des organes génitaux ne devient une source d'excitation et de

---

[99] Ibid page187.

[100] Ibid, pages 237-238. On notera que ce sont les garçons qui créent la surprise, ceci étant, on est un peu en peine pour la partager car, à l'exception de deux garçons très perturbés, tous les autres cas cliniques exposés sont des filles.

curiosité qu'une fois que les fonctions anales et urétrales ont commencé d'être investies. Il semble aussi que les angoisses suscitées par la différence anatomique des sexes chez certains enfants ne puissent être interprétées indépendamment d'autres facteurs : principalement, l'intégrité corporelle de l'enfant et la qualité de la relation d'objet (cf. " la mère suffisamment bonne "). Ce qui, toutefois, comme on va le voir, n'a pas d'incidence sur le schéma théorique d'ensemble.

Les enfants observés portent un grand intérêt à la découverte de la différence anatomique des sexes, celle-ci est à la fois source d'excitation, de perplexité, parfois de comportements régressifs ou agressifs, mais aussi d'une intense activité symbolique, par le jeu principalement, et de façon plus limité par le langage, compte tenu de l'âge des enfants. Faire l'expérience de la différence des sexes qui est aussi une différence de génération — le corps des filles est différent de celui des garçons, celui des femmes différent de celui des hommes, le corps des adultes différents de celui des enfants — est apparemment une expérience assez déroutante à un âge précoce où l'enfant doit, de surcroît différencier le monde des vivants de celui des objets inanimés. S'y adjoint fréquemment, dans les cas relevés, l'inconstance du corps maternel se transformant du fait d'une grossesse. Confronté à un problème qui le dépasse, l'enfant invente des solutions partielles, fluctuantes et provisoires. On ne s'étonne donc pas, par exemple, de voir telle petite fille plonger sa tête sous la jupe des dames, ou s'amuser à affubler son corps ou ses jouets d'un objet de forme phallique, ou tel garçon s'intéresser vivement aux tuyaux d'arrosage ou d'aspirateur. La question est plutôt de comprendre comment ces comportements semi-symboliques, ces jeux avec les images différenciées des corps, sont sélectionnés et interprétés par les adultes.

Les sujets de l'expérience sont des bébés qui ne parlent pas, le sens de leur comportement est donc, selon leurs propres termes, **inféré** par les observateurs. La psychologie sociale a montré que les adultes interprétaient de façon différente la même séquence comportementale s'ils pensaient que le même bébé qui leur était présenté était de sexe mâle ou femelle. Et il ne s'agit pas de petites

différences ! Dans une recherche souvent citée[101], la même séquence comportementale est interprétée comme une expression de la peur, chez la soi-disant fille, comme une expression de la colère, chez le soi-disant garçon. Les adultes observent et donnent du sens aux comportements des enfants à travers une grille de lecture gendrée dont ils n'ont pas conscience. Il est donc légitime de se demander dans quelle mesure les psychologues, les parents, les éducateurs ayant participés à la recherche ont été influencés par leurs préjugés de genre.

On notera que les comportements des filles lorsqu'elles s'affublent d'un objet phallique sont interprétés en termes de déni de la différence des sexes, tandis que du côté des garçons, le déni se marque par l'absence apparente de perception ou le désintérêt (rentrer dans la salle de bain sans trop marquer d'intérêt pour la nudité de la mère). Les auteurs mentionnent que " la plupart des filles ne s'étaient pas vu attribuer de nom spécifique pour leur zone génitale pendant la deuxième année, alors que, pour la plupart des garçons, les mères usaient habituellement d'un nom particulier, et souvent même d'un diminutif, pour désigner le pénis ". " Nous entrons, écrivent-ils encore, dans l'empire des influences culturelles autant que parentales en matière d'identité sexuelle, dont nous pouvons seulement affirmer l'importance, sans fournir de données relatives aux influences inconscientes qui, sans doute, sont appelées à naître. "[102]. Ceci figure en note de bas de page, tout à la fin du livre, ce qui ressemble fort à un ajout de dernière minute en réponse à un lecteur du manuscrit. L'intense activité symbolique déployée par les filles, corrélative du relatif désintérêt des garçons pour la différence anatomique des sexes, n'est-elle pas majorée par l'absence de mot pour fixer " le contour génital " de leur corps propre ? Quel est le statut de ce déficit langagier dans " l'envie du pénis " ? Quel avantage représente l'accès au signifiant " pénis " pour les garçons en matière de construction d'une cohérence identitaire ? Quel rapport entre l'accès au signifiant et leur désintérêt ? Cette asymétrie, indice parmi d'autres, mais non des moindres, du déficit langagier qui caractérise l'expérience vécue des filles dans les sociétés androcentrées ne joue-

101 J. Condry, S. M. Condry : Sex Differences : A Study of the Eyes of Beholder. *Child Development*, , 47, 1976, pages 812-819.
102 Ibid, page 253.

t-il pas un rôle majeur dans le développement des capacités symboliques ludiques de la fille ? Celles-ci peuvent-elles s'organiser autrement que par " pénis-manque " ?

La question des influences sociales et parentales est soulevée par les auteurs pour être aussitôt écartée tant est forte l'idée que celles-ci sont finalement secondaires au regard de ce qui est présenté comme un **développement solipsiste et vitaliste (universel) de la sexualité infantile**. Plus largement, tout se passe comme si l'expérimentation avait lieu sans que la subjectivité des adultes n'en soit ni l'auteure ni le protagoniste et se contentait d'accompagner un processus endogène dont le moteur serait l'excitation sexuelle des zones génitales (ce qu'il s'agit de prouver). Comme si les adultes en question n'avaient donc non seulement ni genre, mais ni fantasmes, ni pulsions, ni inconscient et n'entretenaient qu'un rapport objectif et souverain avec l'enfant, le corps de l'enfant, leur propre corps et celui de leur conjoint. Hermann Roiphe et Eleanor Galenson mentionnent, certes, que " l'identité sexuelle spécifique de leur enfant provoque des fantasmes inconscients chez les deux parents, (…) en particulier chez la mère lorsqu'elle a à s'occuper des organes génitaux de l'enfant au cours du bain, du change et d'autres soins corporels "[103], cependant ces fantasmes inconscients demeurent en deçà de l'interprétation. Les entretiens avec les mères témoignent que, dans de nombreuses circonstances, les enfants ont accès à la nudité des parents, sont présents quand la mère va aux toilettes, prennent leur bain avec l'un ou les deux parents. Des pères s'exhibent en train d'uriner sous les yeux de petites filles très intéressées par la question, acceptent parfois que leur enfant, garçon ou fille, touche leur pénis, certains y étant même incités par leur femme en réponse à la curiosité sexuelle de l'enfant… tout cela en toute innocence de la part des parents ? Pas vraiment, puisque, selon les auteurs, la tendance à refouler les réactions érotiques au moment du bain ou du contact tactile et visuel de leurs organes génitaux semble être plus forte de la part du père vis-à-vis de sa petite fille que de la mère vis-à-vis de son fils, mais l'on ne saura rien des incidences de ce " malaise " des pères sur le développement

[103] Ibid page 244.

psychosexuel des filles et sur la plus grande intensité de leur réaction de castration[104].

Ce parti pris de ne pas tenir compte de la subjectivité et de l'inconscient des parents est contestable. Jean Laplanche, qui place le sexuel sous *le primat de l'autre* dans sa théorie de *la séduction généralisée*, accorde aux fantasmes des parents séducteurs, laissés de côté par Hermann Roiphe et Eleanor Galenson, une place prépondérante dans la compréhension du développement psychosexuel de l'enfant. Tout adulte qui délivre des soins à un enfant est dans une position de séduction, à ceci près que cette séduction ne passe pas (forcément) par un abus sexuel. De plus, cette séduction — selon Laplanche — est inconsciente de la part de l'adulte. Tout message adressé par l'adulte à l'enfant est gauchi par la pulsion de l'adulte, par sa propre sexualité, et cette communication énigmatique entre l'enfant et l'adulte se joue essentiellement autour des soins que l'adulte délivre à l'enfant. Elle produit donc un effet excitant sur l'enfant, excitation qui donne naissance chez lui à un *travail psychique* pour comprendre ce qui se passe. Selon Laplanche, l'enfant cherche à traduire le message énigmatique de l'inconscient maternel, mais ce travail de traduction ne retraduit pas tout, il y a un résidu, et ce résidu constitue l'inconscient de l'enfant. C'est du côté de ce travail psychique de traduction du message énigmatique de la mère, que l'enfant est actif et *se singularise par sa pensée*. Ce qui n'est pas traduit demeure inconscient et excitant, ce qui donne une certaine consistance à l'idée d'un inconscient sexuel, et ce qui donne aussi une certaine consistance au concept de pulsion tel qu'il est présent dans les *Trois essais,* c'est à dire la pulsion comme mesure du travail que le corps demande à la vie psychique. La différence des sexes est investie libidinalement. Certes, mais par qui ? L'enfant d'abord, répondent Roiphe et Galenson. L'adulte d'abord, répond Laplanche, et cela change tout.

---

[104] L'effacement du rôle des adultes frise parfois le ridicule, ainsi Roiphe et Galenson disent-ils avoir retrouvé les mêmes observations qu'Erikson à propos des jeux de cubes selon lesquelles " les filles bâtissaient surtout des structures clôturées alors que les garçons commençaient à construire de grandes tours, projettant sur le monde inanimé leur sens de leur propre image corporelle ". Plus loin, une petite fille est décrite comme édifiant de hautes tours… dans un jeu avec son père (elle fait des maisons avec sa mère). Comment des enfants mâles de deux ans et moins pourraient-ils, eux, avoir conçu **tout seul** un sens de l'image corporelle susceptible de se symboliser sous la forme d'une haute tour ?

En plaidant pour l'endogénéïté vitaliste du développement psychosexuel, on s'épargne d'avoir à penser les influences de l'adulte et la construction sociale des corps érogènes. La théorie de Laplanche sur la séduction généralisée autorise, en revanche, à soulever la question de l'intrication du genre et du sexuel, puisque si c'est l'adulte génitalisé qui implante le sexuel dans l'inconscient de l'enfant comme une énigme à traduire, c'est le même adulte qui est décrit comme genré par la psychologie et les sciences sociales.

Selon Roiphe et Galenson, l**a fille ne pourrait éprouver la différence anatomique autrement que sous la forme d'une infériorité d'organe.** Mais pour que l'on sache qu'elle le pense, il faut qu'elle est fait, ou mieux qu'elle ait dit, quelque chose qui aura été vu ou entendu par un adulte. Cet adulte peut-il voir ou entendre autre chose que ce qu'il s'attend à trouver **sans surprise**, à savoir l'envie du pénis ? " Le fait qu'elle tirait les cheveux (d'un petit garçon) suggère la présence d'un syndrome bien établi d'envie du pénis, la pulsion agressive de s'emparer du pénis étant symbolisée par le geste de tirer les cheveux. "[105] " On pouvait également noter des signes indiquant le développement d'un syndrome d'envie du pénis. On put la voir interrompre sa masturbation et se précipiter dans la salle de jeu contiguë d'un petit garçon, lui prendre sa maquette d'avion, sa voiture ou ses petits soldats, et retourner euphorique et ravie dans la pièce. "[106] Dans ces deux fragments cliniques, les petites filles agressent des garçons ou s'approprient leur bien (petits soldats, camions), plus largement ce sont tous les comportements agressifs ou appropriatifs de la fille qui sont interprétés en référence à l'envie du pénis. Qu'envient-elles ? Le pénis ou le statut enviable de garçon ? Ces questions présentes dans la littérature psychanalytique depuis Karen Horney sont ici ignorées. Si l'on admet que le sexuel est implanté par l'adulte, l'origine de l'envie du pénis ne peut plus être située dans un processus endogène, mais dans la façon dont la fille traduit le message énigmatique des parents. L'envie du pénis est implantée de l'extérieur. N'est-ce pas à l'extérieur qu'il faut l'étudier, du côté des savoirs des adultes ? " Pourquoi veut-on faire de la

[105] Ibid page 29.

femme un " homme châtré " ? " Pourquoi le pénis, sous la forme du phallus, devient-il le symbole de la complétude narcissique ?[107]

L'envie du pénis est une grille d'interprétation qui s'applique systématiquement pour expliquer et pour sélectionner **celles** des tentatives de la fille de comprendre la différence anatomique des sexes qui sont **jugées structurantes** pour les auteurs. Ainsi d'autres tentatives pour s'assurer du réel, comme toucher les seins de la mère par exemple, sont mentionnées mais soit, non commentées, elles demeurent des mentions marginales, soit elles sont interprétées dans le registre du déplacement sein-phallus (ainsi pour cette petite fille qui se fabrique des faux seins), ou dans celui du fétiche (intérêt de la même petite fille, décidément très curieuse, pour les tampons gynécologiques de sa mère – elle essaiera même d'en mettre un dans son propre vagin). **Aucune fonction intégrative particulière autre que celle d'une défense n'est accordée à l'intérêt que les petites filles portent au corps des femmes adultes (voire à leur propre anatomie).** Non pas qu'elles ne s'y intéressent pas, bien au contraire. Mais dans l'interprétation, le corps de la mère n'existe pas en positif, il n'a pas d'existence propre n'étant observé et touché par la fille qu'au titre d'un déplacement de son réel intérêt pour le pénis. Ceci rejoint en partie les commentaires de Teresa de Lauretis à propos de la façon dont, dès qu'il s'agit de la sexualité féminine, plus rien n'est distingué ; l'homosexualité féminine se confond avec l'hétérosexualité féminine et homosexualité masculine ; l'exemple le plus frappant en étant que le cas de la jeune homosexuelle et celui de Dora (hétérosexuelle) ne sont que deux déclinaisons d'une même histoire : le désir du père[108].

La psychanalyse, une technologie de production des corps et des identités sexuelles ?

---

106 Ibid page 35.

107 Chiland Colette, *Le sexe mène le monde*. Calmann Levy, 1999, Page 41

108 Op. cit., page 49.

À l'aune des connaissances sur le genre et sur l'adulte séducteur, les résultats de Hermann Roiphe et Eleanor Galenson en matière d'identité sexuelle sont peu convaincants, en tout état de cause insuffisants pour soutenir la thèse d'une continuité entre l'infantile féminin et le travail domestique. Mais ils peuvent néanmoins nous éclairer sur ce que signifie une technologie de production des corps et des identités sexuelles, dans le domaine de la psychanalyse. Parce que si l'on admet que le corps est construit par des " techniques du corps " au sens de Mauss, il est plus difficile d'admettre que le corps érotique, lui aussi, est construit socialement, genderisé à travers des technologies, des pratiques et des savoirs constitués.

Selon Preciado, " le système hétérosexuel est un appareil social de production de féminité et de masculinité qui opère par division et fragmentation du corps en imposant la découpe des organes, en générant des zones de haute intensité sensitive et motrice (visuelle, tactile, olfactive…) pour en faire par la suite les centres naturels et anatomiques de la différence sexuelle "[109]. " Le processus de création de la différence sexuelle est une opération technologique de réduction qui consiste à extraire certaines parties de la totalité du corps et à les isoler pour en faire des signifiants sexuels "[110]. La surface érotique des corps se trouve ainsi réduite aux organes sexuels reproductifs, le pénis étant privilégié comme unique centre mécanique de production de l'impulsion sexuelle.

Tel n'est pas forcément le projet de la psychanalyse[111]. Dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*, le scandale de la sexualité infantile telle qu'elle fut initialement théorisée par Freud, c'est de permettre de **dégager la pulsion sexuelle de l'instinct de reproduction** : déviation par rapport au but, c'est-à-dire par rapport à l'accouplement ; déviation par rapport à l'objet, c'est-à-dire par rapport à la personne dont émane l'attraction sexuelle ; déviation par rapport à la source, c'est-à-dire par rapport à l'usage sexuel des zones corporelles qui ne sont

[109] Beatriz Preciado, op. cit, page 25.

[110] Ibid.

[111] Je m'appuie ici sur la lecture des *Trois Essais* par Jean Laplanche dans *Le fourvoiement biologisant de la sexualité chez Freud,* Les empêcheurs de tourner en rond, 1993.

pas les zones "normales" nécessaires au coït, toutes déviations qui détruisent chez l'adulte l'idée d'une *préformation,* d'une finalité, puisque le seul but assignable à tous ces actes sexuels ne peut pas être une fin biologique ; ce ne peut être, purement et simplement, que *le plaisir.* La sexualité infantile est une sexualité perverse, moins régulée et moins unifiée que celle de l'adulte, une sexualité polymorphe qui fait feu de tout bois, et ne poursuit pas d'autres finalités que la recherche du plaisir de voir, de sentir, de toucher, de renifler, etc. Comme le souligne Jean Laplanche, cela soulève plusieurs difficultés. Première difficulté : Comment s'éveille le sexuel s'il ne relève pas d'un instinct préformé ? La réponse de Laplanche est l'adulte séducteur. Deuxième difficulté : Comment passe-t-on d'une sexualité polymorphe, non unifiée, à une sexualité objectale, dite normale, unifiée sous le primat du génital ? Par des technologies de production des corps ?

Dans la première version des *Trois Essais*, celle de 1905, les zones corporelles qui peuvent être excitées sont multiples. **La sexualité infantile investit le corps tout entier et c'est le corps tout entier qui est érogène.** Chaque moment, chaque activité, chaque mouvement est susceptible de provoquer une excitation sexuelle. Et de ce point de vue, le passage sur les excitations mécaniques, page 133, est particulièrement représentatif. L'excitation sexuelle est produite par l'ébranlement, la secousse du corps tout entier (et, notons-le, avec la participation manifeste de l'adulte, dans les jeux où l'on joue à balancer les enfants en l'air ou bien dans le bercement, etc.) Dans le texte de 1905, il n'y a pas de parallélisme entre le somatique et le sexuel, aucune régularité entre les deux. Ce n'est qu'ultérieurement, en 1915, que Freud va introduire l'idée d'une organisation prégénitale qui ressemble beaucoup à une évolution à la fois préformée et intégrative. Il y a des segments entiers, rajoutés en 1915, qui concernent le stadisme et les organisations prégénitales. **Le stadisme réorganise le polymorphisme sexuel en le cadrant dans un parallélisme entre les fonctions biologiques et les pulsions ;** à chaque fonction autoconservatrice correspond une pulsion partielle, et ces pulsions partielles sont destinées plus tard à s'unifier sous le primat du génital. À partir de 1915, Freud ajoute l'idée que les pulsions

.

sexuelles apparaissent par étayage sur une des fonctions vitales du corps[112]. Ainsi, selon la première version de 1905, dans le célèbre passage sur le suçotement, celui-ci est considéré par Freud comme un "modèle des manifestations sexuelles infantiles"[113] ou encore comme un “ exemple ”[114], et non comme le premier stade du développement psychosexuel. La phrase "L'activité sexuelle s'étaye d'abord sur une des fonctions servant à l'autoconservation de la vie, puis s'en affranchit plus tard"[115] est rajoutée en 1915. Dans un premier temps, il s'agit seulement d'arriver à comprendre comment, finalement, **une zone du corps, n’importe laquelle,** est susceptible de devenir une zone érogène. La hiérarchisation introduite par le stadisme pose la question de savoir quels sont les organes ou les fonctions qui deviennent ou ne deviennent pas des zones érogènes privilégiées, certaines étant plus “ normales ” que d’autres — les organes génitaux plutôt que l’anus, le vagin plutôt que le clitoris — le stadisme apparaît, pour ainsi dire, comme une idéologie défensive pour euphémiser le scandale du polymorphisme sexuel, pour franchir le gap entre sexualité infantile et sexualité génitale. Dès lors, toute sexualité qui serait considérée comme du côté de la fixation, de la régression, de la perversion sera jugée infantile, par différence avec une sexualité génitale dite adulte ; en même temps que le stadisme est conçu comme une pré-organisation de la sexualité génitale. Alors que l'enseignement des *Trois essais* est que toute la sexualité est infantile, le stadisme combiné avec l’endogénéité de la sexualité (éviction du polymorphisme et de la séduction) produit l’effet contraire que la sexualité est d’emblée génitale, donc différenciée du point de vue des deux sexes. Que faire avec le reste ? Les petites filles qui s’enfoncent des tampons dans le vagin, celles qui se masturbent le nombril ou les doigts de pied ? N’est-ce pas, finalement, **toute la gamme du polymorphisme sexuel qui est interprété comme déni de la différence des sexes** ?

À la fin du fin, elles reconnaissent quoi, les filles ? Si l’on prend un peu de surplomb par rapport aux résultats de Roiphe et Galenson, on dira : Il y a un moment où elles

---

112 Sigmund Freud (1905) : *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Gallimard, 1987, page 106.
113 Ibid page 102.
114 Ibid page 107.
115 Ibid page 105.

(se) tripotent moins et ne s'affublent plus d'objets phalliques, bref arrêtent de " dénier " la différence anatomique des sexes, c'est tout[116].

Retour sur la psychologie des femmes adultes

Revenons aux fées du logis. Au fond, si l'on admet que la meilleure reconnaissance de la dépendance-aliénation est fondée **dans** le travail domestique, n'en est pas l'origine mais le résultat, on comprend aisément que certaines femmes ayant une conscience de genre, éduquées comme des filles et entraînées aux activités féminines depuis l'enfance, consentent à faire la majeure partie du travail domestique gratuit et surtout qu'elles soient souvent plus prévenantes. Ceci appartient au registre d'analyse que j'ai défini comme la féminité sociale. Je trouve cependant intéressante la question de Dejours à propos de l'énigme de la soumission amoureuse aux désirs de l'autre et qui va bien au-delà du seul rapport domestique. Que signifie d'accepter les caprices de l'autre, de taire ses propres colères, de montrer toujours figure avenante, d'accepter les frustrations (l'attente, la solitude, l'infidélité, notamment), d'être disponible même quand on ne l'est pas ? Si, dans le couple, les femmes cèdent plus souvent que les hommes aux désirs et aux besoins de ces derniers, il vaudrait la peine d'interroger l'impact cumulé sur **le narcissisme des femmes adultes** de :

- la dépréciation sociale de leur corps et de leurs œuvres,
- la difficulté récurrente à mettre des mots sur leur expérience propre,
- la faiblesse des identifications féminines hormis la maternité et la beauté (ni l'une ni l'autre ne durant toute une vie) ou les grandes figures altruistes désexualisées.

Dans une relation amoureuse, la fragilité narcissique de l'autre est un levier puissant, aisément détectable, pour le soumettre et s'assurer de sa dépendance. Cette fragilité narcissique pourrait conduire à se conformer en retour à une identité

[116] Dans plusieurs cas, les petites filles passeraient par une " phase d'effondrement ". Sur la critique de la minoration des relations objectales vis-à-vis des phases dépressives observées chez les filles, cf.

d'emprunt, par exemple à rentrer les griffes, à se faire gentille, à ne pas contester la liberté de l'autre, à ne pas lui porter la contradiction, parfois jusqu'au masochisme. Bien qu'en psychodynamique du travail, on considère classiquement que la reconnaissance du travail se capitalise dans le registre de l'être, je me demande si ce schéma n'est pas trop optimiste en ce qui concerne les femmes. Je ne suis pas persuadée que les succès dans le travail, même dans les formes élevées du travail intellectuel ou scientifique, suffisent comme forme d'accomplissement pour soutenir la défaillance narcissique féminine dans la relation amoureuse hétérosexuelle. Je me demande parfois si ce n'est pas le contraire. Précisément parce que le travail fait disruption dans le registre de l'identité sexuelle, si l'on entend par là le sentiment de sa féminité. Sur ce point également le texte de Joan Rivière devrait nous alerter, car c'est précisément au moment où sa patiente réussit professionnellement qu'elle se sent le plus angoissée et désireuse d'être confirmée dans sa féminité. J'ai connu des femmes extraordinairement courageuses et entreprenantes dans des métiers masculins, occupant des positions dominantes par rapport à d'autres hommes, que cela ne rendait pas moins vulnérables dans la sphère érotique. Déstabilisation endogène ? Désir inconscient de punition ? Sans doute, mais pas seulement. Dans plusieurs cas, leur talent et leur pouvoir représentaient **aussi** une menace pour l'investissement de leur partenaire dans la relation sexuelle, la libido masculine hétérosexuelle étant concrètement assez dépendante des fantasmes virils de supériorité.

Bref, il est temps de considérer comme un problème sérieux la psychologie des femmes adultes **sans éluder l'impact des rapports sociaux de sexe**. Et d'autant que ce sont elles qui, la plupart du temps, élèvent les enfants. Que savons nous de ce que l'adulte implante dans la tête des enfants, si nous n'analysons pas spécifiquement la souffrance des adultes ? La psychodynamique du travail me paraît une voie particulièrement intéressante pour le renouvellement de cette problématique. Non seulement l'entrée, le travail d'abord, n'est pas la même que celle de la psychanalyse, mais la psychodynamique du travail n'est pas, pour

---

Phyllis Tyson, Robert L. Tyson : *Les théories psychanalytiques du développement de l'enfant et de l'adolescent*, PUF, 1996, chapitre 16.

l'instant, encombrée par le lourd appareillage technologique de la psychanalyse en matière de différence sexuelle.

Dans le commentaire qu'il donne de la contribution de Helena Hirata et Danièle Kergoat au séminaire " *Plaisir et souffrance dans le travail* ", Christophe Dejours écrivait : " Chaque souffrance serait, si l'on suit les thèses sociologiques ici exposées, sexuée. […]. Certaines souffrances sont masculines, d'autres sont féminines. Elles ne sont pas similaires, parce que les situations de travail qui les génèrent ne sont tout simplement pas les mêmes non plus. "[117]. Partant de là, j'ai privilégié **un constructivisme méthodologique.** J'ai délibérément suspendu la question de savoir si les hommes et les femmes étaient, par nature, différents. Fidèle aux options méthodologiques de la psychodynamique du travail, j'ai pris comme axe d'analyse le conflit entre le sujet et les contraintes de l'organisation du travail. Mais ce conflit a été redéfini dans le cadre d'une problématique intégrant la division sexuelle du travail comme une dimension structurante et centrale dans le rapport subjectivité travail, pour les femmes autant que pour les hommes[118]. Je pense qu'il faut aborder la discussion avec la psychanalyse en demeurant fidèle à cette inspiration méthodologique. Je demeure persuadée qu'en ce qui concerne les différenciations sexuées, ce n'est pas **la recherche de continuité ou d'articulation** entre la psychanalyse et la psychodynamique du travail qui est heuristique**,** mais au contraire **le conflit d'interprétation**. Qu'est-ce que la clinique de la souffrance et du plaisir dans le travail fait apparaître d'inédit, d'original à propos de la subjectivité de l'adulte et qui n'apparaît pas depuis le divan ? Je conclurai cette partie en soulignant que soutenir collectivement ce conflit d'interprétation est une tâche ardue, même au sein du Laboratoire de Psychologie du Travail et de l'Action où ont toujours participé des psychanalystes, parce que

---

[117] Helena Hirata, Danièle Kergoat, op. cit, page 167.

[118] Ce texte est centré sur les questions relatives à la subjectivité féminine, j'ai consacré cependant plusieurs articles aux hommes et au masculin. Je me suis particulièrement intéressée aux situations de travail qui fragilisent la virilité défensive. Cf. Pascale Molinier, Clotilde Guijuzza, Violence des patients, souffrance et défenses des infirmiers en psychiatrie : l'énigme d'une virilité sans gloire ; Pascale Molinier, Travail et compassion dans le monde hospitalier, op. cit. Pour les textes récents, cf. Pascale Molinier, Et maintenance… que vais-je faire ? Incidences du progrès technique sur le travail des mécaniciens d'autobus. *Travailler, 10,* 2003, pages 129-152. Dépression sous les neutrons : une enquête dans l'industrie de process, *Les cahiers du genre*, 36, 2004, pages 121-144. Doc. 8, 12, 18, 20.

cela implique une remise en cause de la doxa psychanalytique, déstabilisante au plan personnel, au plan du travail de la cure, mais aussi vis-à-vis des institutions psychanalytiques et de la reconnaissance que les uns ou les autres sont en droit d'en attendre. Aussi, pour avancer, est-il fondamental de pouvoir s'appuyer sur une clinique conséquente et de développer cet axe de recherche au niveau doctoral.

5 - Muliérité

Je reviens à ma proposition d'intégrer la masculinité des femmes dans la normalité. La dé-genderisation (neutralisation) des formes de la sublimation ne viendra pas du ciel, mais de femmes réelles qui le souhaitent. Ces femmes ne sont pas dé-genderisées et pas prêtes de l'être. La neutralisation de la masculinité des femmes risque d'occulter que, dans le monde des sciences, c'est bien la masculinité des femmes, là où elles se montrent concurrentielles avec les hommes, qui risque d'être punie, et non la féminité qui est seulement exploitée.

Quelles sont les embûches que rencontrent la masculinité des femmes dans le monde social, embûches que ne reconnaît pas la psychanalyse ? Qu'en est-il, singulièrement, pour les femmes intellectuelles ? Pour paraphraser Alain Lipietz critiquant le " type masculin du politicien ", il existe un type masculin du scientifique ou de l'intellectuel[119]. Occuper et conserver une place institutionnelle stratégique, se consacrer tout entier à la recherche (laissant aux femmes les soins de l'intendance au laboratoire comme à la maison), privilégier la compétition et la discussion scientifique entre hommes, ignorer les recherches sur le genre, les citer de travers, ou demander aux femmes d'en produire la synthèse… Dans ce modèle viril du travail intellectuel, les femmes occupent une position subalterne, de moins en moins souvent exprimée comme telle, ce serait politiquement incorrect, mais qui se traduit concrètement par le fait que leurs travaux sont moins discutés, moins valorisés, moins médiatisés ; leurs dossiers considérés comme " bons " mais pas " assez bons ", leurs promotions retardées, les femmes scientifiques n'ont que trop l'occasion de faire l'expérience de cette résistance masculine et de leur perpétuel effacement du tableau d'honneur[120]. Pour se faire admettre dans le sérail, une

---

119 Alain Lipietz, L'homme politique, loup pour la femme, *Nouvelles approches des hommes et du masculin* (Dr D. Welzer-Lang, Presses Universitaires du Mirail, 2000, pages 305-312.

120 Voir par exemple, l'effacement des 200 jeunes femmes qui ont travaillé à la création du premier ordinateur états-unien, le chapitre de Judy Wacjman in *L'engendrement des choses. Des hommes, des femmes et des techniques.* (Ed. Danielle Chabaud-Rychter et Delphine Gardey), Éditions des Archives Contemporaines, 2003, pages 51-52.

solution pourrait être d'accepter le compromis proposé, c'est-à-dire **occuper stratégiquement la place subalterne**, avec l'espoir de s'en affranchir.

Un laboratoire de recherches, dans les sciences sociales et humaines, c'est un conglomérat d'individualités agitées ou habitées par des questions existentielles hautement singularisées, souvent organisées par petits clans régulièrement atomisés par l'intense rivalité dans la lutte pour la reconnaissance du " maître ". Dans ce contexte, la moindre querelle doctrinale est vécue comme une atteinte personnelle et la tendance à la neutralisation des divergences par la cohésion contre l'ennemi commun (une autre proche chapelle) constitue un obstacle habituel au renouvellement des problématiques. Le fonctionnement d'une équipe de recherche, si l'on veut atteindre une certaine efficacité collective, implique qu'il y ait des personnes aptes à se mettre à l'écoute des autres, disponibles à leurs demandes et à leurs inquiétudes, souvent à n'importe quelle heure, capables de pacifier leurs conflits, de ne pas prendre partie, de comprendre leurs problématiques (même lorsqu'elles sont fort éloignées de leur domaine de compétence), de lire et discuter leurs écrits (souvent plusieurs versions), d'anticiper sur leurs besoins (d'aide, de logistique…), de participer très concrètement à la rédaction d'un rapport, d'un article, d'un appel d'offres. Ce travail a toutes les caractéristiques de l'invisibilité et de la discrétion que j'ai pu étudier par ailleurs. Une partie du travail de laboratoire s'apparente en effet au travail du *care*, comporte les mêmes contraintes et développe les mêmes capacités.

Toutes les femmes ne le font pas, mais quand ce travail est fait, il l'est souvent par des femmes. Les discussions avec des collègues femmes exerçant à différents niveaux de responsabilité[121] ce type de travail suggère qu'il est primordial dans le fonctionnement d'une équipe de recherche et pour la santé mentale de ses membres. A contrario, les équipes en grande difficulté sont souvent celles où, pour diverses raisons, personne n'a pris en charge ce travail. Le plaisir qu'on peut en retirer est réel, mais il est sérieusement émoussé par le caractère concurrentiel de ce travail de service avec la recherche à proprement parlé. Le travail réalisé au service de l'équipe occupe le temps que les autres (membres de l'équipe) consacrent à la recherche. Le travail scientifique (comme toute forme de création)

[121] Directrice de laboratoire, directrice d'études, maître de conférences, ingénieure ou secrétaire.

implique un égoïsme colossal. Pour penser, il faut sortir du monde, oublier les autres et même oublier ses propres besoins. Or, ceci n'est possible, du moins durablement et sans affecter la santé, que si les affaires de la vie courante sont prises en charge par quelqu'un d'autre, de plus " disponible ". Cette position d'égoïsme est indispensable à la création[122]. Elle implique toutefois d'**accepter** d'être servi. Il faut arriver à penser que l'autre n'a pas mieux à faire, qu'il est heureux de servir, une telle tranquillité est tributaire de l'absence de récriminations de celui qui sert (vs la mégère). Bien servir, c'est le faire de bonne grâce. Quitte à laisser de côté ses propres impératifs de recherche. Pourquoi, alors, accepter de (continuer à) le faire ? Le plaisir du travail bien fait joue ici un rôle non négligeable, c'est ce que l'on appelle aussi le zèle. Les gratifications relationnelles entrent parfois aussi en ligne de compte. Les problèmes n'apparaissent réellement qu'à partir du moment où l'on veut travailler pour soi. Le *care* crée de la part des autres des attentes qu'il devient au fil du temps de plus en plus difficile à décevoir, parce que c'est renoncer à une part de reconnaissance. Cela implique la capacité de décevoir, de frustrer, de risquer l'affection ou l'estime des autres, mais aussi la capacité de croire en soi, de croire que l'on a mieux à faire, avant d'en convaincre les autres. Si l'on admet que le travail scientifique des femmes est plus fréquemment invisibilisé et dévalorisé que celui des hommes, on comprendra que croire que l'on a mieux à faire que servir, quand on est une femme, implique une solide autonomie morale subjective et un narcissisme bien développé.

---

122 Simone Bateman m'a fait remarquer qu'elle trouvait l'analyse ici présentée juste, mais que celle-ci lui paraissait problématique. La création scientifique supposerait l'égoïsme créatif des uns soutenu par l'altruisme soucieux des autres. Cette formulation donnerait une valeur morale positive à un trait de caractère normalement connoté négativement, et vice versa, et ne favorise pas la recherche d'organisations plus équilibrées et plus justes. Une solution serait alors de dire que la science requiert la capacité de se concentrer, une valeur qui mérite protection, et que la sollicitude (comprise ici comme prise de responsabilité pour les enjeux communs d'une collectivité de recherche) est une valeur nécessaire mais peut représenter un risque au regard de cette capacité. Si cette manière de poser le problème peut paraître moralement plus juste, je ne crois pas qu'elle le soit cliniquement. Les racines libidinales de la créativité en font un processus moralement suspect. Et non moins suspect est le souci d'autrui, ainsi que l'a fort bien montré Stefan Sweig à propos de *La Pitié Dangereuse*. J'ai analysé ailleurs le statut central du collectif de travail dans la construction d'un agir compassionnel chez les infirmières. Mon propos n'est donc ni d'encourager l'égoïsme, ni d'entraver le souci d'autrui, mais de problématiser une tension qui me paraît une des composantes les moins discutées de la division du travail dans les équipes de recherche. L'organisation du travail doit se confronter au problème de cette tension, pour éviter qu'elle ne se polarise en l'égoïsme des uns et le don de soi des autres. Il me semble que, dans une perspective psychodynamique, altruisme et égoïsme sont des tendances qui doivent être médiatisées par le collectif de travail et faire l'objet de délibérations et d'arbitrages, ce qui n'est pas du tout le cas actuellement, la plupart des chercheurs sous-estimant la part du collectif dans la création scientifique.

J'ai dit que le consentement à réaliser ce travail de service pouvait s'entendre en termes **d'occupation stratégique** de la position subalterne quand celle-ci s'avère la seule voie possible d'intégration au milieu scientifique, bref comme une forme de **résistance** au pouvoir masculin. Mais comment se déplacer, à partir de cette position-condition, vers plus de visibilité et plus d'autonomie d'action ?

C'est ici qu'il devient important de distinguer féminité mascarade, muliérité et féminité masculine. La muliérité, comme défense contre le déficit chronique des œuvres réalisées par des femmes, pourrait conduire à surinvestir les activités de service qui donnent au moins le sentiment d'être utile, sinon reconnue. Le comble de la muliérité, si je puis dire, serait de s'identifier à la position de la servante et aux fantasmes masochistes qui la sous-tendent. Exit le travail personnel. La féminité mascarade consisterait au contraire à masquer sa masculinité, opérant comme une sorte de subterfuge rusé plus ou moins conscient qui préserve les intérêts masculins en les maintenant inaperçus, à l'abri des représailles masculines. Il me semble que d'une position, la féminité mascarade, on peut aisément glisser à l'autre, la muliérité, car celle-ci réduit la disruption que le travail scientifique introduit dans l'identité sexuelle féminine. Comment cesser de faire la femme, ne plus craindre les représailles, et assumer une nouvelle position qui n'est pas donnée par la société ?

Si j'en crois ma propre expérience, à la fois personnelle et celle que j'ai pu recueillir de la part d'autres femmes, la condition de possibilité de cette nouvelle position n'est pas différente de celle que décrit Teresa de Lauretis à propos des conditions de dépathologisation de l'homosexualité féminine. Elle repose sur une sorte d'autorisation, à la fois discursive et pratique, donnée par d'autres femmes. Je veux dire que les identifications aux figures féminines prestigieuses culturelles ou familiales n'y suffisent pas (et d'autant qu'elles sont peu nombreuses). Il faut encore s'entendre dire : " Vas-y ! ". Or cette autorisation n'est pas moins nécessaire dans le domaine désexualisé de la sublimation que dans celui du désir. Ce sont les mères, les femmes psychanalystes, les professeures, les amies qui peuvent autoriser la sublimation des femmes sur le versant de leurs tendances masculines. La féminité

mascarade est adressée aux hommes[123], la féminité masculine aux femmes, comme un encouragement au dépassement des frontières de l'action bornées par la féminité. La féminité masculine est une identité de position stratégique, le site d'une redéfinition identitaire issue de la critique du genre comme système. La féminité masculine n'est ni une essence, ni un attribut du sujet, elle n'est pas non plus une défense. C'est une identité ironique et mobile, une identité de transition. On peut en jouer, la cacher, en changer, s'en détacher. Cela n'en implique pas moins du travail **avant** de pouvoir jouer et du travail **encore** pour reconquérir les conditions du jeu, toujours perdues, toujours à redéfinir. Ce jeu, toutefois, me paraît le garant d'une meilleure intégration de la reconnaissance du travail dans l'identité des femmes " intermédiaires ".

[123] Teresa de Lauretis, op. cit., page 132.

6 - La psychodynamique du travail : un champ ? une ou des théories ?

La psychodynamique du travail est une des rares théories psychologiques dotées d'une théorie sociale substantielle. Le risque en est de basculer du côté de la sociologie et de perdre la psychologie. C'est notamment la critique qui m'est faite implicitement par Miguel Matrajt[124] à propos de ce qu'il considère comme un appauvrissement de la notion de subjectivité, dont l'analyse, et par extension la définition, seraient trop souvent réduites, selon lui, au registre des défenses individuelles et collectives dans le travail, tandis que l'absence d'une théorie du narcissisme et de l'Idéal du Moi grèverait la possibilité d'édifier une théorie de l'identité sexuelle conséquente.

Ceci rejoint en partie le point de vue d'autres psychanalystes, en particulier Judith Feher, qui considèrent la psychodynamique du travail comme la théorie **sociologique** la plus compatible avec la psychanalyse, mais récusent qu'il s'agisse d'une psychologie. De ce point de vue, le titre inaccompli de ma thèse, en affichant l'identité sexuelle au programme, et même si l'agenda en a été retardé, a joué comme une corde de rappel **vers la psychologie**. Plus largement, les critiques ou les commentaires adressés à mon propre travail me semblent aussi concerner la psychodynamique du travail dans son ensemble, comme **discipline frontière entre sujet et champ social**. Difficile de s'y départir d'un mouvement pendulaire, accordant plus de poids tantôt au sujet, tantôt au social. Définir une discipline comme frontière, dans un univers intellectuel et institutionnel surdéterminé par les cloisonnements, équivaut à s'installer à califourchon sur un mur, position impertinente idéale pour se faire dégommer en quelques coups de cailloux des deux côtés, c'est-à-dire pour se faire promptement délégitimer. La parade est contenue dans ce qui me semble être le projet de toute discipline clinico-théorique : réhabiliter " l'impureté de l'expérience humaine " qui échappe au

124 Miguel Matrajt : Cerebro y corazón en un estudio de género, *Subjectividad y Cultura*, *20*, 2003, pages 91-94.

“ purisme des sciences censées l’étudier et l’expliquer ”[125]. Je plaiderai donc pour l’inconfort d’occuper la frontière entre inconscient et champ social, car c’est précisément sur **ce point de friction que se situe la normalité**, comme résultat de compromis particuliers dans le processus de médiation entre les exigences externes du social et les exigences internes de la pulsion – processus dans lequel le sujet est constamment engagé.

En centrant mon travail de thèse sur l’interprétation exclusive des textes de Christophe Dejours, j’ai, en quelque sorte, participée à légitimer le fait qu’il n’y avait qu’**une seule théorie en psychodynamique du travail**, la sienne. Ce qui ne pouvait pas manquer de faire peser un certain nombre de contraintes sur mon propre travail et peut-être sur le travail des autres. Le souci d’assurer une cohérence entre les travaux de Christophe Dejours et les miens a représenté ce que Judith Butler appelle *enabling constraints*, c’est-à-dire des contraintes qui ne se contentent pas d’opprimer mais permettent et guident l’action. J’ai d’abord tenté, autant que faire se peut, d’harmoniser mes propres propositions théoriques avec celles de Christophe Dejours. À cela, plusieurs raisons qui ne se résument pas à “ l’angoisse des représailles masculines ”. J’abordai la Théorie sous la forme classique d’un système, d’un échafaudage conceptuel qui devait, idéalement, être doté d’un minimum de contradictions internes, plutôt que sous la forme plus souple et plus amendable d’une “ boîte à outils ” à la Foucault et Deleuze. Dans ce système, il manquait les femmes et leur rapport subjectif au travail. Je concevais mon apport comme un ajout, comme une brique, venant s’insérer dans le système et contribuer à le finaliser. Cette conception assez naïve du système est d’autant plus étonnante que j’étais, je suis, par ailleurs, lucide et critique sur le risque de dérive totalisante et réductionniste du systématisme théorique. L’exemple le plus parlant en est pour moi l’admiration que j’éprouve devant le système de Piaget alors que je suis en désaccord complet avec le statut subalterne qu’il accorde à l’affectivité. Un beau système ne signifie pas que la théorie soit forcément juste, ou, en tout cas, que je la juge telle. D’où vient alors la séduction du système ? D’un certain esthétisme à la française, comme les jardins du même nom, qui

[125] Eleni Varikas, op. cit, page 35, 2002.

privilégie l'ordre, la clarté, la symétrie, la perspective et chasse tous les rejets, herbes folles et autres scories. Mais cet ordonnancement perpétuel est mortifère pour la théorie sexuelle. Le témoignage le plus éclatant en est l'essai de Freud, *Les trois essais sur la théorie sexuelle*, avec sa structure ternaire où les différentes parties se répondent à peine, où les effets de symétrie s'annulent (la névrose comme négatif de la perversion, la perversion partie prenante de la sexualité normale), où les nombreux ajouts au fil du temps viennent contester ce qui était acquis, portant l'écho des contradictions internes à leur auteur, de ses avancées et de ses reculs, et parfois de sa propre cécité à ses propres trouvailles. Texte en chantier, qui, comme le dit dans sa préface Michel Gribinski " *porte l'excitation, la tension, le contact, la rencontre surprenante, le plaisir, l'insatisfaction, l'échec, et l'Abirrung, la désorientation, qui porte jusque dans son langage ce qui fait l'urgence de la vie* ". L'objet – l'identité sexuelle – implique un rapport plus modeste et plus mobile à la théorie et surtout un rapport moins unifié, plus bancal et sans doute pluriel.

Revenons à nouveau sur la séduction du système. Celle-ci repose, me semble-t-il, sur une fiction, celle d'un monde ordonné, qu'il s'agisse du monde externe de l'empirie ou du monde interne de la pensée. Du système à l'idéologie, la limite est étroite. Assumer, au sein d'un même champ théorique, des positionnements subjectifs différents comme creuset de propositions théoriques différentes, c'est rompre assurément avec l'idée d'un ordonnancement des choses et des sujets, rompre avec la tentation idéologique. La fiction de la boîte à outils me paraît aujourd'hui intéressante dans la mesure où elle se donne comme objectif d'offrir des ressources conceptuelles à qui veut construire sa propre théorie. L'outil est un instrument de travail. Non pas l'instrument standard que l'on achète au supermarché du coin, mais le résultat du travail accompli par son propriétaire qui l'a remanié à sa main, en fonction de ses besoins personnels et qui l'a, pour ainsi dire, inventé, c'est-à-dire retaillé, bricolé, arrangé et souvent détourné de son but initial. Chez moi, j'utilise une pince à clamper, un instrument chirurgical, pour réaliser une série illimitée de réparations, comme retirer des clous, attraper un objet qui s'est glissé dans un interstice, forcer un tiroir coincé, etc. Ce serait une longue histoire d'expliquer et de transmettre mon ingéniosité avec cette pince,

aujourd'hui tordue et devenue inutilisable pour la chirurgie. Il en va de même avec les outils conceptuels, ils ne viennent pas du supermarché, ils sont empreints de l'histoire et la subjectivité de qui les a forgés. Féminité sociale, muliérité, féminité masculine ne sont que des outils transformables et usables pour travailler la question de l'identité sexuelle et la perpétuelle béance entre notre subjectivité et les identités que nous convoitons. Je préfère aujourd'hui, aux théories lisses – pourtant les plus belles selon les critères classiques -, les théories qui rendent visible le travail qui les a construites, qui n'en masquent pas le grain, les aspérités, les ratés. Je ne veux pas dire par là qu'elles seraient plus " vraies ". Je crois seulement qu'elles sont plus aisément appropriables par la liberté d'autrui. Quand la systématisation impose de prendre le tout ou rien, la boîte à outils autorise les pièces détachées.

La question se pose de savoir s'il est possible que la psychodynamique du travail constitue un champ comprenant en son sein plusieurs lignées théoriques, à l'instar de la psychanalyse, par exemple. En réalité, c'est déjà le cas. La psychodynamique du travail qui se développe au Québec partage avec celle qui se développe à Paris un certain nombre de dénominateurs communs : centralité du travail dans le fonctionnement psychique et la santé mentale, approche dynamique de la souffrance et des défenses, primauté de la clinique sur la théorie, méthodologie qualitative, entre autres. Pourtant, elle se singularise sur nombre de points théoriques, qu'il s'agisse du sujet, du corps ou du rapport entre l'individuel et le collectif. Au Québec, le pendule est plus nettement aimanté par la sociologie que par la psychanalyse. Le contexte national pèse aussi différemment en matière de financement de la recherche, de rapports avec les syndicats ou de controverse interdisciplinaire, entre autres. Cette " diffraction ", au sein de la psychodynamique du travail, introduit le germe d'une déstabilisation identitaire de la discipline et de ceux et celles qui la produisent. L'histoire même de la psychodynamique du travail suggère que cette diffraction est inévitable. Les chercheur-e-s qui travaillent dans ce champ se caractérisent, en effet, par leur hétérogénéité de classe, de sexe, de génération, par leurs pays et cultures, par leurs disciplines d'origine (médecine, ergonomie, sociologie, psychanalyse…) et par leur appartenance à différents courants au sein de ces disciplines, sans compter leur rapport à l'action et au

politique. Leur point de vue est nécessairement divergent. Pourquoi certains ne se refuseraient-ils pas d'emprunter les chemins où d'autres ne peuvent faire autrement que de s'engager ? Comment faire vivre un laboratoire, et au-delà un réseau, sans imposer un régime unique d'avancée et de progression des idées ? Comment arbitrer entre les différences d'intérêts ? de doctrine ?

Pas seulement avec du *care*. Pour Donna Haraway, comme pour d'autres chercheures féministes, " être conscient du caractère situé et incarné du travail intellectuel est une garantie d'objectivité plus forte que le mythe d'une objectivité transcendante et fondée sur l'incommensurabilité du sujet et de l'objet de la connaissance ". Ainsi que le soulignent Danielle Chabaud-Richter et Delphine Gardey, " c'est le point de vue adopté qui permet de faire science (…), et le politique subsiste principalement dans ce point de vue. L'idée est bien que si le regard est multiple, si on opère une 'diffraction', le monde qui se dessine est alors différent : il y a un déplacement conjoint des objets de l'investigation, de ce qui est regardé et de la façon de produire de la connaissance. "[126]. Puisqu'il est question ici d'une réflexion sur l'identité ; admettre la diffraction, c'est se désidentifier de la psychodynamique du travail, ou, plus exactement, admettre qu'elle ne saurait constituer une identité de défense ou une identité d'emprunt, que sa visée n'est pas de fournir aux chercheurs des ressources identitaires pour un " je-nous " stable et homogène, mais seulement les ferments d'une ouverture.

[126] Danielle Chabaud-Rychter, Delphine Gardey: *L'engendrement des choses. Des hommes, des femmes, des techniques.* Editions des archives contemporaines. 2002, page 47.

Conclusion

Mes activités de recherche se situent dans le champ disciplinaire de la psychologie du travail. Dans la mesure où, pour simplifier, on admet à l'intérieur de la psychologie la distinction entre les disciplines suivantes : psychologie expérimentale du travail, ergonomie, psychologie clinique du travail, mes recherches se situent dans le champ de la psychologie clinique du travail et impliquent des interactions privilégiées avec l'ergonomie.

À ce jour, ma principale contribution à la psychologie du travail a consisté à initier puis à développer le champ des recherches sur le genre (*gender*) dans la perspective de la psychodynamique du travail. En France, les recherches portant sur le genre concernent essentiellement la psychologie du développement et, dans une moindre mesure, la psychologie de l'orientation. En témoignent le numéro de l'Orientation Scolaire et Professionnelle " *Construction et affirmation de l'identité chez les filles et les garçons, les femmes et les hommes de notre société* ", coordonnée par Françoise Vouillot en décembre 2002, ainsi que le numéro de Pratiques Psychologiques " *Féminin/masculin du genre et des identités… sexuées* " coordonné par Cendrine Marro en 2003, pour les publications récentes. En ce qui concerne les adultes, dès les années 70 des travaux pionniers ont été réalisés par Marie-France Hurtig et Marie-Christine Pichevin en psychologie sociale expérimentale et par Annik Houel en psychologie sociale. Mais la psychologie du travail était restée jusqu'à présent à l'écart du questionnement. Ainsi, la clinique de l'activité développée au CNAM par Yves Clot et son équipe, dont on pourrait penser qu'elle est pourtant très proche par bien des aspects de la psychodynamique du travail, s'en démarque complètement sur ce point précis. En " clinique de l'activité ", il n'y a pas de théorie de la différence homme/femme, des rapports sociaux de sexe et de leurs incidences sur la subjectivité à l'épreuve du travail. Il en va différemment en ergonomie de langue française où la question est traitée de longue date, en particulier par Catherine Teiger et surtout par Karen Messing. Actuellement, la discussion avec les ergonomes sur les rapports entre travail et genre a surtout lieu, pour moi, avec le Brésil, plus particulièrement avec quelques doctorantes de Laerte Sznelwar (École Polytechnique de l'Université de Sao Paulo). En France, parmi les collègues psychologues partageant à la fois un intérêt pour le genre et pour les questions du travail, j'ai essentiellement des

échanges avec les psychologues de l'orientation de l'INETOP, et plus particulièrement avec Françoise Vouillot. Nous organisons ensemble depuis trois ans le séminaire PSYGID auquel nous avons invité la plupart des psychologues travaillant sur le genre (Colette Chiland, Marie-France Hurtig, Annik Houel, Cendrine Marro, Gaïd Le Maner, Vinciane Desprêt, entre autres). L'objectif de ce séminaire est de faire du CNAM, à travers le laboratoire de psychologie du travail et de l'action et le groupe origines de l'INETOP, et en relation avec la thèse de " la centralité du travail ", un lieu fédérateur de la réflexion sur le genre et les identités sexuées/sexuelles en psychologie et, nous l'espérons, de créer des vocations du côté des jeunes générations.

Alors que la plupart des recherches sur le genre en psychologie favorise les aspects quantitatifs, mon travail est résolument qualitatif. J'ai mis en évidence, chez les infirmières, des stratégies de défense contre la souffrance et la pathologie mentale dans le travail dont les caractéristiques fonctionnelles sont très différentes de celles qui ont été décrites dans toutes les autres stratégies de défense connues, quelles que soient les branches d'activités professionnelles. La mise au jour de ces stratégies défensives a permis également, à moi et à d'autres, de découvrir d'autres stratégies défensives, par certains aspects comparables, dans des secteurs où l'emploi est majoritairement féminin, en particulier dans le travail social et chez les auxiliaires de puériculture. L'analyse psychodynamique des situations du travail infirmier est un artefact méthodologique qui a permis d'accéder, en outre, aux concrétisations de l'intelligence et aux formes de la sublimation au féminin. À partir de cette clinique, il est possible de montrer que des modalités de la subjectivité, telles que la patience, la réceptivité, la sensibilité à la vulnérabilité d'autrui ou la compassion, classiquement considérées par la psychologie clinique comme appartenant à la constellation psychique de la féminité et du " moi relationnel " des femmes, sont, pour une part essentielle, des différenciations secondaires à l'expérience du travail. Le succès de ces formes de subjectivation n'est donc pas tant tributaire des personnes et de leur personnalité que largement surdéterminé par les contraintes de l'organisation du travail. Un certain nombre de responsabilités (voire de sanctions) qui pesaient sur les femmes, en tant qu'individues, se trouve ainsi en partie déplacé sur d'autres niveaux de responsabilités plus collectifs. Du point de vue de l'action dans le registre santé mentale-travail, ces connaissances sont particulièrement importantes puisqu'elles ont pour conséquence de faire porter la prévention et la vigilance

du côté des modalités de transformation de l'organisation du travail au moins autant, sinon plus, que du côté de la sélection et la formation du personnel. Par ailleurs, les connaissances cliniques et théoriques construites à partir de l'analyse du travail de care réalisé notamment par les infirmières (les secrétaires, assistantes, auxiliaires de puériculture, etc.) ont été à l'origine d'investigations novatrices concernant la santé mentale des hommes. Ainsi, nous avons pu montrer que, dans l'industrie de process, la santé des personnels et la sûreté des installations étaient largement dépendantes de la qualité et la constance du travail de care réalisé par les épouses, au détriment souvent de leur propre carrière professionnelle, voire de leur propre santé[127]. J'ajouterai que la dimension du " prendre soin " est également présente, même si c'est sous une forme contrariée voire inversée, dans le matériel clinique recueilli lors d'une enquête réalisée avec Jocelyne Porcher (INRA) en 2004 auprès de salariés de l'élevage porcin industriel en Bretagne (l'enquête devrait se prolonger au Québec en 2005) dont nous commençons tout juste à exploiter les données.

Par leur orientation constructiviste, mes travaux s'inscrivent dans une perspective critique vis-à-vis du courant anglo-saxon de l'éthique de la sollicitude (*ethics of care*) qui s'est attaché à formuler une perspective morale censée être fondée " naturellement " dans l'expérience féminine (Nancy Chodorow, Carol Gilligian). S'il s'agit de renouveler la réflexion morale en s'appuyant sur l'expérience concrète des femmes, il est nécessaire de réintroduire la base matérielle de cette expérience, c'est-à-dire la division sexuelle du travail et les rapports sociaux. Dans l'état actuel de la discussion, on a un peu le sentiment que le travail de care implique des personnes parfaites œuvrant sans obstacle dans des conditions de félicité elles aussi parfaites. Il me paraîtrait particulièrement dommageable que les dimensions concrètes et matérielles de la psyché et du réel du travail demeurent absentes de la discussion sur l'éthique de la sollicitude. J'ai commencé à mener ce débat, à travers échanges d'articles, rencontres et projet de séminaires, nommément avec Patrick Pharo, Simone Bateman et Patricia Paperman, pour les sciences morales et politiques, et, via un article publié dans Nouvelles Questions Féministes, avec l'ensemble des chercheur-

[127] Pascale Molinier, Dépression sous les neutrons, une enquête dans l'industrie de process. *Les Cahiers du Genre*. *36* : 121-144. 2004. Doc. 20.

e-s dans le champ des Études Genre[128].

Par ailleurs, dans les sociétés occidentales, une grande partie des activités de care est réalisée par des personnes des classes populaires, des femmes en majorité, issues de l'immigration. Appréhender l'impact du travail sur la construction de la santé et de l'identité implique donc de prendre en compte non seulement le rapport social de classe et de sexe mais aussi le rapport social de race ou d'ethnie. En France, par différence avec ce qui se passe dans les deux sous-continents américains, et plus particulièrement aux Etats-Unis, les études post-coloniales sont complètement minoritaires et marginales alors même que les avatars du colonialisme représentent une question contemporaine cruciale pour l'avenir de notre société et de ceux et celles qui y vivent. J'ai commencé à aborder cette dimension du problème lors de ma conférence au quatrième colloque international de psychodynamique et psychopathologie du travail[129] et je compte bien poursuivre.

J'ai montré, tout au long de ce mémoire, que l'on ne faisait pas la même science en fonction de sa position (de sexe, de race, de classe…). Inscrire la psychodynamique du travail dans le champ épistémologique des savoirs situés est sans doute l'un des chantiers les plus stimulants parmi ceux qui se profilent pour les années à venir.

Du point de vue de la psychodynamique du travail, je pense avoir amplement contribué à l'institutionnalisation de la discipline[130]. Du point de vue clinique et théorique, je ne reviendrai pas sur les points précédents qui, tous, ont contribué à l'extension de la psychodynamique du travail. J'ajouterai un aspect de la question du genre à laquelle je tiens particulièrement. Lorsque j'ai commencé ma carrière de chercheure au début des années 80, les sciences du travail en général, la psychopathologie du travail en particulier, m'ont paru terriblement puritaines. La sexualité était l'objet de la psychanalyse et l'on considérait qu'elle n'avait pas droit de cité ni pratiquement dans le travail, ni théoriquement

---

[128] Pascale Molinier, L'amour et la haine, la boîte noire du féminisme ? Une critique de l'éthique du dévouement. *Nouvelles Questions Féministes*, vol 23, 3 : 12-25, 2004. Doc. 21.

[129] Pascale Molinier, De la condition de bonne à tout faire au début du vingtième siècle à la relation de service dans le monde contemporain : analyse clinique et psychopathologique, *Travailler, Revue Internationale de psychopathologie et psychodynamique du travail*, à paraître. Doc. 22.

[130] Premier doctorat en France dans la discipline, première personne à présenter une habilitation à diriger des recherches, organisation scientifique des quatre premiers colloques internationaux de psychodynamique et psychopathologie du travail, création et animation de la revue Travailler, enseignements de psychodynamique et psychopathologie du travail au CNAM et dans plusieurs universités, direction de l'équipe psychodynamique et psychopathologie du travail au sein du LPTA-CNAM, Paris, dimension européenne apportée par la participation au Mage-GDRE, cours et séminaires universitaires en Suisse, au Brésil, en Tunisie et dans quelques mois en Colombie.

dans les sciences du travail. Lorsque la sexualité se mêlait au travail, cela n'appelait pas une analyse pour comprendre ce qui se passait mais plutôt un jugement du type " ce n'est pas bien ". Or ce jugement normatif empêchait de comprendre ce qui pouvait se jouer sur un mode transgressif dans les relations entre infirmières et patients, par exemple, ou encore entre chefs et subordonnées, comme il empêchait que soit exprimée et comprise l'excitation qui gagne parfois en salle d'opération ou qui colore le rapport des éleveurs avec leurs animaux. Je me souviens que lorsque j'ai décrit la façon dont des infirmières et des aides-soignantes réussissaient à pacifier provisoirement un vieillard sénile violent en acceptant de sa part des attouchements, j'ai déclenché parmi certains collègues du laboratoire, ayant eux aussi connaissance du milieu hospitalier, une réaction hostile de contestation de mes données. Que des femmes mobilisent un tant soit peu la sphère de l'érotique pour réussir à bien faire leur travail, cela ne pouvait être vrai ! Ou alors, il s'agissait de femmes perverses et non pas, comme je le prétendais, de femmes ordinaires mobilisant avec succès des ficelles de métier pour s'en sortir dans une situation dangereuse (pour elles et pour le patient). Du côté des féministes, on retrouve fréquemment la même difficulté à aborder de façon frontale les questions du désir sexuel et de l'érotisme. Et la même intolérance quand travail et sexualité s'emmêlent. Il suffit de constater la virulence avec laquelle certaines chercheures récusent en bloc la notion de " travail sexuel " à propos de la prostitution. Faire un travail scientifique, c'est précisément se donner les moyens de sortir de l'idéologie pour accéder au réel. J'ai plusieurs projets de terrain pour les années qui viennent. L'un d'eux concerne les rapports entre femme et travail artistique pour lequel un certain nombre de contacts ont d'ors et déjà été pris et qui devrait apporter la matière pour prolonger la réflexion sur la féminité masculine. Un autre concerne le travail sexuel. La rédaction du texte de l'Habilitation et la nécessité de réaliser l'enquête dans l'élevage industriel ont empêché, cette année, de faire avancer ce projet. Je compte mener cette investigation non pas avec des prostituées, du moins dans un premier temps, mais plutôt avec des acteurs et actrices de cinéma classé X qui bénéficient d'un contrat de travail. De cette investigation, j'attends de pouvoir confronter la notion de " travail sexuel " à un matériel clinique de première main. Où commence le travail ? Ou s'arrête le sexuel ? Quelles en sont les incidences sur la santé mentale, l'identité, la sexualité, le rapport aux autres ? Je voudrai également mettre ce matériel en tension avec l'ensemble des données cliniques dont je dispose sur les activités de service. L'ensemble de cette problématique implique non seulement une théorie du travail mais aussi une théorie de la

sexualité conséquente. Du point de vue théorique, certaines hybridations entre les conceptualisations contemporaines du genre et la psychanalyse laplanchienne me semblent particulièrement fécondes, d'où mon intérêt pour l'œuvre de Teresa de Lauretis. À son égard, le présent texte constitue d'ailleurs plus un commencement qu'un aboutissement. Teresa de Lauretis ayant, depuis, accepté mon invitation d'une conférence plénière dans le cadre d'un colloque du MAGE que j'organise avec Jacqueline Laufer et Michel Lallement en juin 2005, je me suis mise dans la situation de contribuer à introduire et faire publier en France cette pensée complexe. Plus largement, j'entends continuer à explorer le large éventail de la littérature queer nord-américaine consacrée à la sexualité, dans la mesure où celle-ci est compatible avec la prise en compte des rapports sociaux. J'espère, dans l'avenir, pouvoir encadrer des étudiant-e-s susceptibles de prendre en compte, en psychologie, les rapports entre genre, identité, travail et sexualité.

Bibliographie

Angelini Caroline, Esman Sylvie (2004), Collège en ZEP : quand la parole des élèves fait écho à l'ambiguïté du travail infirmier, *Travailler*, *11* : 123-146.

Arendt Hannah (1958) : *Human Condition*. Traduction française : *Condition de l'homme moderne*. Calmann-Lévy.

Balibar Françoise (1990) : Traduire… dit-elle, in *L'exercice du savoir et la différence des sexes* (G. Fraisse, G. Sissa, F. Balibar, J. Rousseau-Dujardin, A. Badiou, M. David-Ménard, M. Tort), L'Harmattan : 63-75.

Bourcier Marie-Hélène (2002) : *Queer zones*, Balland.

Braidotti Rosi (2003), la pensée féministe nomade, *Multitudes, 12* : 27-38.

Butler Judith (1990) *Gender Trouble. Feminism and the Subversion of Identity*, New York, London, Routledge.

Carpentier-Roy Marie-Claire (1991) : *Corps et âme. Psychopathologie du travail infirmier*. Montréal : Éditions Liber.

Cassell Joan (2000) : Différence par corps : les chirurgiennes, *Les cahiers du genre*, *29* : 53-82.

Collière Marie-France (1982) : *Promouvoir la vie*. Interéditions.

Chabaud-Rychter Danielle, Gardey Delphine (2002) : *L'engendrement des choses. Des hommes, des femmes, des techniques.* Editions des archives contemporaines.

Chaplain Didier-Luc, Custos-Lucidi Marie-France (2001) : *Les métiers de la petite enfance. Des professions en quête d'identité*. Syros.

Châtelier Christian (2003) : *Savoir faire discrets et construction identitaire chez les assistantes sociales de secteur.* Mémoire pour l'obtention du titre de psychologue du travail, CNAM Paris.

Chiland Colette (1999) : *Le sexe mène le monde*. Calmann Levy.

Cresson G (2000) : *Les parents d'enfants hospitalisés à domicile. Leur participation aux soins.* L'harmattan " Logiques sociales ".

Condry J. et Condry S.M. (1976) : Sex Differences : A Study of the Eyes of Beholder. *Child Development*, *47* : 812-819.

Dejours Christophe (1988) : Le masculin entre sexualité et société, *Adolescence*, *6, 1* : 89-116.

Dejours Christophe (1996) : Centralité du travail et théorie de la sexualité, *Adolescence*, *14, 2* : 9-29.

Dejours Christophe (2000) : Différence anatomique et reconnaissance du réel, *Les Cahiers du genre*, *29* : 101-126.

Dejours Christophe (2002) : Les rapports domestiques : entre amour et domination, *Travailler*, *8* : 27-44.

Dejours Christophe, Dessors Dominique, Molinier Pascale (1994) : Comprendre la résistance au changement. INRS. *Documents du Médecin du travail . 58* : 112-117

Delphy Christine (1998) : *L'ennemi principal. Vol 2 :Penser le genre,* Sylepse.

Deutsch Helen (1924) : La psychologie de la femme en rapport avec ses fonctions de reproduction, in "*Féminité Mascarade*". Etudes Psychanalytiques réunies par M. C. Hamon. Champ Freudien. Seuil. 1994, 70-95.

Deutsch Helen (1929) : Le masochisme féminin et sa relation à la frigidité, in "*Féminité Mascarade".* Etudes Psychanalytiques réunies par M. C. Hamon. Champ Freudien. Seuil. 1994, 215-231.

Flottes-Lerolle Anne (1996), Psychodynamique du travail et pratique de conseil en management. Accepter le doute pour consturire des règles de métier et sortir du déni du travail. *Revue Internationale de psychosociologie, vol III, 5* : 77-92.

Folbre Nancy (1999). *De la différence des sexes en économie politique*. Des femmes.

Frazer Nancy (1997), *Justice Interruptus : Critical Reflections on the " postsocialist " condition*, Routledge.

Freud Sigmund (1905) : *Trois essais sur la théorie sexuelle*. 1987 Gallimard.

Guiho-Bailly Marie-Pierre, Dessors Dominique (1997) : Questionnement de la stratégie défensive d'un collectif de femmes dans le travail social : ruse de la bêtise et reconnaissance par la plainte. *Actes du 1er CIPPT*, CNAM, tome 2 : 281-298

Halperin David (2000) : *Saint Foucault*. Epel.

Hirata Helena, Kergoat Danièle (1988) : Rapports sociaux de sexe et psychopathologie du travail. In *Plaisir et souffrance dans le travail.* Edition de l'AOCIP. Ed. C. Dejours. Tome II : 131-176.

Hirata Helena (2002) : Travail et affects. Les ressorts de la servitude domestique. *Travailler*, *8* : 13-26.

Horney Karen (1967), *Feminin Psychology*, New York : W. W. Norton and Compagny, traduit de l'anglais par Georges Rintzler, *La psychologie de la femme*, Payot, 1969.

Kergoat Danièle (2000) : Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe, *Dictionnaire critique du féminisme* (Ed. Hirata H, Laborie F, Le Doaré H, Senotier D), PUF : 35-44.

Kergoat Danièle (2001) : Le rapports social de sexe. De la reproduction des rapports sociaux à leur subversion*, Actuel Marx, 30 :* 85-100.

Kofman Sarah (1980) : *L'énigme de la femme. La femme dans les textes de Freud*. Éditions Galilée.

Laplanche Jean (1987) : *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*. P.U.F.

Laplanche Jean (1993) : *Le fourvoiement biologisant de la sexualité chez Freud.* Les empêcheurs de tourner en rond.

Lauretis de Teresa (1994) : *The Practice of love. Lesbian Sexuality and Perverse Desire*. Indiana University Press.

Le Doeuff Michèle (1998) : *Le sexe du savoir*. Aubier.

Lipietz Alain (2000) : L'homme politique, loup pour la femme, in Nouvelles approches des hommes et du masculin. Ed. D. Welzer-Lang. Presses Universitaires du Mirail, pages 305-312.

Matrajt Miguel (2003) : Cerebro y corazón en un estudio de género, *Subjectividad y Cultura*, 20 : 91-94

Memmi Dominique (2000) : Naturaliser la domination : ou comment ne pas en sortir, in *les Cahiers du Genre*, 29 : 128-135.

Mendel Gérard (1993) : La société n'est pas une famille, La Découverte.

Molinier Pascale (1995) : Psychodynamique du travail et identité sexuelle, Presses Universitaires du Septentrion.

Molinier Pascale (1996) : Autonomie morale subjective et construction de l'identité sexuelle, Revue Internationale de psychosociologie, *5* : 53-62.

Molinier Pascale, Guijuzza Clotilde. (1997) : Violence des patients, souffrance et défenses des infirmiers en psychiatrie : l'énigme d'une virilité sans gloire. *Actes du 1er colloque international de psychodynamique et psychopathologie du travail*, (Ed Molinier P, Weber H), tome 2 : 365-378

Molinier Pascale (1999) Prévenir la violence : l'invisibilité du travail des femmes, *Travailler 3* : 73-86

Molinier Pascale (2000) : Travail et compassion dans le monde hospitalier, *Les cahiers du Genre*, *28* : 49-70

Molinier Pascale (2000) : Virilité défensive, masculinité créatrice, *Travail, genre et sociétés*, *3* : 25-44.

Molinier Pascale, Welzer-Lang Daniel (2000) : Féminité, masculinité, virilité, in *Dictionnaire critique du féminisme* (Dir F. Laborie, H. Le Doaré, D. Sénotier), pages 71-76, PUF.

Molinier Pascale (2001) : Romance de Catherine Breillat, du masochisme clivé au sadisme sublimé : un passage vers ? *Les Cahiers du Genre*, *29* : 135-141.

Molinier Pascale (2001) : Souffrance et théorie de l'action*, Travailler 7* : 131-146

Molinier Pascale (2002) : Féminité sociale et construction de l'identité sexuelle : perspectives théoriques et cliniques en psychodynamique du travail, *L'orientation scolaire et professionnelle*, *31-4* : 565-580.

Molinier Pascale (2003) : *L'énigme de la femme active. Egoïsme, sexe et compassion*. Payot.

Molinier Pascale (2003) : La pornographie en situation, *Cités*, *15* : 61-69.

Molinier Pascale (2003) : Et maintenance… que vais-je faire ? Incidences du progès technique sur le travail des mécaniciens d'autobus. *Travailler, 10* : 129-152.

Molinier Pascale (2004) : Dépression sous les neutrons : une enquête dans l'industrie de process, *Les Cahiers du Genre, 36* : 121-144.

Molinier P. L'amour et la haine, la boîte noire du féminisme ? Une critique de l'éthique du dévouement. *Nouvelles Questions Féministes*, vol 23, 3 : 12-25, 2004.

Molinier P. De la condition de bonne à tout faire au début du vingtième siècle à la relation de service dans le monde contemporain : analyse clinique et psychopathologique, *Travailler, Revue Internationale de psychopathologie et psychodynamique du travail*, à paraître 2004.

Pharo Patrick (1996) : *L'injustice et le mal*. Logiques sociales. L'harmattan.

Pinto Josiane (1990) : Une relation enchantée : la secrétaire et son patron, *Actes de la recherche en sciences sociales*, *84* : 32-48.

Pierce Jennifer L.. (2002) : Les émotions dans le travail : le cas des assistantes juridiques,. *Travailler, 9* :51-72

Preciado Beatriz (2000) : Manifeste contra-sexuel. Balland.

Ricoeur Paul. (1966) : De l'interprétation. Seuil.

Rivière Joan (1929) : *Womanliness as a mascarade*, International Journal of Psychanalysis, X : 303-313, traduit de l'anglais par Victor Smirnoff, La féminité en tant que mascarade, *La psychanalyse*, vol VII, Paris Puf 1964, réed. in *Féminité mascarade*. Études psychanalytiques réunies par Marie-Christine Hamon, Seuil, 1994.

Roiphe Hermann, Galenson Eleanor (1981) : *Infantile Origins of Sexual Identity*. New York. International University Press, Inc. Trad. franç. *La naissance de l'identité sexuelle*. PUF 1987.

Rubin Gayle, Butler Judith (2001) : *Marché au sexe*, Epel.

Sadock Virginie (2003) : L'enjolivement de la réalité, une défense féminine ? Étude auprès des auxilliaires puéricultirces. *Travailler*, *10* : 93-106.

Saranovic Liliana (2000) Travailleuses sociales dans un foyer de femmes battues : comment rester femme quand on n'est pas féministe ? *Travailler, 5* : 137-152.

Scott. JW. : La travailleuse, *Histoire des femmes, le XIXème sciècle, vol 4* sous la direction de G. Duby, M. Perrot, Plon 1991, 419-444.

Schafer Roy (1990), Un nouveau langage pour la psychanalyse, PUF, page 47.

Stoller Robert (1968) : *Sexe and Gender*. Trad. Française : *Recherches sur l'identité sexuelle*. Gallimard 1978.

Varikas Eleni (2002) *Du bon usage du mauvais genre*. Habilitation à Diriger les Recherches, Paris 1. À paraître *Du sexe au genre. Territoires du politique*. PUF 2005.